6e Année. N° 6. 15 Mars 1899.

GENERAL LIBRARY,
UNIV. OF MICH.
MAR 29 1899

LA REVUE DE PARIS

SOMMAIRE

		Pages.
Pierre Loti	*L'Ile de Pâques*	225
Eugène Le Roy	*Jacquou le Croquant* (1re partie)	259
Alphonse Daudet	*Notes sur la Vie* (2e partie)	314
XXX	*Les Écoles supérieures de Commerce*	345
Gustave Geffroy	*Rembrandt à Londres*	376
André Rivoire	*Berthe aux grands pieds*	385
Christian Schefer	*Les Débuts de Bernadotte*	412
Paul de Rousiers	*L'Impérialisme américain*	424
Romain Rolland	*Don Lorenzo Perosi*	443

PRIX DE LA LIVRAISON : **2 fr. 50**

PARIS
85bis, FAUBOURG SAINT-HONORÉ, 85bis

1899

LIVRES NOUVEAUX

L'ANNEAU D'AMÉTHYSTE par **Anatole France.**

On retrouvera dans ce nouveau roman la plupart des personnages que M. Anatole France nous avait présentés déjà dans *l'Orme du Mail* et dans *le Mannequin d'osier*. M. Bergeret, comme toujours, est au centre du livre. Délivré de madame Bergeret, il vit sans orage, avec son chien et une de ses filles, ses derniers mois de vie provinciale, fort préoccupé de son *Virgilius nauticus*, mais sans pour cela se désintéresser des choses publiques et privées dont il est le témoin. Comme auparavant, il excelle, en de subtils entretiens, à juger les événements et les hommes, et, sans avoir l'air de prendre jamais partie, comme négligemment, M. Bergeret trouve moyen de dire, à propos de tout, des paroles profondes. Méconnu de ceux qui l'entourent, il attend avec patience qu'on lui rende justice au Ministère, en le chargeant de cours à Paris : à la fin du livre, c'est chose faite. Mais il n'est pas seul à quitter la ville : l'abbé Guitrel, professeur d'éloquence au séminaire, obtient enfin cet « anneau d'améthyste » qu'il a si fort souhaité : tant de gens se sont entremis, — et au prix de quelles peines ! — qu'ils ont bien gagné sa nomination à l'évêché de Tourcoing. L'histoire est admirable, et certains épisodes font songer au délicieux flagrant délit de madame Bergeret. On ne trouve plus de mots pour louer M. Anatole France. Il n'est pas de ceux qui forcent brutalement l'attention de personne, et il ne semble point s'en préoccuper ; il ne veut que dire des choses justes et sages; mais, comme malgré lui, sans effort, il insinue en nous, à chaque œuvre nouvelle, toujours plus d'admiration et de respect.

EN SIBÉRIE, par **Jules Legras.**

L'auteur de ce livre a visité deux fois la Sibérie, et ces voyages ont laissé en lui de profondes impressions. Ce livre n'a pas la prétention d'être autre chose qu'un journal de route ; mais toute la physionomie de l'Asie russe nous y apparaît dans un récit plein d'observations, d'anecdotes et de bonne humeur. Parti pour remplir une mission du Ministère de l'Instruction publique, M Jules Legras se proposait d'abord d'étudier la pénétration réciproque des Russes et de quelques populations mahométanes qui vivent côte à côte en Sibérie. Mais il s'est bien vite aperçu que c'était là seulement « un cas particulier d'un grand problème, celui du repeuplement de l'Asie russe ». Les recherches de son second voyage ont été porté surtout sur le mouvement colossal d'émigration qu'a provoqué le Transsibérien. D'ailleurs, on ne trouvera pas cette étude en ces pages : ce n'est qu'une préface, un carnet d'étapes qui préparera le lecteur à la complète intelligence d'un grand travail futur.

SOUVENIRS DU LIEUTENANT GÉNÉRAL VICOMTE DE REISET (1775-1810), publiés par son petit-fils **le Vte de Reiset.**

« ... C'est sur ces feuilles de papier jauni, de toutes les dimensions, datées des quatre coins de l'Europe, que le vaillant soldat a consigné au jour le jour ses impressions; rien ne peut donc mieux nous initier aux mille détails curieux des mœurs guerrières de cette époque qui nous paraît déjà si lointaine. » Tout s'anime en ces pages ; et les descriptions, les jugements d'un illustre témoin occulaire nous intéressent davantage que le plus complet récit d'une bataille ou la plus minutieuse analyse d'un événement politique. Le meilleur moyen de connaître bien l'âme d'une époque est encore de connaître l'âme d'un homme qui, par son caractère et sa haute situation, fut à même d'en tout refléter.

SOUVENIRS DE MAGISTRAT,
par **Antoine Baumann.**

Après *le Tribunal de Vuillermoz*, qui fut si remarqué, M. Antoine Baumann publie aujourd'hui un nouveau livre sur le monde judiciaire de province. Ce livre est à peine un roman, ce n'est pas non plus une suite de nouvelles, c'est plutôt une série de croquis et de portraits, la description de certains êtres, toujours les mêmes, dans toutes leurs allées et venues, et qui nous apparaissent en toutes leurs attitudes, avec tous leurs gestes, et même tous leurs tics professionnels et familiers. L'auteur ne s'est nullement préoccupé de créer une intrigue : il s'est plu à faire vivre devant nous quelques silhouettes qui l'ont autrefois beaucoup intéressé ; ce n'est pas un conteur, mais il a le don si rare d'évoquer avec précision les êtres et les choses qu'il a su voir.

UNE MISSION DIPLOMATIQUE EN OCTOBRE 1870 DE PARIS A VIENNE ET A LONDRES,
par **F. Reitlinger.**

L'auteur de ce livre fut chargé par Jules Favre, en octobre 1870, de conférer avec Beust à Vienne, avec lord Granville et Gladstone à Londres, en vue d'une intervention des neutres pour la conclusion d'une paix durable. Parti de Paris en ballon, c'est au prix de mille dangers que M. Reitlinger arriva sain et sauf à la frontière. Il était nécessaire que de si importants entretiens fussent conservés à l'histoire, dont ils éclairent plus d'un point resté obscur et qui expliquent bien des événements ultérieurs. Ces pages étaient écrites depuis de longues années, et c'est seulement sur les instances de quelques amis que l'auteur s'est décidé à les publier; le lecteur ne manquera pas de s'intéresser à ce livre où les hommes et les choses s'évoquent si nettement : car M. Reitlinger a le don si rare de toujours raconter d'un style simple les événements les plus compliqués.

NTE
-fils

, de
de
our
eux
urs
déjà
et
stre
que
plus
Le
une
me
ut à

si
ur-
aire
ce
'est
des-
nes,
ous
ous
on-
nent
u à
qui
un
vec
oir.

70

ules
eust
e à
tres
de
gers
on-
ants
ils
qui
Ces
ées,
ques
; le
ce
t si
rare
éne-

L'ILE DE PAQUES

Pour Albert Vandal.

Il est, au milieu du Grand Océan, dans une région où l'on ne passe jamais, une île mystérieuse et isolée ; aucune autre terre ne gît en son voisinage et, à plus de huit cents lieues de toutes parts, des immensités vides et mouvantes l'environnent. Elle est plantée de hautes statues monstrueuses, œuvres d'on ne sait quelle race aujourd'hui dégénérée ou disparue, et son passé demeure une énigme.

J'y ai abordé jadis, dans ma prime jeunesse, sur une frégate à voiles, par des journées de grand vent et de nuages obscurs ; il m'en est resté le souvenir d'un pays à moitié fantastique, d'une terre de rêve.

Sur mes cahiers de petit aspirant de marine, j'avais noté au jour le jour mes impressions d'alors, avec beaucoup d'incohérence et d'enfantillage.

C'est ce journal d'enfant que j'ai traduit ci-dessous, en essayant de lui donner la précision qui lui faisait défaut.

JOURNAL D'UN ASPIRANT DE LA *FLORE*

I

3 janvier 1872.

A huit heures du matin, la vigie signale la terre, et la silhouette de l'île de Pâques se dessine légèrement dans la

direction du nord-ouest. La distance est grande encore, et nous n'arriverons que dans la soirée, malgré la vitesse que les alizés nous donnent.

Depuis plusieurs jours, nous avons quitté, pour venir là, ces routes habituelles que suivent les navires à travers le Pacifique, car l'île de Pâques n'est sur le passage de personne. On l'a découverte par hasard, et les rares navigateurs qui l'ont de loin en loin visitée en ont fait des récits contradictoires. La population, dont la provenance est d'ailleurs entourée d'un inquiétant mystère, s'éteint peu à peu, pour des causes inconnues, et il y reste, nous a-t-on dit, quelques douzaines seulement de sauvages, affamés et craintifs, qui se nourrissent de racines ; au milieu des solitudes de la mer, elle ne sera bientôt qu'une solitude aussi, dont les statues géantes demeureront les seules gardiennes. On n'y trouve rien, pas même une aiguade pour y faire provision d'eau douce, et, de plus, les brisants et les récifs empêchent le plus souvent d'y atterrir.

Nous y allons, nous, pour l'explorer, et pour y prendre, si possible, une des antiques statues de pierre, que notre amiral voudrait rapporter en France.

Lentement elle s'approche et se précise, l'île étrange ; sous le ciel assombri de nuages, elle nous montre des cratères rougeâtres et des rochers mornes. Un grand vent souffle et la mer se couvre d'écume blanche.

Rapa-Nui est le nom donné par les indigènes à l'île de Pâques, — et, rien que dans les consonances de ce mot, il y a, me semble-t-il, de la tristesse, de la sauvagerie et de la *nuit*... Nuit des temps, nuit des origines ou nuit du ciel, on ne sait trop de quelle obscurité il s'agit ; mais il est certain que ces nuages noirs, dont le pays s'enténèbre pour nous apparaître, répondent bien à l'attente de mon imagination.

A quatre heures du soir enfin, à l'abri de l'île, dans la baie où Cook vint mouiller jadis, notre frégate replie ses voiles et jette ses ancres. Des pirogues alors se détachent du singulier rivage et se dirigent vers nous, dans le vent déchaîné.

*
* *

Voici même une sorte de baleinière, qui nous amène un semblant d'Européen !... Un bonhomme en chapeau et en paletot, nous arrivant de Rapa-Nui, cela déroute mes idées et me désenchante.

Il monte à bord, ce visiteur : c'est un vieux Danois, personnage bien imprévu,

Il y a trois ans, nous conte-t-il, l'une de ces goélettes tahitiennes, qui transportent en Amérique la nacre et les perles, a fait un détour de deux cents lieues pour le déposer ici. Et, depuis ce temps-là, il vit seul avec les indigènes, le vieil aventurier, aussi séparé de notre monde que s'il eût fixé dans la lune sa résidence. Il avait été chargé, par un planteur américain, d'acclimater dans l'île les ignames et les patates douces, afin de préparer d'immenses plantations pour l'avenir ; mais rien ne va, rien ne pousse, et les sauvages refusent de travailler. Ils sont encore trois ou quatre cents, nous dit ce vieux, groupés justement tous aux environs de la baie où nous avons jeté l'ancre, tandis que le reste du pays est devenu un désert, ou peu s'en faut. Lui, le Danois, habite une maison de pierre qu'il a trouvée en arrivant et dont il a refait la toiture ; c'était autrefois une demeure de missionnaires français, — car il y a eu, durant quelques années, des missionnaires à Rapa-Nui, mais ils s'en sont allés, ou ils sont morts, on ne sait pas trop, laissant la peuplade revenir aux fétiches et aux idoles.

Tandis qu'il nous parle, j'entends derrière moi quelque chose de léger bondir, et je me retourne pour voir : un des rameurs du Danois, un jeune sauvage, qui s'est enhardi jusqu'à grimper à bord. Oh ! l'étonnante figure maigre, avec un petit nez en bec de faucon et des yeux trop rapprochés, trop grands, égarés et tristes ! Il est nu, à la fois très svelte et très musclé, tout en nerfs ; sa peau, d'une couleur de cuivre rouge, est ornée de fins tatouages bleus, et ses cheveux, rouges aussi, d'un rouge artificiel, sont noués par des tiges de scabieuse sur le sommet de la tête, formant ainsi une huppe que le vent remue et qui ressemble à une flamme.

Il promène sur nous l'effarement de ses yeux trop ouverts. Dans toute sa personne, un charme de diablotin ou de farfadet.

— Et les statues? demandons-nous au vieux Robinson danois.

Ah! les statues, il y en a de deux sortes. D'abord, celles des environs de cette baie, qui toutes sont renversées et brisées. Et puis les autres, les effrayantes, d'une époque et d'un visage différents, qui se tiennent encore debout, là-bas, là-bas, sur l'autre versant de l'île, au fond d'une solitude où personne ne va plus.

Il s'apprivoise, le sauvage à la huppe rouge. Pour nous plaire, le voici qui chante et qui danse. Il est un de ceux que les missionnaires avaient baptisés jadis et il s'appelle Petero (Pierre). Le vent, qui augmente au crépuscule, emporte sa chanson mélancolique et tourmente sa chevelure.

Mais les autres sont craintifs et ne veulent pas monter. Leurs pirogues cependant nous entourent, secouées de plus en plus par les lames, inondées d'embruns et d'écume. Montrant leurs membres nus, ils demandent par signes des vêtements aux matelots, en échange de leurs pagaies qu'ils offrent, et de leurs lances et de leurs idoles de bois ou de pierre. Toute la peuplade est accourue vers nous, naïvement surexcitée par notre présence. Dans la baie, la mer devient mauvaise. Et la nuit tombe.

II

4 janvier.

Cinq heures du matin, et le jour commence de poindre sous d'épaisses nuées grises. Vers la rive encore obscure, une baleinière qu'on m'a confiée m'emporte avec deux autres aspirants, mes camarades, pressés comme moi de mettre le pied dans l'île étrange. L'amiral, amusé de notre hâte, nous a donné à chacun des commissions diverses : reconnaître la passe et l'endroit propice au débarquement, chercher les grandes statues — et, pour son déjeuner, lui tuer des lapins!

Il fait froid et sombre. Nous avons vent debout; un alizé violent nous jette au visage des paquets d'écume salée. L'île, pour nous recevoir, a pris sa plus fantastique apparence; sur les grisailles foncées du ciel, ses rochers et ses cratères semblent du cuivre pâle. D'ailleurs, pas un arbre nulle part; une désolation de désert.

Sans trop de peine, nous trouvons la passe au milieu des brisants qui, ce matin, font grand et sinistre tapage. Et, la ceinture de récifs une fois franchie, arrivés en eau calme et moins éventés, nous apercevons Petero, notre ami d'hier au soir, qui s'est perché sur une roche et nous appelle. Ses cris éveillent la peuplade entière et, en un instant, la grève se couvre de sauvages. Il en sort de partout, de creux de rochers où ils dormaient, de huttes si basses qu'elles semblaient incapables de recéler des êtres humains. De loin, nous ne les avions pas remarquées, les huttes de chaume; elles sont là, nombreuses encore, aplaties sur le sol dont elles ont la couleur.

A l'endroit que Petero nous a désigné, à peine avons-nous débarqué, tous ces hommes nous entourent, agitant devant nous, dans la demi-obscurité matinale, leurs lances à pointe de silex, leurs pagaies et leurs vieilles idoles. Et le vent redouble, bruissant et froid; les nuages bas semblent traîner sur la terre.

La baleinière qui nous a amenés s'en retourne vers la frégate, suivant les ordres du commandant. Mes deux camarades, qui ont des fusils, s'en vont par la plage, du côté d'un territoire à lapins que le Danois nous a indiqué la veille, — et je reste seul, cerné de plus en plus près par mes nouveaux hôtes: des poitrines et des figures bleuies par les tatouages, de longues chevelures, de singuliers sourires à dents blanches, et des yeux de tristesse dont l'émail est rendu plus blanc encore par les dessins d'un bleu sombre qui le soulignent. Je tremble de froid, sous mes vêtements légers, humides des embruns de la mer, et je trouve que le plein jour tarde bien à venir ce matin, sous le ciel si épais... Leur cercle s'est fermé de tous côtés, et, chacun me présentant sa lance ou son idole, voici qu'ils me chantent, à demi-voix d'abord, une sorte de mélopée plaintive, lugubre, et l'accompagnent d'un balancement de la tête et des reins comme feraient de grands

ours, debout... Je les sais inoffensifs, et du reste leurs figures, que les tatouages rendent farouches au premier abord, sont d'une enfantine douceur; ils ne m'inspirent aucune crainte raisonnée; mais c'est égal, pour moi qui, la première fois de ma vie, pénètre dans une île du Grand Océan, il y a un frisson de surprise et d'instinctif effroi à sentir si près tous ces yeux et toutes ces haleines, avant jour, sur un rivage désolé et par un temps noir..,

Maintenant le rythme de la chanson se précipite, le mouvement des têtes et des reins s'accélère, les voix se font rauques et profondes; cela devient, dans le vent et dans le bruit de la mer, une grande clameur sauvage menant une danse furieuse.

Et puis, brusquement cela s'apaise. C'est fini. Le cercle s'ouvre et les danseurs se dispersent... Que me voulaient-ils tous? Enfantillage quelconque de leur part, ou bien conjuration, ou bien encore souhaits de bienvenue ?... Qui peut savoir?...

***

Un vieil homme très tatoué, portant sur la chevelure de longues plumes noires, quelque chef sans doute, me prend par une main; Petero me prend par l'autre; tous deux en courant m'emmènent, et la foule nous suit.

Ils m'arrêtent devant une de ces demeures en chaume qui sont là partout, aplaties parmi les roches et le sable, ressemblent à des dos de bête couchée.

Et ils m'invitent à entrer, ce que je suis obligé de faire à quatre pattes, en me faufilant à la manière d'un chat qui passe par une chatière, car la porte, au ras du sol, gardée par deux divinités en granit de sinistre visage, est un trou rond, haut de deux pieds à peine.

Là dedans, on n'y voit pas, surtout à cause de la foule qui se presse et jette de l'ombre alentour; il est impossible de se tenir debout, bien entendu, et, après les grands souffles vivifiants du dehors, on respire mal, dans une odeur de tanière,

A côté de la *cheffesse* et de sa fille, on m'invite à m'asseoir sur des nattes; on n'a rien à m'offrir comme cadeau et je comprends, à certaine mimique éplorée, qu'on s'en excuse.

Maintenant mes yeux s'accoutument, et je vois grouiller autour de nous des chats et des lapins.

Il me faut faire dans la matinée beaucoup d'autres visites du même genre, pour contenter les notables de l'île, et je pénètre en rampant au fond de je ne sais combien de gîtes obscurs — où la foule entre derrière moi, m'enserre dans une confusion de poitrines, de cuisses, nues et tatouées; peu à peu je m'imprègne d'une senteur de fauve et de sauvage.

Tous sont disposés à me donner des idoles, des casse-tête ou des lances, en échange de vêtements ou d'objets qui les amusent. L'argent, naturellement, ne leur dit rien : c'est bon tout au plus pour orner des colliers; mais les perles de verre sont d'un effet bien plus beau.

Cependant le plein jour est venu et, de tous côtés, le rideau de nuages se déchire. Alors, les aspects changent; l'île plus éclairée, plus *réelle*, se fait moins sinistre, et d'ailleurs je m'y habitue.

Déjà, pour faire des marchés, j'ai livré tout ce que contenaient mes poches : mon mouchoir, des allumettes, un carnet et un crayon; je me résous à livrer encore ma veste d'aspirant pour obtenir une massue extraordinaire que termine une sorte de tête de Janus à double visage humain, — et je continue ma promenade en bras de chemise.

Je suis décidément tombé au milieu d'un peuple d'enfants; jeunes et vieux ne se lassent pas de me voir, de m'écouter, de me suivre, et portent derrière moi mes acquisitions diverses, mes idoles et mes armes, en chantant toujours des mélopées plaintives. Quand on y songe, en effet, quel événement que notre présence dans leur île isolée, où ils ne voient pas en moyenne tous les dix ans poindre une voile autour d'eux sur l'infini des eaux !

En plus du cortège qui se tient à distance, j'ai aussi conquis des amitiés particulières, au nombre de cinq : Petero, d'abord; puis deux jeunes garçons, Atamou et Houga; et deux jeunes filles, Marie et Juaritaï.

Toutes deux sont nues, Marie et Juaritaï, à part une ceinture qui retombe un peu aux places essentielles; leur corps serait presque blanc, sans le hâle du soleil et de la mer, s'il

ne gardait toutefois ce léger reflet de cuivre rouge, qui est le sceau de la race. De longs tatouages bleus, d'une bizarrerie et d'un dessin exquis, courent sur leurs jambes et leurs flancs, sans doute pour en accentuer la sveltesse charmante. Marie, qui fut un enfant baptisé par les missionnaires, — ce nom de Marie, à une fille de l'île de Pâques, déroute beaucoup, — n'a pour elle que sa taille de jeune déesse, sa fraîcheur et ses dents. Mais Juaritaï serait jolie partout et dans tous les pays, avec son petit nez fin et ses grands yeux craintifs ; elle a noué à l'antique sa chevelure, artificiellement rougie, dans laquelle des brins d'herbe sont piqués...

Mon Dieu, comme le temps passe !... Déjà dix heures et demie, l'heure à laquelle nous devons rentrer à bord pour le déjeuner, et j'aperçois là-bas, franchissant les lignes de récifs, la baleinière qui arrive pour nous reprendre. Mes deux camarades aussi reviennent de la chasse, suivis comme moi d'un cortège qui chante. Ils ont tué plusieurs mouettes blanches, qu'ils distribuent aux femmes ; mais de lapins, aucun. Quels mauvais commissionnaires nous sommes, tous les trois !... Et les grandes statues que j'étais chargé d'aller reconnaître, moi qui les ai oubliées !...

*
* *

A bord, on nous reçoit bien, quand même, et les officiers s'intéressent à toutes les choses que je rapporte.

Mais je ne tiens pas en place et, dès midi, je retourne à terre auprès de mes amis sauvages.

Il vente toujours, et le vent d'ailleurs doit être familier à cette île de Pâques, située dans la région où l'alizé austral souffle le plus fort. Pourtant il ne reste plus au ciel que des lambeaux tourmentés du sombre vélum de ce matin, et le soleil paraît, dans du bleu profond, un brûlant soleil, car nous sommes ici tout près du tropique.

Quand j'arrive à la grève, je m'aperçois que, dans l'île, c'est l'heure de dormir, l'heure de la sieste méridienne, et mes cinq amis, qui sont là par politesse à m'attendre, assis sur des pierres, ont des yeux très somnolents.

Je dormirais bien quelques minutes, moi aussi ; mais où

trouver un peu d'ombre pour ma tête, dans ce pays qui n'a pas un arbre, pas un buisson vert?

Après hésitation, je vais demander au vieux chef l'hospitalité d'un moment, et, marchant à quatre pattes, je m'insinue en son logis.

Il y fait très chaud et il y a encombrement de corps étendus. C'est que, sous cette carapace, qui a tout juste la contenance d'un canot renversé, le chef habite avec sa famille : une femme, deux fils, une fille, un gendre, un petit-fils; plus, des lapins et des poules; plus, enfin, sept vilains chats, à mine allongée et hauts sur pattes, qui ont plusieurs petits.

On m'installe cependant sur un tapis de joncs tressés et, par déférence, les gens sortent un à un sans bruit pour aller se coucher ailleurs; je reste sous la garde d'Atamou, qui m'évente avec un chasse-mouches en plumes noires, et je m'endors.

Une demi-heure après, quand je reprends conscience de vivre, je suis complètement seul, au milieu d'un silence où se perçoit le bruit lointain de la mer sur les récifs de corail; et, de temps à autre, une courte rafale d'alizé agite les roseaux de la toiture. A ce réveil, dans ce pauvre gîte de sauvages, me vient d'abord la notion d'un dépaysement extrême. Je me sens loin, loin comme jamais, et perdu. Et je suis pris aussi de cette angoisse spéciale qui est l'*oppression des îles* et qu'aucun lieu du monde ne saurait donner aussi intensément que celui-ci; l'immensité des mers australes autour de moi m'inquiète soudain, d'une façon presque physique.

Par le trou qui sert de porte, un rayon de soleil pénètre, éclatant, vu du recoin obscur où je suis couché; sur le sol de la case, il dessine l'ombre d'une idole qui en surveille l'entrée — et les ombres saugrenues de deux chats à trop longues oreilles, qui rêvent, assis là sur leur derrière, regardant au dehors... Même cette traînée de lumière et son éclat morne me semblent avoir quelque chose d'étranger, d'extra-lointain, d'infiniment *antérieur*. Dans cet ensoleillement, dans ce silence, au souffle de ce vent tropical, une tristesse indicible vient m'étreindre au réveil : tristesse des premiers âges humains peut-être, qui serait confusément demeurée dans

la terre où je m'appuie, et que surchaufferait à cette heure le toujours même soleil éternel...

Bien entendu, cela passe vite, s'efface comme un caprice d'enfant, dès le plein retour de la vie. Et, sans bouger encore, je m'amuse à examiner les détails de la demeure, tandis que des souris, malgré ces deux chats en sentinelle, font le va-et-vient tranquillement à mes côtés.

La toiture en roseaux qui m'abrite est soutenue par des nervures de palmes ; — mais où donc les ont-ils prises, puisque leur île est sans arbres et ne connaît guère d'autre végétation que celle des herbages ?... Dans ce réduit, qui n'a pas un mètre et demi de haut sur quatre mètres de long, mille choses sont soigneusement accrochées : des petites idoles de bois noir, qu'emmaillottent des sparteries grossières ; des lances à pointe de silex éclaté, des pagaies à figure humaine, des coiffures en plumes, des ornements de danse ou de combat, et beaucoup d'ustensiles d'aspect inquiétant, d'usage à moi inconnu, qui semblent tous d'une extrême vieillesse. Nos ancêtres des premiers âges, lorsqu'ils se risquèrent à sortir des cavernes, durent construire des huttes de ce genre, ornées d'objets pareils ; on se sent ici au milieu d'une humanité infiniment primitive et, dirait-on, plus jeune que la nôtre de vingt ou trente mille ans.

Mais, quand on y songe, tout ce bois si desséché de leurs massues et de leurs dieux, à quelle époque peut-il remonter et d'où leur est-il venu ?... Et leurs chats, leurs lapins ?... Je veux bien que les missionnaires les leur aient amenés jadis. Mais les souris qui se promènent partout dans les cases, personne, je suppose, ne les a apportées, celles-là !... Alors, d'où arrivent-elles ?... Les moindres choses, dans cette île isolée, soulèvent des interrogations sans réponse ; on s'étonne qu'il puisse y avoir ici une faune et une flore.

*
* *

Quant aux habitants humains de l'île de Pâques, ils sont venus de l'Occident, des archipels de Polynésie ; cela ne fait plus question.

D'abord, ils le disent eux-mêmes. D'après la tradition

de leurs vieillards, ils seraient partis, il y a deux siècles ou trois, de l'île océanienne la plus avancée vers l'est, d'une certaine île de Rapa — qui existe bien réellement et s'appelle encore ainsi. — Et c'est en mémoire de cette très lointaine patrie qu'ils auraient nommé leur nouvelle terre : Rapa-Nui (la Grande Rapa).

Cette origine étant admise, reste tout le mystère de leur exode et de leur voyage. En effet, la région australe du Grand Océan comprise entre l'Amérique et l'Océanie est à elle seule beaucoup plus large que l'Océan Atlantique ; elle représente la solitude marine la plus vaste, l'étendue d'eau la plus effroyablement déserte qui soit à la surface de notre monde — et, au centre, gît l'île de Pâques, unique, infime et négligeable comme un caillou au milieu d'une mer. En outre, les vents dans cette région ne soufflent pas, comme chez nous, de tous les points du ciel, mais d'une direction *constante*, et, pour des navires venant de Polynésie, ils ne peuvent qu'être éternellement contraires. Alors, sur de simples pirogues, au bout de combien de mois d'un louvoyage obstiné, avec quels vivres, guidés par quelle prescience inexplicable, comment et pourquoi ces navigateurs mystérieux ont-ils réussi à atteindre justement ce grain de sable, égaré dans une telle immensité[1] ? Depuis leur arrivée, d'ailleurs, ils auraient perdu tout moyen de communication avec le reste de la terre.

Mais, qu'ils soient des Polynésiens, ces gens-là, des *Maoris*, c'est incontestable. Devenus seulement un peu plus pâles que leurs ancêtres, à cause du climat nuageux, ils en ont gardé la belle stature, le beau visage très caractérisé, avec l'ovale un peu long et les grands yeux rapprochés l'un de l'autre. Ils ont conservé aussi plusieurs des coutumes de leurs frères de là-bas, et surtout ils en parlent le langage.

C'est même pour moi l'un des charmes imprévus de cette île que la langue des Maoris y soit parlée, car j'ai commencé de l'étudier dans les livres des missionnaires, en prévision de notre arrivée prochaine à « Tahiti la délicieuse », dont je rêvais depuis mon enfance. Et ici, pour la première

1. D'après la tradition des Maoris et leurs généalogies d'ancêtres, cette aventure de leur arrivée à l'île de Pâques ne remonterait qu'à un millier d'années. — P. L.

fois de ma vie, je puis placer quelques-uns de ces mots qui résonnent à mon oreille d'une façon encore si neuve et si mélodieusement barbare.

*
* *

Les grandes statues, ce soir je ne les oublierai pas comme j'avais fait ce matin. Et, ma sieste méridienne finie, je les demande, dans son propre langage, au premier qui se présente à moi, à Atamou :

— Conduis-moi, je te prie, aux *Sépultures*.

Et il me comprend à merveille.

J'ai dit : sépultures (en tahitien : *maraé*, et à l'île de Pâques : *maraï*) parce que ces colosses de pierre, qui font l'objet de notre voyage, ornent les places où l'on ensevelissait, sous des roches amoncelées en tumulus, les grands chefs tombés dans les batailles. Ce nom de *maraï*, les indigènes le donnent également aux mille figures de fétiches et d'idoles qui remplissent leurs cases en roseaux et qui, dans leur esprit, sont liées au souvenir des morts.

Donc, nous partons, Atamou et moi, sans cortège par hasard, tous deux seuls, pour visiter le *maraï* le plus proche. Et c'est ma première course dans l'île inconnue.

En suivant à petite distance le bord de la mer, nous traversons une plaine, que recouvre une herbe rude, d'espèce unique, de couleur triste et comme fanée.

Sur notre chemin, nous trouvons les ruines d'une petite demeure, pareille à celle que le Danois habite. Atamou m'apprend que c'était la maison d'un *papa farani* (père français, missionnaire), et m'arrête pour me conter à ce sujet, avec une mimique excessive, une histoire sans doute très émouvante, que je ne démêle pas bien; je vois seulement à ses gestes qu'il y a eu des guet-apens, des hommes cachés derrière des pierres, des coups de fusil et des coups de lance... Que lui ont-ils fait, à ce pauvre prêtre?... On ne sait jamais à quel degré de férocité soudaine peut atteindre un sauvage, ordinairement doux et câlin, lorsqu'il est poussé par quelqu'une de ses passions d'homme primitif, ou par quelque superstition ténébreuse. Il ne faut pas oublier non plus qu'un instinct de cannibalisme sommeille au plus intime

de ces natures polynésiennes, si accueillantes et d'apparence débonnaire : ainsi, là-bas, en Océanie, aux îles de Routouma et d'Hivaoa, des Maoris, d'un aspect charmant, à l'occasion vous mangent encore.

Son histoire contée, Atamou, persuadé que j'ai très bien compris, me prend par la main, et nous continuons notre route.

Devant nous, voici un monticule de pierres brunes, dans le genre des cromlechs gaulois, mais formé de blocs plus énormes; il domine d'un côté la mer où rien ne passe, de l'autre la plaine déserte et triste, que limitent au loin des cratères éteints. Atamou assure que c'est le *maraï*, et tous deux nous montons sur ces pierres.

On dirait une estrade cyclopéenne, à demi cachée par un éboulement de grosses colonnes, irrégulières et frustes. Mais je demande les statues, que je n'aperçois nulle part — et alors Atamou, d'un geste recueilli, m'invite à regarder mieux à mes pieds... J'étais perché sur le menton de l'une d'elles, qui, renversée sur le dos, me contemplait fixement d'en bas, avec les deux trous qui lui servaient d'yeux. Je ne me l'imaginais pas si grande et informe, aussi n'avais-je pas remarqué sa présence... En effet, elles sont là une dizaine, couchées pêle-mêle et à moitié brisées : quelque dernière secousse des volcans voisins, sans doute, les a culbutées ainsi, et le fracas de ces chutes a dû être lourdement terrible. Leur visage est sculpté avec une inexpérience enfantine; des rudiments de bras et de mains sont à peine indiqués le long de leur corps tout rond, qui les fait ressembler à des piliers trapus. Mais une épouvante religieuse pouvait se dégager de leur aspect, quand elles se tenaient debout, droites et colossales, en face de cet océan sans bornes et sans navires. Atamou me confirme d'ailleurs qu'il y en a d'autres, dans les lointains de l'île, beaucoup d'autres, toute une peuplade gisante et morte, le long des grèves blanchies par le corail.

Aux pieds du *maraï* est une petite plage circulaire, entourée de rochers, sur laquelle nous descendons ; l'émiettement, par la mer, des coraux de toute espèce lui a fait un sable d'une blancheur neigeuse, semé de frêles coquilles précieuses et de fins rameaux de corail rose.

Cependant l'alizé, comme hier, souffle avec une violence

croissante, à mesure que la journée s'avance. Il apporte à nouveau, du fond des solitudes de la mer Australe, tout un banc de nuages noirs, si noirs que les montagnes, les vieux volcans refroidis, recommencent de se détacher en clair sur le ciel soudainement obscur. Et Atamou, qui voit la pluie prochaine, précipite notre retour.

En effet, à mi-chemin, nous prend une ondée rapide, tandis que le vent furieux couche entièrement les herbes dans toute l'étendue de la plaine ; alors, sous des roches qui surplombent en voûte, nous nous arrêtons à l'abri, — au milieu d'un essaim de libellules rouges... D'où sont-elles venues, celles-là, encore ?... Et les papillons, que nous avons vus courir au-dessus de ces tapis d'herbes pâles, les papillons blancs, les papillons jaunes, qui donc en a apporté la graine, à travers huit cents lieues d'Océan ?...

Très vite ils s'en vont, ces nuages en troupe sombre, continuer leur course sur les déserts de la mer, après avoir arrosé en passant la mystérieuse île. Et, quand nous revenons à la baie où se tient notre frégate, le soleil du soir rayonne.

Les environs de cette baie, où sont groupées les cases de roseaux, ont en ce moment un aspect bien insolite de vie et de joie, car tous les officiers du bord s'y sont promenés durant l'après-midi, chacun escorté d'une petite troupe d'indigènes, et, maintenant que l'heure de rentrer approche, ils attendent l'arrivée des canots, assis là par terre au milieu des grands enfants primitifs qui ont été leurs amis de la journée et qui chantent pour leur faire plus de fête. Je prends place, à mon tour, et aussitôt mes amis particuliers viennent en courant se serrer auprès de moi, Petero, Houga, Marie et la jolie Juaritaï. Notre présence de quelques heures a déjà, hélas ! apporté du ridicule et de la mascarade dans ce pays de l'âpre désolation. Nous avons presque tous échangé, contre des fétiches ou des armes, de vieux vêtements quelconques, dont les hommes aux poitrines tatouées se sont puérilement affublés. Et la plupart des femmes, par convenance ou par pompe, ont mis de pauvres robes sans taille, en indienne décolorée, qui avaient dû jadis être offertes à leurs mères par les prêtres de la mission, et dormaient depuis longtemps sous le chaume des cases.

Ils chantent, les Maoris ; ils chantent tous, en battant des mains comme pour marquer un rythme de danse. Les femmes donnent des notes aussi douces et flûtées que des notes d'oiseau. Les hommes, tantôt se font des petites voix de fausset toutes chevrotantes et grêles, tantôt produisent des sons caverneux, comme des rauquements de fauves qui s'ennuient. Leur musique se compose de phrases courtes et saccadées, qu'ils terminent toujours par de lugubres vocalises descendantes, en mode mineur ; on dirait qu'ils expriment l'étonnement de vivre, la tristesse de vivre, et pourtant c'est dans la joie qu'ils chantent, dans l'enfantine joie de nous voir, dans l'amusement des petits objets nouveaux par nous apportés.

Joie d'un jour, joie qui, demain, quand nous serons loin, fera pour longtemps place à la monotonie et au silence. Prisonniers sur leur île sans arbres et sans eau, ils sont, ces chanteurs sauvages, d'une race condamnée, qui, même là-bas en Polynésie, dans les îles mères, va s'éteignant très vite ; ils appartiennent à une humanité finissante et leur singulier destin est de bientôt disparaître...

Pendant que ceux-là battent des mains et s'amusent, mêlés si familièrement à nous, d'autres personnages nous observent dans une immobilité pensive. Sur des roches en amphithéâtre, qui nous dominent et font face à la mer, se tient échelonnée toute une autre partie de la population, plus craintive ou plus ombrageuse, avec qui nous n'avons pu lier connaissance : des hommes très tatoués, farouchement accroupis, les mains jointes sous les genoux ; des femmes assises dans des poses de statue, ayant aux épaules des espèces de manteaux blanchâtres et, sur leurs cheveux noués à l'antique, des couronnes de roseaux. Pas un mouvement, pas une manifestation, pas un bruit ; ils se contentent de nous regarder, d'un peu haut et à distance. Et, quand nous nous éloignons dans nos canots, le soleil couchant, déjà au ras de la mer, leur envoie ses rayons rouges, par une trouée dans de nouveaux nuages, encore soudainement venus ; il n'éclaire que leurs groupes muets et leur rocher, qui se détachent lumineux sur l'obscurité du ciel et des cratères bruns...

*
* *

Le soir, à bord, étant de service pour la nuit, je parcours les documents que possède l'amiral sur l'île de Pâques, depuis qu'elle a été découverte par les hommes « civilisés », et je constate, d'ailleurs sans surprise, que ce sont les civilisés qui ont montré, vis-à-vis des sauvages, une sauvagerie ignoble.

Vers 1850, en effet, une bande de colons péruviens imagina d'envoyer ici des navires pour faire une râfle d'esclaves : les Maoris se défendirent comme ils purent, avec des lances et des pierres, contre les fusils des agresseurs ; ils furent battus, cela va sans dire, tués en grand nombre, et des centaines d'entre eux, capturés odieusement, durent partir en esclavage pour le Pérou. Au bout de quelques années, cependant, le gouvernement de Lima fit rapatrier ceux qui n'étaient pas morts de mauvais traitements ou de nostalgie. Mais les exilés, en rentrant chez eux, y rapportèrent la variole, et plus de la moitié de la population périt de ce mal nouveau, contre lequel les sorciers de l'île ne connaissaient point de remède.

III

5 janvier.

Aujourd'hui encore nous obtenons du commandant, un de mes camarades et moi, un canot à nos ordres pour nous rendre dès le matin dans l'île, et nous partons au petit jour. Il vente comme hier, et nous avons l'alizé droit debout, ce qui retarde notre marche à l'aviron, nous arrose d'embruns, nous mouille de la tête aux pieds. Non sans peine, nous atteignons la plage, nous étant un peu trompés de route au milieu des récifs de corail, qui sont plus que jamais bruissants et couverts d'écume blanche.

Atamou et les amis d'hier accourent pour nous recevoir, avec quelques sauvages de figure inconnue — et je fais parmi ces derniers l'acquisition matineuse d'un dieu en bois de fer, au visage triste et féroce, coiffé de plumes noires.

C'est la première fois que mon camarade descend à terre, et, sur sa demande, je le mène d'abord voir l'antique *maraï*, auquel nous allons décidément tenter aujourd'hui d'enlever une statue. Des gens nous suivent en grande troupe, ce matin, à travers la plaine d'herbages mouillés, et, arrivés là-bas, se mettent à danser sur les dalles funéraires et sur les idoles couchées, à danser partout comme une légion de farfadets, échevelés et légers dans le vent qui siffle, nus et rougeâtres, bariolés de bleu, corps sveltes et clairs parmi les pierres brunes et devant les horizons noirs; ils dansent, ils dansent, sur les énormes figures, heurtant de leurs doigts de pieds, sans bruit, les fronts des colosses, les nez ou les joues. Et on n'entend guère non plus ce qu'ils chantent, dans le fracas toujours croissant des rafales et de la mer...

Les hommes de Rapa-Nui, qui vénèrent tant de petits fétiches et de petits dieux, paraissent tous sans respect pour ces sépultures : ils ne se souviennent plus des morts endormis là-dessous [1].

*
* *

Nous retournons ensuite à la baie déjà familière, où sont les cases de roseaux, et là je commence à circuler d'une manière moins pompeuse qu'hier, en petit cortège maintenant, accompagné de mes seuls intimes, comme quelqu'un qui serait déjà du pays. Des hommes, qui me croisent, se bornent à me toucher la main ou à me faire un signe amical, en continuant leur route.

« *Ia ora na, taio!* » (Bonjour, ami !) me disent la *cheffesse* et sa fille, qui sont dans un champ à arracher des patates douces et ne se dérangent plus de leur besogne. Le vieux chef me reçoit dans une caverne attenante à sa demeure, où il passe sa vie accroupi, les mains jointes sous ses genoux bleuis de tatouages ; avec sa figure rayée de bleu sombre, ses longs cheveux, ses longues dents et son habitude

1. L'opinion admise est que les statues de l'île de Pâques n'ont pas été faites par les Maoris, mais qu'elles sont l'œuvre d'une race antérieure, inconnue et aujourd'hui éteinte. Cela est vrai peut-être pour les grandes statues de Ranoraraku, dont je parlerai plus loin. Mais les innombrables statues qui garnissaient jadis les *maraï* au bord des plages appartiennent bien à la race maorie et représentent vraisemblablement l'Esprit des Sables et l'Esprit des Roches. — P. L.

de s'immobiliser dans des poses de bête, il serait d'apparence affreuse, sans la douceur extrême de son regard. Je ne semble plus l'intéresser particulièrement et j'abrège ma visite.

Désirant emporter une de ces coiffures en plumes noires, d'un mètre de largeur, comme j'en ai vu sur la tête de quelques vieux personnages difficiles à aborder, je m'en ouvre à Houga, celui qui comprend le mieux mes phrases hésitantes, et nous commençons ensemble nos recherches. Il m'introduit alors dans plusieurs cases, où sont accroupis des ancêtres à figure bleue et à dents blanches, immobiles comme des momies, et qui d'abord ne paraissent pas remarquer ma présence ; l'un d'eux cependant est occupé : il arrache les dents à une mâchoire humaine pour remettre des yeux d'émail à son idole. Il y a là en effet, accrochées sous la toiture, de très grandes couronnes de plumes ; mais les vieillards en demandent des prix fous : mon pantalon de toile blanche, et ma veste d'aspirant avec ses galons d'or, — ma veste neuve, puisque hier j'ai vendu l'autre. C'est trop cher ; il faut y renoncer. Et Houga, me voyant désolé, me propose d'en réparer pour ce soir une un peu ancienne, un peu usée qu'il possède chez lui, et de me la céder en échange d'un pantalon seulement, — ce que j'accepte.

Allons maintenant faire au vieux Robinson danois notre visite, depuis hier promise.

Les abords de sa maisonnette, à eux seuls, sont déjà pour serrer le cœur, avec ce semblant de véranda, ce semblant de petit jardin, où poussent quelques maigres plantes dont il a dû apporter les graines... Quel exil que celui de cet homme, qui, en ce pays presque vide, n'a même pas un bouquet d'arbres, même pas un peu de verdure où reposer sa vue. Et en cas de détresse, de maladie ou de menace de mort, aucune possibilité de communiquer avec le reste du monde...

Il est parti dès l'aube pour la chasse aux lapins, — nous explique avec mille grâces et en nous priant d'entrer quand même, son épouse morganatique : une Maorie entre deux âges et plutôt fanée, qui est naturellement la grande élégante de l'île et qui porte ce matin une tunique en mousseline aune, avec une couverture de voyage en laine rouge,

jetée comme un châle sur les épaules. Elle nous offre l'eau fraîche et claire d'une gargoulette, présent rare, car il n'y a point de sources à Rapa-Nui ; les indigènes ramassent de l'eau quand il pleut et la conservent dans des gourdes où elle a vite fait de se corrompre, ou bien vont en chercher au fond des cratères, dans des mares souvent taries. Quel dénuement et quelle tristesse, dans cette solitaire demeure ! Et dire qu'il serait impossible à cet homme de se procurer autre chose, même le voulant, *puisqu'ici il n'y a rien nulle part.*

Ailleurs, les ermites, les reclus peuvent toujours, si l'angoisse les prend, s'en aller ou appeler au secours ; mais celui-là... on se sent froid à l'âme rien qu'en songeant à ce que doivent être pour lui les pluvieux crépuscules, les tombées de nuit par mauvais temps, les veillées d'hiver...

Nous ne voulons pas abuser davantage de l'accueil de cette dame, d'autant plus que cela risquerait de tourner mal pour l'un de nous, ou même pour tous deux, et à l'heure du repas de nos canotiers (dix heures), nous rentrons à bord, — où, depuis le matin, sont commencés les préparatifs de l'enlèvement de la statue, l'amiral ayant décidé que ce serait aujourd'hui si possible, et que nous partirions ensuite pour l'Océanie.

A midi, l'expédition est prête à aller chercher la grande idole. Dans la chaloupe de la frégate, on a embarqué d'énormes palans, une sorte de chariot improvisé et une *corvée* de cent hommes, sous la conduite d'un lieutenant de vaisseau. Mais je suis de service à bord, moi, hélas ! et je contemple mélancoliquement tout ce monde qui va partir.

A la dernière minute pourtant, l'amiral, dont je suis l' « aspirant de majorité », me fait appeler sur son balcon. Il remettra à demain ma journée de garde, à condition que je lui rapporte un croquis exact du *maraï* avant qu'on en ait changé l'aspect. — C'est étonnant ce que cela m'aura servi pendant cette campagne, de savoir dessiner, pour obtenir ainsi des permissions d'aller courir ! — Et je saute avec joie dans la chaloupe, déjà bondée de monde, où les matelots ont des figures de gens qui se rendent à une fête.

Très chargée, la chaloupe a du mal à franchir les récifs, par une passe nouvelle. qui nous fera accoster dans une baie plus voisine du *maraï*. Nous arrivons tout de même, mais on

s'inquiète de ce que sera le retour, avec le poids de l'idole en plus, et il faudra sûrement faire deux voyages pour ramener les cent matelots.

Les indigènes se sont réunis en masse sur la plage et poussent des cris perçants pour nous recevoir. Depuis hier, la nouvelle de l'enlèvement prochain de la statue s'est répandue parmi eux, et ils sont accourus de toute part pour nous regarder faire ; il en est venu même de ceux qui habitent la baie de La Pérouse, de l'autre côté de l'île ; aussi voyons-nous beaucoup de figures nouvelles.

Le lieutenant de vaisseau qui commande la corvée tient à ce que les cent hommes s'acheminent vers le *maraï* en rangs et au pas, les clairons sonnant la marche ; cette musique jamais entendue met la peuplade entière dans un état de joie indescriptible, — et ils deviennent difficiles à tenir en bon ordre, les matelots, avec toutes ces belles filles demi-nues, qui autour d'eux gambadent et s'amusent.

Au *maraï*, par exemple, il n'y a plus de discipline possible : cela devient une folle confusion de vareuses de marine et de chairs tatouées, une frénésie de mouvement et de tapage ; tout ce monde se frôle, se presse, chante, hurle et danse. Au bout d'une heure, à coups de pinces et de leviers, tout est bousculé, les statues plus chavirées, plus brisées, et on ne sait pas encore laquelle sera choisie.

L'une, qui paraît moins lourde et moins fruste, est couchée la tête en bas, le nez dans la terre ; on ne connaît pas encore sa figure, et il faut la retourner pour voir. Elle cède aux efforts des leviers manœuvrés à grands cris, pivote autour d'elle-même et retombe sur le dos avec un bruit sourd. Son retournement et sa chute donnent le signal d'une danse plus furieuse et d'une clameur plus haute. Vingt sauvages lui sautent au ventre et y gambadent comme des forcenés... Ces vieux morts des races primitives, depuis qu'ils dorment là sous leur tumulus, n'ont jamais entendu pareil vacarme, — si ce n'est peut-être quand ces statues ont perdu l'équilibre, secouées toutes ensemble par quelque tremblement de terre, ou bien tombant de vieillesse, une à une, le front dans l'herbe.

C'est bien celle-là, décidément, la dernière touchée et retournée, que nous allons emporter ; non pas tout son corps

mais seulement sa tête, sa grosse tête qui pèse déjà quatre ou cinq tonnes; alors, on se met en devoir de lui scier le cou. Par bonheur, elle est en une sorte de pierre volcanique assez friable, et les scies mordent bien, en grinçant d'une manière affreuse...

*
* *

Ayant terminé, dans la bousculade, mes croquis pour l'amiral, je m'en vais, moi; la fin de la manœuvre et l'embarquement de l'idole massacrée ne m'intéressent plus. Avec mes fidèles, Atamou, Petero, Marie et Juaritaï, je m'en retourne vers la baie où sont les cases en roseaux, pour voir un peu à la réparation de ma couronne de plumes, que Houga m'a promis de finir ce soir même.

Et je le trouve bien au travail, comme je l'espérais, ce brave petit sauvage; il a coupé la queue à un coq noir pour remplacer les plumes avariées, et cela avance, cela prend vraiment très grand air.

Le vieux chef, comme je passe devant sa grotte, m'appelle par signes; d'un air engageant et confidentiel, il me montre une poussière sombre, qu'il tient enveloppée dans un étui de feuilles mortes et qu'il nomme « tatou ». C'est de la poudre à tatouer, et, puisque je semble apprécier l'industrie de Rapa-Nui, il me propose de me faire sur les jambes quelques légers dessins bleus, en échange de mon pantalon que je lui offrirais pour sa peine.

Un autre vieillard aussi m'emmène chez lui, pour échanger, contre une boîte d'allumettes suédoises, une paire de boucles d'oreilles en épine dorsale de requin. Je rapporterai donc, ce soir encore, mille choses étonnantes.

Dominant cette baie, qui est devenue notre quartier général, il y a le cratère de Rano-Kaou[1], le plus large peut-être

1. A l'île de Pâques, le nom de tous les volcans commence par *Rano*, ce qui signifie proprement: étang. C'est qu'en effet, la partie profonde de tous ces cratères est devenue avec le temps un marécage, où les indigènes, après les pluies, viennent chercher de l'eau. Mais, pour avoir choisi cette appellation de *Rano*, il faut donc que les Maoris, en prenant possession de l'île, aient trouvé ces volcans déjà éteints et convertis en réservoirs. Cela détruirait cette théorie généralement admise que l'île aurait été bouleversée et *diminuée* par le feu depuis que les Maoris l'habitent. — P. L.

et le plus régulièrement circulaire qui soit au monde. Vu du ciel, il doit faire l'effet de ceux que les télescopes nous révèlent dans la lune. C'est un colisée immense et magnifique, dans lequel manœuvrerait aisément toute une armée. Le dernier des rois de Rapa-Nui était monté s'y cacher avec son peuple, lors de l'invasion péruvienne, et là eut lieu le grand massacre. Les sentiers qui y mènent sont remplis d'ossements, et des squelettes entiers apparaissent encore, couchés dans l'herbe.

A l'extrême déclin du soleil, je reviens m'asseoir avec mes cinq amis en face de la mer, au point où nous avons déjà pris l'habitude d'attendre ensemble l'arrivée des canots. Ce sera la dernière fois peut-être, car j'aperçois là-bas au loin la chaloupe qui retourne à bord et, au milieu de l'entassement des matelots vêtus de blanc, la grosse tête brune de l'idole qui s'en va en leur compagnie ; donc, la manœuvre s'est terminée à souhait, et nous avons chance de partir demain[1]. Je dis presque : tant pis, car volontiers je serais resté encore...

*
* *

Mais le soir, au moment de me coucher dans mon hamac, je suis appelé chez le commandant, et je pressens du nouveau pour la journée suivante.

Il m'annonce en effet que le départ est ajourné de vingt-quatre heures. Demain il a le projet de se rendre, avec quelques officiers, dans la région plus éloignée, où des idoles, très différentes de celles à notre connaissance, restent encore debout. La course probablement sera pénible et longue ; sur la carte, que nous examinons ensemble, cela fait, pris à vol d'oiseau avec un compas, six lieues, qui en représentent bien sept ou huit, avec les détours, les montées, les descentes... Et il me demande si je veux l'accompagner. J'en meurs d'envie, cela va sans dire. Mais demain, je suis de garde, hélas ! moi, m'étant promené aujourd'hui tout le jour.

— « Ça, dit-il, j'en fais mon affaire avec l'amiral. » — Et il ajoute en riant : « A une condition... — Ah ! oui, les dessins ! »

1. Cette tête d'idole est aujourd'hui à Paris, au Jardin des Plantes, à l'une des entrées du Muséum. — P. L.

Il va falloir que je dessine les statues sous toutes les faces et pour tout le monde... Tant qu'on voudra, pourvu qu'on m'emmène[4] !

IV

6 janvier.

Avant quatre heures du matin, par une nuit encore noire, sous un ciel épais, nous quittons la frégate. Et avant jour nous atteignons la plage, choisissant pour débarquer un point difficile et solitaire, afin de ne pas donner l'éveil aux indigènes qui, tous, voudraient nous suivre. Nous sommes quatre de l'état-major, le commandant, deux officiers et moi; le vieux Danois et un Maori de confiance nous guident; trois matelots rompus à la marche nous suivent, portant à l'épaule notre déjeuner et le leur. Du côté des cases, là-bas, on voit briller des feux dans l'herbe.

D'abord nous passons près du *maraï* dévasté hier, dont l'aspect est sinistre. Le ciel est voilé tout d'une pièce, sauf une déchirure, au raz de l'horizon oriental, qui laisse voir une lueur jaune annonçant la fin de la nuit.

Tous à la file, à travers l'herbe mouillée, nous nous dirigeons vers l'intérieur de l'île, qu'il faudra traverser d'un bord à l'autre, et, au bout d'une demi-heure, derrière un repli de colline, la mer et les feux lointains de la frégate disparaissent pour nos yeux, ce qui nous isole soudainement davantage. Nous nous enfonçons dans cette partie centrale de l'île que couvre, sur la carte du commandant, le mot *Tekaouhangoaru* écrit en grosses lettres de la main de l'évêque de Tahiti. Tekaouhangoaru est le premier des noms que les Polynésiens donnèrent à ce pays; plus encore que le nom de Rapa-Nui, il sonne la sauvagerie triste, au milieu de vent et ténèbres.

Dans les temps mêmes où la population était nombreuse, il paraît que ce territoire central restait inhabité. Il en va de même, d'ailleurs, dans les autres îles peuplées par les Maoris,

4. Nous sommes en 1872. On n'avait encore inventé ni les photo-jumelles, ni les kodaks, et personne à bord ne faisait de photographie. — P. L.

qui sont une race de pêcheurs et de marins, vivant surtout de la mer; ainsi le centre de Tahiti, et celui de Nuka-Hiva, malgré une végétation admirable et des forêts pleines de fleurs, n'a jamais cessé d'être un silencieux désert. Mais, pas de forêts ici, à Rapa-Nui, pas d'arbres, rien; des plaines dénudées, funèbres, plantées d'innombrables petites pyramides de pierre; on dirait des cimetières n'en finissant plus.

Le jour se lève, mais le ciel reste très sombre, une pluie fine commence à tomber. Et nous avons beau avancer toujours, notre horizon demeure fermé de tous côtés par des cratères qui se succèdent pareils, avec la même forme en tronc de cône, la même coloration brune.

Nous sommes jusqu'aux genoux dans l'herbe mouillée. Cette herbe aussi est toujours la même; elle couvre l'île dans toute son étendue; c'est une sorte de plante rude, d'un vert grisâtre, à tiges ligneuses garnies d'imperceptibles fleurs violettes; il en sort des milliers de ces petits insectes qu'on appelle en France des éphémères. Quant aux pyramides que nous continuons de rencontrer à chaque pas, elles sont composées de pierres brutes, que l'on a simplement posées les unes sur les autres; le temps les a rendues noires; elles paraissent être là depuis des siècles.

Voici cependant une vallée où la végétation change un peu; il y croît des fougères, des cannes-à-sucre sauvages, de maigres buissons de mimosas, et aussi quelques autres arbrisseaux courts, que les officiers reconnaissent pour être d'essences très répandues en Océanie, mais qui là-bas deviennent des arbres. — Est-ce que les hommes les ont apportés? ou bien vivent-ils ici depuis le grand mystère des origines, et alors pourquoi sont-ils restés à l'état de broussailles et dans ce recoin unique, au lieu de se développer comme ailleurs et d'envahir?

*
* *

Vers neuf heures et demie enfin, ayant traversé l'île dans sa plus grande largeur, nous voyons de nouveau se déployer devant nous les lignes bleues de l'Océan Pacifique. Et la pluie cesse, et les nuages se déchirent, et le soleil paraît. Vraiment

nous sortons de Tekaouhangoaru comme on s'éveillerait d'un cauchemar d'obscurité et de pluie.

Il y a même dans le lointain, près de la mer, quelque chose qui ressemble à une maisonnette d'Européen. Et c'est, nous dit le Robinson danois, la troisième des habitations que les missionnaires avaient jadis construites ; dans ce lieu, qui s'appelle Vaïhou, il y avait en ce temps-là une tribu heureuse qui vivait au bord de la plage; mais plus personne aujourd'hui ; Vaïhou est un désert et la maisonnette tombe en ruine.

Nous apercevons déjà le cratère de Ranoraraku, au pied duquel nous trouverons, paraît-il, ces statues annoncées, différentes de toutes les autres, plus étranges et encore debout. Nous n'en sommes bientôt qu'à deux lieues, et ce sera le terme de notre voyage. Donc, ici, dans la maison vide, nous nous arrêterons pour déjeuner; d'abord, cela soulagera plus tôt les épaules de nos marins, et puis nous aurons au moins l'abri d'un reste de toiture.

Une sauvagesse très vieille et d'affreuse laideur se montre sur la porte, ensuite vient à nous avec des sourires craintifs. C'est la seule créature vivante rencontrée sur notre chemin. Elle a fait son gîte de cette petite ruine solitaire, et, sans doute, elle est quelque fille de la tribu disparue. — Mais de quoi vit-elle et qu'est-ce qu'elle peut bien manger? Des racines, probablement, des lichens, avec des poissons qu'elle pêche.

***

A partir de Vaïhou, le pays que nous traversons est sillonné de sentiers aussi battus et piétinés que s'il y passait chaque jour une foule nombreuse. Et cependant tout est désert: on nous l'avait dit, et nous le voyons bien ; notre guide indigène nous assure même qu'à part cette vieille femme, on ne trouverait pas un être humain à cinq lieues à la ronde. Alors, que penser?... Dans cette île, tout est pour inquiéter l'imagination.

Le lieu dont nous continuons de nous approcher a dû être, dans la nuit du passé, quelque centre d'adoration, temple ou nécropole, car voici maintenant que la région entière s'en-

combre de ruines : assises de pierres cyclopéennes, restes d'épaisses murailles, débris de constructions gigantesques. Et l'herbe, de plus en plus haute, recouvre ces traces des mystérieux temps, — l'herbe à tiges ligneuses comme celles du genêt, toujours, toujours la même herbe et du même vert décoloré.

Nous cheminons à présent le long de la mer. Au bord des plages, sur les falaises, il y a des terrasses faites de pierres immenses; on y montait jadis par des gradins semblables à ceux des anciennes pagodes hindoues et elles étaient chargées de pesantes idoles, qui sont renversées aujourd'hui la tête en bas, le visage enfoui dans les décombres. L'Esprit des Sables et l'Esprit des Rochers[1], l'un et l'autre gardiens des îles contre l'envahissement des mers, tels sont les personnages des vieilles théogonies polynésiennes que ces statues figuraient.

C'est ici, au milieu des ruines, que les missionnaires découvrirent quantité de petites tablettes en bois, gravées d'hiéroglyphes; — l'évêque de Tahiti les possède aujourd'hui, et sans doute donneraient-elles le mot de la grande énigme de Rapa-Nui, si l'on parvenait à les traduire.

Les dieux se multiplient toujours, à mesure que nous avançons vers le Ranoraraku, et leurs dimensions aussi s'accroissent; nous en mesurons de dix et même de onze mètres, en un seul bloc; on ne les trouve plus seulement au pied des terrasses, le sol en est jonché; on voit partout leurs informes masses brunes émerger des hautes herbes; leurs coiffures, qui étaient des espèces de turbans, en une lave différente et d'un rouge de sanguine, ont roulé çà et là, aux instants des chutes, et l'on dirait de monstrueuses pierres meulières.

Près d'un tumulus, un entassement de mâchoires et de crânes calcinés semble témoigner de sacrifices humains, qui se seraient accomplis là durant quelque longue période. Et — autre mystère — des routes dallées, comme étaient les voies romaines, *descendent se perdre dans l'Océan...*

1. *Tü-Oné* et *Tü-Papa*, l' « Esprit des Sables » et l' « Esprit des Rochers » : ces noms et cette explication viennent des vieux chefs de l'île Laïvavaï (archipel Toubouaï, Polynésie) où se trouvent au bord de la mer des statues de même figure qu'à l'île de Pâques, bien que moins hautes et moins détériorées. — P. L.

Des mâchoires, des crânes, on en trouve du reste ici partout. On ne peut nulle part soulever un peu de terre sans remuer des débris humains, comme si ce pays était un ossuaire immense. C'est que, à une époque dont l'épouvante s'est transmise jusqu'aux vieillards de nos jours, les hommes de Rapa-Nui connurent l'horreur *d'être trop nombreux*, de s'affamer et de s'étouffer dans leur île, dont ils ne savaient plus sortir; alors survinrent, entre les tribus, de grandes guerres d'extermination et de cannibalisme. C'était en des temps où l'existence de l'Océanie n'était même pas soupçonnée par les hommes blancs; mais, au siècle dernier, lorsque passa Vancouver, il trouva encore, dans cette île qui n'avait déjà plus que deux mille habitants à peine, des traces de camps retranchés sur toutes les montagnes, des restes de fortifications en palissades au bord de tous les cratères.

Tant de blocs taillés, remués, transportés et érigés, attestent la présence ici, pendant des siècles, d'une race puissante, habile à travailler les pierres et possédant d'inexplicables moyens d'exécution. Aux origines, presque tous les peuples ont ainsi traversé une phase mégalithique[1], durant laquelle des forces que nous ignorons leur obéissaient.

Par ailleurs, l'île semble bien petite en proportion de cette zone considérale, occupée par les monuments et les idoles. Était-ce donc une île sacrée, où l'on venait de loin pour des cérémonies religieuses, à l'époque très ancienne de la splendeur des Polynésiens, quand les rois des archipels avaient encore des pirogues de guerre capables d'effronter les tempêtes du large et, de tous les points du Grand-Océan, s'assemblaient dans des cavernes, pour y tenir conseil, en une langue secrète?... Ou bien ce pays est-il un lambeau de quelque continent submergé jadis comme celui des Atlantes? Ces

1. Chez les Maoris, il semblerait que l'âge des Grandes-Pierres se soit prolongé jusqu'aux temps modernes, car, la matière volcanique dont certaines de leurs statues sont composées paraît peu durable, et les idoles au bord de la mer ne sauraient avoir plus de trois ou quatre siècles.

La science officielle admet, il est vrai, que ces statues sont en *trachyte*, matière dure et résistante; cela est exact peut-être pour les grandes figures de Ranoraraku; mais non pour les innombrables idoles dont les plages sont jonchées : je les ai vu scier aisément avec des scies à bois, et la matière en est friable et légère.

routes plongeant dans les eaux sembleraient l'indiquer ; mais les légendes maories ne font pas mention de cela, et, tandis que l'Atlantide en sombrant a formé sous la mer des plateaux gigantesques, ici, autour de l'île de Pâques, tout de suite les profondeurs insondables commencent...

Cependant, une fatigue, à la fin, et comme une anxiété nous viennent de cette interminable marche en file espacée, entre les hautes herbes, dans ces étroits sentiers de sauvages, au milieu de tant de désolation, de mystère et de silence. D'ailleurs, ces statues couchées, que nous rencontrons à chaque pas, sont de tout point semblables à celles que nous connaissions déjà, plus grandes seulement, mais de même forme et de même visage.

Et nous réclamons à notre guide *les autres* que nous étions venus voir, les autres statues, les différentes, qui se tiennent encore debout...

— Tout à l'heure, nous dit-il, là-bas sur le flanc du Ranoraraku : c'est là qu'on les trouve, mais rien que là, en un groupe unique.

Du reste, les sentiers maintenant abandonnent la rive et tournent vers l'intérieur des terres, dans la direction du volcan.

Il y a une heure et demie environ que nous avons repris notre route depuis la halte de Vaïhou, lorsque nous commençons de distinguer, debout au versant de cette montagne, de grands personnages qui projettent sur l'herbe triste des ombres démesurées. Ils sont plantés sans ordre et regardent presque tous de notre côté comme pour savoir qui arrive, bien que nous apercevions aussi quelques longs profils à nez pointu tournés vers ailleurs. C'est bien *eux* cette fois, eux auxquels nous venions faire visite ; notre attente n'est point déçue, et involontairement nous parlons plus bas à leur approche.

En effet, ils ne ressemblent en rien à ceux qui dormaient, couchés pas légions sur notre passage. Bien qu'ils paraissent remonter à une époque plus reculée, ils sont l'œuvre d'artistes moins enfantins ; on a su leur donner une expression, et ils font peur. Et puis ils n'ont pas de corps, ils ne sont que des têtes colossales, sortant de terre au bout de longs cous et se

dressant comme pour sonder ces lointains toujours immobiles et vides. De quelle race humaine représentent-ils le type, avec leur nez à pointe relevée et leurs lèvres minces qui s'avancent en une moue de dédain ou de moquerie? Point d'yeux, rien que deux cavités profondes sous le front, sous l'arcade sourcillière qui est vaste et noble, — et cependant ils ont l'air de regarder et de penser. De chaque côté de leurs joues, descendent des saillies qui représentaient peut-être des coiffures dans le genre du bonnet des sphinx, ou bien des oreilles écartées et plates. Leur taille varie entre cinq et huit mètres. Quelques-uns portent des colliers, faits d'incrustations de silex, ou des tatouages dessinés en creux.

Vraisemblablement, ils ne sont point l'œuvre des Maoris, ceux-là. D'après la tradition que les vieillards conservent, ils auraient précédé l'arrivée des ancêtres; les migrateurs de Polynésie, en débarquant de leurs pirogues, il y a un millier d'années, auraient trouvé l'île depuis longtemps déserte, gardée seulement par ces monstrueux visages. Quelle race, aujourd'hui disparue sans laisser d'autres souvenirs dans l'histoire humaine, aurait donc vécu ici jadis, et comment se serait-elle éteinte?...

Et qui dira jamais l'âge de ces dieux ?... Tout rongés de lichens, ils paraissent avoir la patine des siècles qui ne se comptent plus, comme les menhirs celtiques... Il y en a aussi de tombés et de brisés. D'autres, que le temps, l'exhaussement du sol ont enfouis jusqu'aux narines, semblent renifler la terre.

Sur eux, flamboie à cette heure le soleil méridien, le soleil tropical qui exagère leur expression dure en mettant plus de noir dans leurs orbites sous le relief de leur front, et la pente du terrain allonge leurs ombres sur cette herbe de cimetière. Au ciel, quelques derniers lambeaux de nuages achèvent de se dissiper, de se fondre dans du bleu violent et magnifique. Le vent s'est calmé, tout est devenu tranquillité et silence autour des vieilles idoles: d'ailleurs, quand l'alizé ne souffle plus, qui troublerait la paix funèbre de ce lieu, qui remuerait son linceul uniforme d'herbages, puisqu'il n'y a jamais personne et qu'il n'existe dans l'île aucune bête, ni oiseau, ni serpent, rien que les papillons blancs, les

papillons jaunes et les mouches qui bourdonnent en sourdine... Nous sommes à mi-montagne, ici, au milieu des sourires de ces grands visages de pierre ; au-dessus de nos têtes, nous avons les rebords du cratère éteint, sous nos pieds la plaine déserte jonchée de statues et de ruines, et pour horizon les infinis d'une mer presque éternellement sans navires...

Ces mornes figures, ces groupes figés au soleil, vite, vite il me faut, puisque je l'ai promis, les esquisser sur mon album, tandis que mes compagnons s'endorment dans l'herbe. Et ma hâte, ma hâte fiévreuse à noter tous ces aspects, — malgré la fatigue et le sommeil impérieux contre lesquels je me défends, — ma hâte est pour rendre plus particuliers et plus étranges encore les souvenirs que cette vision m'aura laissés...

En effet, tout de suite après, c'est le départ, car le commandant s'inquiète, et nous aussi, de la trop longue route que nous avons à refaire avant la nuit à travers les solitudes centrales ; le départ, avec la certitude que jamais dans notre vie nous ne reviendrons en visite chez ces dieux, au fond de leur invraisemblable domaine.

Vers deux heures donc, au plus brûlant de la journée, recevant dans les yeux, juste en face, un soleil que rien ne voile plus, nous nous remettons en marche pour le retour, à la file, dans ces étroits sentiers dont l'existence ne s'explique pas, ayant toujours cette même herbe autour de nous, jusqu'à mi-jambe ou jusqu'à la ceinture.

Et, malgré les averses du matin, cette herbe n'est même pas humide, le sol non plus. Comment ce pays peut-il sécher si vite et sa terre redevenir en quelques heures si poussiéreuse, au milieu des immenses nappes marines qui l'environnent?... Et puis, c'est singulier, quand on y réfléchit, la persistance de cette île et son air de quiétude, au milieu du Grand-Océan, qui, dirait-on, ne vient mouiller que ses plages de corail, sans vouloir jamais franchir une ligne convenue... Il suffirait pourtant du dénivellement le plus léger dans les effroyables masses liquides pour submerger ce rien qui, depuis tant d'années, chauffe au soleil son peuple d'idoles... Et, la fatigue aidant, je crois que peu à peu l'âme des anciens hommes de Rapa-Nui pénètre la mienne, à mesure

que je contemple à l'horizon le cercle souverain de la mer : voici que je partage leur angoisse devant l'énormité des eaux et que tout à coup je les comprends d'avoir accumulé au bord de leur terre infime ces géantes figures de l'Esprit des Sables et de l'Esprit des Roches, afin de tenir en respect, sous tant de regards fixes, la terrible et mouvante puissance bleue...

Au crépuscule, nous sommes de retour à la région habitée, en face du mouillage de notre frégate. Les timoniers, avec des longues-vues, guettaient notre arrivée, et une embarcation se détache aussitôt du bord pour venir nous prendre. J'ai juste le temps de m'asseoir une dernière fois devant la mer, à la nuit tombante, au milieu de mes cinq amis sauvages, et nous attendons ensemble le canot qui m'emportera pour toujours. Ils ont l'air très frappé de mon départ et me disent, avec mélancolie, sous la voûte des nuages ramenés par le vent du soir, plusieurs choses que je voudrais mieux entendre. Quant à moi, j'éprouve un serrement de cœur en leur faisant mes adieux, — car ce sont de grands adieux et entre nous l'éternité commence : l'appareillage est fixé à six heures demain matin et, pour sûr, je ne reviendrai jamais.

*
* *

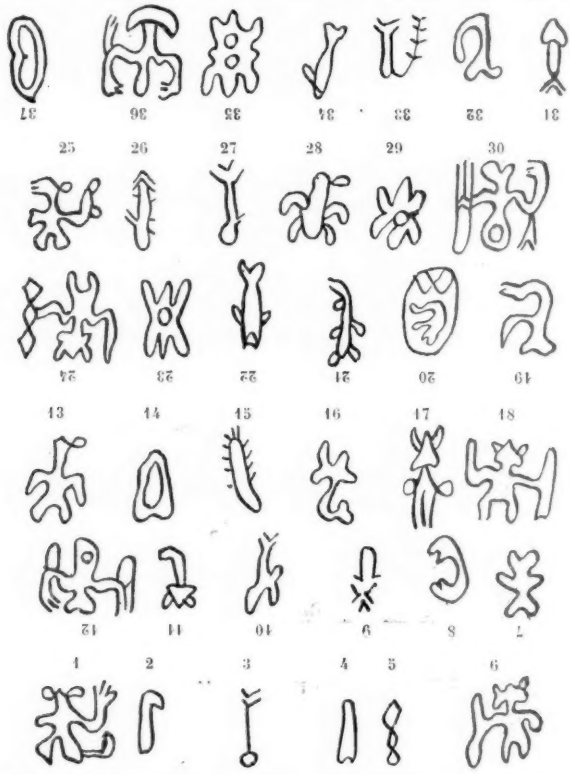
Le soir, à bord, j'ai entre les mains, pour la première fois, une des tablettes hiéroglyphiques de Rapa-Nui, que le commandant possède et m'a confiée, un de ces « *bois qui parlent* », ainsi que les Maoris les appellent. Elle est en forme de carré allongé, aux angles arrondis; elle a dû être polie par quelque moyen primitif, sans doute par le frottement d'un silex; le bois, rapporté on ne sait d'où, en est extrêmement vieux et desséché. Oh! la troublante et mystérieuse petite planche, dont les secrets à présent demeureront à jamais impénétrables! Sur plusieurs rangs, des caractères gravés s'y alignent; comme ceux d'Égypte, ils figurent des hommes, des animaux, des objets; on y reconnaît des personnages assis ou debout, des poissons, des tortues, des lances. Ils éternisaient ce langage sacré, inintelligible pour les autres hommes, que les grands chefs parlaient, aux conseils tenus dans les cavernes. Ils avaient un sens ésotérique; ils signifiaient des choses

profondes et cachées, que seuls pouvaient comprendre les rois ou les prêtres initiés[1]...

1. Monseigneur d'Axiéri, évêque-missionnaire qui vécut de longues années en Polynésie, possédait un grand nombre de « bois qui parlent », et il avait obtenu, de quelques vieux chefs de l'île de Pâques, aujourd'hui défunts, la signification *littérale* de chacun des caractères de leur écriture. On trouvera ci-dessous un aperçu des documents qu'il a laissés et qui sont tout à fait uniques.

Cette écriture, — tracée *en sillons de bœuf* (suivant les expressions de l'évêque-missionnaire), — se lisait en commençant par le bas de l'inscription, et, toutes les fois qu'on passait d'une ligne à une autre, il fallait retourner la tablette, chaque ligne étant inscrite *la tête en bas* par rapport aux lignes voisines.

Malheureusement, la signification *ésotérique* des mots, la seule importante, n'a pu être retrouvée et le langage des bois demeure à jamais inintelligible.



1re ligne : Homme. Hache de pierre. Vergerette. Aiguilles. Terre, pléiades, brillant. Il s'est réjoui au ciel.

2e ligne : Homme. Case. Cocotier. Cachalot. Ciel. Hotumatua (premier roi de Polynésie) sur ses terres.

3e ligne : Lui, elle. Maison de prière. Mimosa. Requin. Ciel sur un mont. Il est au ciel et sur la terre.

4e ligne : Homme. Il est en la maison de prière. Arbre. Bonade. Soleil. Il est allé au ciel et sur la terre.

5e ligne : Femme coiffée *du Souho*. Bois pour maison de prière. Canne à sucre. Tortue. Étoile. La terre et l'homme.

6e ligne : Lance à pumex. Hameçon. Canne en fleur. Poisson noir. Étoiles unies. Le Père sur son siège. Bouche.

On m'appelle!... C'est de la part de l'amiral, ce soir, — et comme hier, comme avant-hier, quand on m'avait appelé ainsi à des heures insolites, je pressens du nouveau, qui pourrait bien me ramener encore une fois dans l'île sombre.

En effet, l'amiral souhaiterait posséder un dieu en pierre, remplissant certaines conditions de taille et de physionomie; comme il sait que son aspirant de majorité a beaucoup fréquenté dans les cases, il me demande si je me chargerais de lui procurer cela, et de le faire vite, demain au petit jour, sans retarder le départ de la frégate qui reste fixé à six heures.

Justement j'en connais, une idole, qui répond à son idéal, chez le vieux chef lui-même; je prends l'engagement de la lui rapporter avant l'appareillage, en échange d'une redingote qu'il me confiera; — et, charmé de retourner encore à Rapa-Nui, je prépare avant de m'endormir plusieurs phrases de langue polynésienne, pour une dernière et suprême causerie avec mes amis sauvages.

V

7 janvier.

A quatre heures du matin, je suis en route, dans la baleinière de l'amiral. Par hasard, le temps est calme, mais si couvert, si noir! Depuis notre arrivée, c'est la même chose à la fin de chaque nuit : un voile obscur, tout d'une pièce, retarde le lever du jour sur l'île et sur la mer.

Et me voici donc une fois de plus, dans la demi-obscurité matinale, au milieu des brisants et des récifs, revenant vers la baie où je ne pensais plus reparaître. Les aspects encore nocturnes de ce rivage sont aussi fantastiques aujourd'hui que le matin de ma première visite. De lourdes ténèbres demeurent dans les fonds, sur les vieux volcans morts, tandis que s'éclairent déjà vaguement les grèves. Çà et là, parmi les roches et les cases à peine dessinées, brillent des feux dans l'herbe, dansent des flammes jaunes, et, devant, l'on voit passer les ombres de quelques sauvagesses, qui rôdent alentour, en surveillant des cuissons de racines ou d'ignames; à mesure qu'on approche, des odeurs de fumée vous viennent,

des odeurs de fauve, de tanière. Et ces formes nues, ces attitudes primitives, que la lueur des feux révèle, sont pour plonger l'esprit dans un rêve des anciens temps : cela devait être ainsi, une aube préhistorique, dans des régions nuageuses, commençant d'éclairer le réveil et la petite activité d'une tribu humaine à l'âge de pierre...

Les femmes sans doute circulent ici plus tôt que les hommes, car je suis d'abord rencontré et reconnu par Juaritaï et Marie. On ne pensait plus me revoir, ni moi ni aucun de nous. Grands cris de joie. On court chez le vieux chef, l'avertir que c'est à lui que j'ai affaire, et que c'est pressé. Il sort au devant de moi. Le marché lui agrée. En échange de son idole, que deux de mes matelots emportent sur leurs mains nouées en chaise, je lui livre la belle redingote de l'amiral et il l'endosse sur-le-champ.

Pas de temps à perdre. Il faut redescendre à la course vers la plage. En peu d'instants, mes amis sont tous sur pied pour me voir encore. Houga, éveillé en sursaut, se présente enveloppé d'un manteau en écorce d'arbre, et puis j'entends derrière moi accourir Atamou, et enfin Petero, le maigre farfadet. Ce sont bien nos derniers adieux, cette fois-ci ; dans quelques heures, l'île de Pâques aura disparu à mes yeux pour toujours. Et vraiment un peu d'amitié avait jailli entre nous, de nos différences profondes peut-être, ou bien de notre enfantillage pareil.

Il fait presque jour quand je me rembarque dans la baleinière, avec l'idole. Mes cinq amis restent sur la grève, pour me suivre jusqu'à perte de vue. Seul le vieux chef, qui était descendu avec eux pour me reconduire, remonte lentement vers sa case, — et, le voyant si ridicule et lamentable avec sa redingote d'amiral d'où sortent deux longues jambes tatouées, j'ai le sentiment de lui avoir manqué de respect, d'avoir commis envers lui une faute de lèse-sauvagerie...

PIERRE LOTI

JACQUOU LE CROQUANT

A mon ami Alcide Dusolier.

I

Le plus loin dont il me souvienne, c'est 1815, l'année que les étrangers vinrent à Paris, et où Napoléon, appelé par les messieurs du château de l'Herm « l'ogre de Corse », fut envoyé à Sainte-Hélène, par delà les mers. En ce temps-là, les miens étaient métayers à Combenègre, mauvais domaine du marquis de Nansac, sur la lisière de la Forêt Barade, dans le Haut-Périgord. C'était le soir de Noël; assis sur un petit banc dans le coin de l'âtre, j'attendais l'heure de partir pour aller à la messe de minuit dans la chapelle du château, et il me tardait fort qu'il fût temps. Ma mère, qui filait sa quenouille de chanvre devant le feu, me faisait prendre patience à grand'peine en me disant des contes. Elle se leva enfin, alla sur le pas de la porte, regarda les étoiles au ciel et revint aussitôt :

— Il est l'heure, dit-elle, va, mon drole[1]; laisse-moi arranger le feu pour quand nous reviendrons.

Et aussitôt, allant querir dans le fournil une souche de noyer gardée à l'exprès, elle la mit sur les landiers et l'arrangea avec des tisons et des copeaux.

Cela fait, elle m'entortilla dans un mauvais fichu de laine

1. *Drole* qui, dans le parler du Périgord, signifie *garçon, fille :* — « un drole, une drole », — s'écrit sans accent circonflexe sur l'o.

qu'elle noua par derrière, enfonça mon bonnet tricoté sur mes oreilles, et passa de la braise dans mes sabots. Enfin ayant pris sa capuce de bure, elle alluma le falot aux vitres noircies par la fumée de l'huile, souffla le chalel pendu dans la cheminée, et, étant sortis, ferma la porte au verrou en dedans au moyen de la clef-torte qu'elle cacha ensuite dans un trou du mur :

— Ton père la trouvera là, mais qu'il revienne.

Le temps était gris, comme lorsqu'il va neiger, le froid noir et la terre gelée. Je marchais près de ma mère qui me tenait par la main, forçant mes petites jambes de sept ans par grande hâte d'arriver, car la pauvre femme, elle, mesurait son pas sur le mien. C'est que j'avais tant ouï parler à notre amie la Mïon, de la crèche faite tous les ans dans la chapelle de l'Herm par les demoiselles de Nansac, qu'il me tardait de voir tout ce qu'elle en racontait. Nos sabots sonnaient fort sur le chemin durci, à peine marqué dans la lande grise et bien faiblement éclairé par le falot que portait ma mère. Après avoir marché un quart d'heure déjà, voici que nous entrons dans un grand chemin pierreux appelé le chemin ferré, qui suivait le bas des grands coteaux pelés des Grillières. Au loin, sur la cime des termes et dans les chemins, on voyait se mouvoir comme des feux follets les falots des gens qui allaient à la messe de minuit, ou les lumières portées par les garçons courant la campagne en chantant une antique chanson de nos pères, les Gaulois, qui se peut translater ainsi du patois :

Nous sommes arrivés,
Nous sommes arrivés,
A la porte des ries [1],
Dame, donnez-nous l'étrenne du gui !...

Si votre fille est grande,
Nous demandons l'étrenne du gui !
Si elle est prête à choisir l'époux,.
Dame, donnez-nous l'étrenne du gui !...

Si nous sommes vingt ou trente,
Nous demandons l'étrenne du gui !
Si nous sommes vingt ou trente bons à prendre femme,
Dame, donnez-nous l'étrenne du gui !...

1. Chefs.

Lorsque nous fûmes sous Puymaigre, une autre métairie du château, ma mère mit une main contre sa bouche et hucha fortement :

— Hô, Mïon!

La Mïon sortit incontinent sur sa porte et répondit :

— Espère-moi, Françou!

Et, un instant après, dévalant lentement par un chemin de raccourci, elle nous rejoignit.

— Et tu emmènes le Jacquou!... fit-elle en me voyant.

— M'en parle pas! il veut y aller que le ventre lui en fait mal. Et, avec ça, notre Martissou est sorti : je ne pouvais pas le laisser tout seul.

Un peu plus loin, nous quittions le chemin qui tombait dans l'ancienne route de Limoges à Bergerac, venant de la forêt, et nous suivîmes cette route un quart d'heure de temps, jusqu'à la grande allée du château de l'Herm.

Cette allée, large de soixante pieds, dont il ne reste plus de traces aujourd'hui, avait deux rangées de vieux ormeaux de chaque côté. Elle était pavée de grosses pierres, tandis qu'une herbe courte poussait dans les contre-allées où il faisait bon passer, l'été. Elle montait en droite ligne au château, campé sur la cime du puy, dont les toits pointus, les pignons et les hautes cheminées se dressaient tout noirs dans le ciel gris.

Comme nous grimpions avec d'autres gens rencontrés en chemin, il commença de neiger fort, de manière que nous étions déjà tout blancs en arrivant en haut; et cette neige, qui tombait en flottant, faisait dire aux bonnes femmes : « Voici que le vieux Noël plume ses oies ». La porte extérieure, renforcée de gros clous à tête pointue pour la garder jadis des coups de hache, était ce soir-là grande ouverte, et donnait accès dans l'enceinte circulaire bordée d'un large fossé, au milieu de laquelle était le château. Cette porte était percée dans un bâtiment crénelé, défendu par des meurtrières, maintenant rasé, et, sous la voûte qui conduisait à la cour intérieure, un fanal se balançait éclairant l'entrée et le pont jeté sur la douve.

Au fond de l'enceinte de murs solides et à droite du château, on voyait briller les vitraux enflammés d'une cha-

pelle qui n'existe plus; ma mère tua son falot et nous entrâmes.

Que de lumières! Dans le chœur de la chapelle, le vieil autel de pierre en forme de tombeau en était garni, et voici qu'on achevait d'éclairer la crèche de verdure faite dans une large embrasure de fenêtre. Après s'être signés avec de l'eau bénite, les gens allaient s'agenouiller devant la crèche et prier le petit enfant Jésus qu'on voyait couché dans une mangeoire sur de la paille reluisante comme de l'or, entre un bœuf pensif et un âne tout poilu qui levait la tête pour attraper du foin à un minuscule râtelier. Que c'était beau! On aurait dit une grotte, toute garnie de mousse, de buis et de branches de sapin sentant bon. Dans la lumière amortie par la verdure sombre, la sainte Vierge, en robe bleue, était assise à côté de son nouveau-né, et, près d'elle, saint Joseph debout, en manteau vert, semblait regarder tout ça d'un œil attendri. Un peu à distance, accompagnés de leurs chiens, les bergers agenouillés, un bâton recourbé en crosse à la main, adoraient l'enfançon, tandis que, tout au fond, les trois rois mages, guidés par l'étoile qui brillait suspendue à la voûte de branches, arrivaient avec leurs longues barbes, portant des présents...

Je regardais goulûment toutes ces jolies choses, avec les autres qui étaient là, écarquillant nos yeux à force. Mais il nous fallut bientôt sortir du chœur réservé aux messieurs, car la messe était sonnée.

Ils entrèrent tous, comme en procession. D'abord le vieux marquis, habillé à l'ancienne mode d'avant la Révolution, avec une culotte courte, des bas de soie blancs, des souliers à boucles d'or, un habit à la française de velours brun à boutons d'acier ciselés, un gilet à fleurs brochées qui lui tombait sur le ventre et une perruque enfarinée, finissant par une petite queue entortillée d'un ruban noir qui tombait sur le collet de son habit. Il menait par le bras sa bru, la comtesse de Nansac, grosse dame coiffée d'une manière de châle entortillé autour de sa tête, et serrée dans une robe de soie couleur puce, dont la ceinture lui montait sous les bras quasi.

Puis venait le comte, en frac à l'anglaise, en pantalon collant gris à sous-pieds, menant sa fille aînée qui avait les

cheveux courts et frisés comme une drolette, quoiqu'elle fût bien en âge d'être mariée. Ensuite venaient un jeune garçon d'une douzaine d'années, quatre demoiselles entre six et dix-sept ans, et une gouvernante qui menait la plus jeune par la main.

Tout ce monde défila, regardé de côté par les paysans craintifs, et alla se placer sur des prie-Dieu alignés dans le chœur.

Et la messe commença, dite par un ancien moine de Saint-Amand-de-Coly, qui s'était habitué au château, trouvant le gîte bon, et servie par le jeune monsieur, blondin, chaussé de jolis escarpins découverts et habillé d'un pantalon gris clair et d'un petit justaucorps de velours noir, sur lequel retombait une collerette brodée.

Au moment de la communion, les femmes de la campagne mirent leur voile et attendirent. Les messieurs ne se dérangèrent pas : comme de juste, leur chapelain vint leur porter le bon Dieu d'abord. Tous ceux qui étaient d'âge compétent communièrent, manque le vieux marquis, lequel, disaient les gens du château, par suite d'une grande imbécillité d'estomac, ne pouvait jamais garder le jeûne le temps nécessaire. Mais les vieux du pays riaient de ça, se rappelant fort bien qu'avant la Révolution il ne croyait ni à Dieu, ni au Diable, ni à l'Aversier, cet être mystérieux plus puissant et plus terrible que le Diable.

Après les messieurs, ce fut le tour des domestiques, agenouillés à la balustrade qui fermait le chœur, M. Laborie, le régisseur, en tête, avec sa figure dure et fourbe en même temps. Ensuite vinrent les bonnes femmes voilées, les paysans, métayers du château, journaliers et autres manants comme nous. Pour tous ceux qui étaient sous la main des messieurs, il fallait de rigueur communier aux bonnes fêtes, c'était de règle ; pourtant ma mère n'y alla pas cette fois ; mais on sut bien le lui reprocher après.

La messe finie, dom Enjalbert posa son ornement doré sur le coin de l'autel, et, la grille de la balustrade ayant été ouverte, on nous fit entrer tous dans le chœur pour prier devant la crèche. On chanta d'abord un noël ancien, entonné par le chapelain, ensuite chacun fit son oraison à part. Tout ce

monde à genoux regardait pieusement le petit Jésus rose, aux cheveux couleur de lin, en marmottant ses prières, quand voici que tout d'un coup il ouvre les bras, remue les yeux, tourne la tête et fait entendre un vagissement de nouveau-né...

Alors de cette foule de paysans superstitieux sortit discrètement un : « Oh ! » d'étonnement et d'admiration. Ces bonnes gens, bien sûr, pensaient pour la plupart qu'il y eût là quelque miracle, et en restaient immobiles, les yeux écarquillés, badant, avec l'espoir que le miracle allait recommencer.

Mais ce fut tout. Lorsque nous sortîmes en foule, tout ce monde babillait, échangeant ses impressions. D'aucuns tenaient pour le miracle, d'autres étaient en doute, car de vrais incrédules point. Ma mère s'en fut allumer notre falot à la cuisine dont la porte ouverte flambait au bas de l'escalier de la tour. Quelle cuisine ! sur de gros contre-hâtiers de fer forgé, brûlait un grand feu de bois de bûches devant lequel rôtissait un gros coq d'Inde au ventre rebondi, plein de truffes qui sentaient bon. Au manteau de la cheminée, un râtelier fait à l'exprès portait une demi-douzaine de broches avec leurs hâtelets, placés par rang de taille. Accrochées à des planches fixées aux murs, des casseroles de toutes grandeurs brillaient des reflets du foyer, au-dessous de chaudrons énormes et de bassines couleur d'or pâle. Des moules en cuivre rouge ou étamés étaient posés sur des tablettes, et encore des ustensiles de forme bizarre dont on ne devinait pas l'usage. Sur la table longue et massive, des couteaux rangés par grandeur sur un napperon, et des boites en fer battu, à compartiments, pour les épices. Deux grils étaient là aussi, chargés, l'un de boudins, l'autre de pieds de porc, tout prêts à être posés sur la braise qu'une fille de cuisine tirait par côté de la cheminée. Il y avait encore sur cette table des pièces de viande froide et des pâtés qui faisaient plaisir à voir dans leur croûte dorée.

Ayant allumé son falot, ma mère remercia et donna le bonsoir à ceux qui étaient là. Mais les deux femmes seules le lui rendirent. Quant au chef cuisinier qui se promenait, leur donnant des ordres, glorieux comme un dindon, avec sa veste blanche et son bonnet de coton, il ne daigna tant seulement pas lui répondre.

Au delà de la première porte, après avoir passé le pont, la Mïon de Puymaigre et d'autres nous attendaient ; leurs falots ayant été allumés au nôtre, nous nous en allâmes tous.

Il neigeait toujours, « comme qui jette de la plume d'oie à grandes poignées, » pour parler ainsi que les bonnes femmes, et la neige était épaisse d'un pied déjà, dans laquelle nos sabots enfonçaient. A mesure que les gens rencontraient leur chemin, ils nous laissaient avec un : « A Dieu sois ! » A Puymaigre la Mïon nous ayant quittés, nous suivîmes seuls notre chemin. Cette neige me lassait fort et, tout au rebours de l'aller, je me faisais tirer par le bras.

— Tu es fatigué, dit ma mère : monte à la chèvre-morte.

Et, s'étant baissée, je grimpai à cheval sur son échine, entourant son col de mes petits bras, tandis qu'avec les siens elle ramenait mes jambottes en avant. Tout en allant, je lui faisais des questions sur tout ce que j'avais vu, principalement sur le petit Jésus :

— Est-ce qu'il est vivant, dis?...

Ma mère qui était une pauvre paysanne ignorante, comme celle qui n'entendait pas seulement le français, mais femme de bon sens au demeurant, me fit comprendre que s'il avait remué, c'était par le moyen de quelque mécanique.

Et elle allait toujours, lentement, enfonçant dans la neige molle, me rehissant d'un coup de reins lorsque j'avais glissé quelque peu, et s'arrêtant de temps à autre pour secouer ses sabots, embottés de neige, contre une pierre.

Un vent âpre s'était levé, faisant tourbillonner la neige qui tombait toujours à force. La campagne déserte était toute blanche ; les coteaux semblaient couverts d'un grand linceul triste, comme ceux qu'on met sur la caisse des pauvres morts. Les châtaigniers, aux formes bizarres, marquaient leurs branches tourmentées par une ligne blanche. Les fougères poudrées de neige penchaient vers la terre, tandis que sur les bruyères, la brande et les ajoncs, plus solides, elle s'amassait par places. Un silence de mort planait sur la terre désolée, et l'on n'entendait même pas le bruit des pas de ma mère, amorti par la neige épaisse. Pourtant, comme nous entrions dans la lande du Grand-Castang, un crapaud-volant jeta dans la nuit son cri mal plaisant qui me fit frissonner.

Cependant, ma mère peinait fort à suivre le mauvais chemin perdu sous la neige. Des fois elle s'écartait un peu et, le connaissant, revenait incontinent, se guidait sur un arbre, une grosse touffe d'ajoncs, une flaque d'eau, gelée maintenant. Moi, bercé par le mouvement, malgré le froid, je finissais par m'endormir sur son échine, et mes bras gourds se dénouaient malgré moi.

— Tiens-toi bien ! me disait-elle ; dans un moment nous serons chez nous.

Malgré ça, j'avais peine à me tenir éveillé, lorsque tout à coup, à cent pas devant nous, éclate un hurlement prolongé qui me fit passer dans la tête comme un millier d'épingles : « Hoû ! oû... oû... oû... », et je vois une grande bête, comme un bien fort chien, aux oreilles pointues, qui gueulait ainsi en levant le museau vers le ciel.

— N'aie pas peur, me dit ma mère.

Et, m'ayant donné le falot, elle ôta ses sabots, en prit un dans chaque main et marcha droit à la bête, en les choquant l'un contre l'autre à grand bruit. Ça n'est pas pour dire, mais lors, j'aurais bien voulu être couché contre elle, dans le lit bien chaud. Lorsque nous fûmes à une cinquantaine de pas, le loup se jeta dans la lande en quelques sauts, et nous passâmes, épiant de côté, sans le voir pourtant. Mais, un instant après, le même hurlement sinistre s'éleva en arrière : « Hoû ! oû... oû.., oû... », qui m'effraya encore plus, car il me semblait que le loup fût sur nos talons. De temps à autre, ma mère se retournait, faisant du tapage avec ses sabots, pour effrayer cette male bête ; mais, si ça gardait le loup d'approcher trop, ça ne l'empêcha pas de nous suivre à une trentaine de pas, jusqu'à la claire-voie de notre cour. Ayant pris la clef-torte dans la cache, car mon père n'était pas rentré, ma mère fit jouer le loquet de dedans et referma vivement la porte derrière nous.

Au lieu du bon feu que nous pensions trouver, la souche était sur les landiers, toute noire, éteinte.

— Ah ! s'écria ma mère, c'est méchant signe ! il nous arrivera quelque malheur !

En farfouillant sous la cendre avec une brindille, elle trouva quelques braises, sur lesquelles elle jeta un petit fagot de

menu bois, qui flamba bientôt sous le vent du tuyau de fer qu'elle mit à sa bouche.

Lorsque je fus un peu réchauffé, n'ayant plus peur du loup, je dis :

— Mère, j'ai faim.

— Pauvre drole! il n'y a rien de bon ici... — fit-elle, pensant au réveillon du château ; et, découvrant une marmite, elle ajouta : — Te voici une mique.

Tout en mangeant cette boule de farine de maïs, pétrie à l'eau, froide, cuite avec des feuilles de chou, sans un brin de lard dedans, je pensais à toutes ces bonnes choses vues dans la cuisine du château et, je ne le cache pas, ça me faisait trouver la mique mauvaise, comme elle l'était de vrai ; mais, ordinairement, je n'y faisais pas attention. Oh ! je n'étais pas bien gourmand en pensée, je n'appétais pas la dinde truffée, ni les pâtés, mais seulement un de ces beaux boudins d'un noir luisant...

Pourquoi, là-haut, tant de bonnes choses, plus que de besoin, et chez nous de mauvaises miques froides de la veille? Dans ma tête d'enfant, la question ne se posait pas bien clairement ; mais, tout de même, il me semblait qu'il y avait là quelque chose qui n'était pas bien arrangé.

— Il te faut aller au lit, dit ma mère.

Elle me prit sur ses genoux et me dépouilla en un tour de main. Aussitôt couché, je m'endormis sans plus penser à rien.

Lorsque je me réveillai, le lendemain, ma mère attisait le feu sous la marmite où cuisait la soupe, et mon père triait sur la table les oiseaux attrapés la nuit à la palette. Aussitôt levé, je vins le voir faire. Il y en avait une trentaine, petits ou gros : grives, merles, pinsons, verdiers, chardonnerets, mésanges, et même un mauvais geai. Mon père les assemblait, pour les vendre mieux, par cinq ou six, avec un fil qu'il leur passait dans le bec. Ayant fini, il mit toutes ces pauvres bestioles dans son havresac et le pendit à un clou, de crainte de la chatte. Cela fait, ma mère ayant taillé le pain cependant, fit bouillir la marmite et trempa la soupe. Il était un peu tôt, sur les huit heures, mais mon père voulait aller à Montignac vendre ses oiseaux. Ayant mis la soupière sur

la table, ma mère nous servit d'abord, mon père et moi, puis elle ensuite, et nous nous mîmes à manger de bon goût, ayant faim tous trois, surtout mon père, qui avait passé presque toute la nuit dehors. Lorsqu'il eut mangé ses deux grandes assiettes de soupe, et bu, mêlée à un reste de bouillon, de mauvaise piquette gâtée, ma mère ôta les assiettes de terre brune, décrocha l'oule de la crémaillère et versa sur la nappe de grosse toile grise les châtaignes fumantes. C'est bon, les châtaignes blanchies lorsqu'elles sont vertes; lorsqu'elles ont passé par le séchoir, ça n'est plus la même chose. Mais quoi! il faut bien les manger sèches, puisqu'on ne peut pas les garder toujours vertes. Nous les mangions donc tout de même, avec des raves un peu grillées qui étaient au fond de l'oule, et triant les gâtées pour les poules. Lorsqu'il n'y eut plus de châtaignes, mon père but un plein gobelet de piquette, s'essuya les babines avec le revers de la main et se leva.

— Il te faudra me porter une paire de sabots, lui dit ma mère; j'ai fini d'écraser les miens en faisant peur à cette méchante bête de loup.

— Je t'en porterai, mais que je vende mes oiseaux, répondit mon père, car, autrement, je n'ai point de sous.

Et, prenant une petite baguette au balai de genêts, il la mit dans le vieux sabot de ma mère et la coupa juste à la longueur. Cela fait, il prit son havresac, mit la mesure dedans, décrocha le fusil au manteau de la cheminée, et s'en alla, laissant notre chienne qui voulait bien le suivre pourtant :

— Tu te perdrais là-bas, à Montignac.

Moi, je restai à me chauffer dans le coin du feu, mais bientôt, ne pouvant tenir en place, comme c'est l'ordinaire des petits droles, je sortis sur le pas de la porte. Il était tombé de la neige toute la nuit; dans notre cour, il y en avait deux pieds d'épaisseur, de manière qu'il avait fallu faire un chemin avec la pelle pour aller à la grange donner aux bestiaux. Du côté de la forêt, au loin, la lande n'était plus qu'une large plaine blanche, semée çà et là, de grandes touffes d'ajoncs, dont la verdure foncée s'apercevait au pied. Sur les coteaux, les maisons grisâtres, sous leurs tuilées chargées de neige, fumaient lentement. Là-bas, sur ma droite,

j'apercevais le château de l'Herm avec ses tours noires coiffées d'une perruque blanche, comme le vieux marquis de Nansac. Devant moi, à une lieue de pays, les hauteurs de Tourtel, avec leurs arbres dépouillés et chargés de givre, cachaient le massif clocher de Rouffignac, où les cloches commençaient à campaner, appelant les gens à la messe. Un peu sur la droite, à demi-heure de chemin, la métairie de Puymaigre, les portes closes, semblait comme endormie au flanc du coteau, et en haut, tout en haut, dans le ciel couleur de plomb, des corbeaux battaient lourdement l'air de leurs ailes et passaient en croassant.

Près de moi, le long du mur de notre cour, dans un gros tas de fagots, un rouge-gorge sautelait, cherchant un bourgeon desséché, ou, dans les trous du mur, quelque barbotte engourdie par le froid; sous la charrette, nos quatre poules se tenaient tranquilles à l'abri. Le temps était toujours dur; un aigre vent de bise faisait poudroyer la neige sur la campagne ensevelie et coupait la figure : je rentrai vite m'asseoir dans le coin du foyer.

— Nous irons à la messe, mère? demandai-je.

— Non, mon petit, il fait trop méchant temps, et puis nous y avons été cette nuit.

Je m'ennuyai bientôt de ne rien faire et de ne pouvoir sortir, car la maison, basse et délabrée, n'était guère plaisante. Il n'y avait qu'une chambre, pas bien grande encore, qui servait de cuisine et de tout, comme c'est assez l'ordinaire dans les anciennes métairies de notre pays. On n'y voyait guère non plus, car il n'y avait qu'un petit fenestrou fermant par un contrevent sans vitres, de manière que, lorsqu'il faisait mauvais temps et qu'il était clos, la clarté ne venait qu'un petit peu au-dessus de la porte et par la cheminée large et basse. Joint à ça que les murs décrépis étaient sales, et le plancher du grenier tout noirci par la fumée, ce qui n'était pas pour y faire voir plus clair.

Dans un coin, touchant la cheminée, était le grand lit de grossière menuiserie où nous couchions tous trois; et au pied du lit, à des chevilles plantées dans le mur, pendaient quelques méchantes hardes. Du côté opposé, il y avait un mauvais cabinet tout troué par les vers, auquel il manquait un

tiroir, et dont un pied pourri était remplacé par une pierre plate. Dans le fond, la maie où l'on serrait le chanteau ; sous la maie, une tourtière à faire les millas, et, à côté, un sac de méteil à moitié plein, posé sur un bout de planche pour le garder de l'humidité de la terre. A l'entrée, près de la porte, était dressée l'échelle de meunier qui montait à la trappe du grenier, et, sous l'échelle, une pile de bois pour la journée. Dans un autre coin était l'évier, dont le trou ne donnait guère de chaleur par ce temps de gel, et au milieu, une mauvaise table avec ses deux bancs. Aux poutres pendaient des épis de blé d'Espagne et quelques pelotons de fil, et c'était tout. La maison avait été pavée autrefois de petits cailloux, mais il y en avait la moitié toute dépavée, ce qui faisait des trous où l'on marchait sur la terre battue. — En ce temps dont je parle, je ne faisais pas guère attention à ça, étant né et ayant été élevé dans des baraques semblables ; mais, depuis, j'ai pensé qu'il était un peu bien odieux que des chrétiens, comme on dit, fussent logés ainsi que des bêtes.

Mais revenons : ma mère, me voyant tout de loisir et ne sachant que faire, coupa avec la serpe des petites bûchettes bien droites et me les donna :

— Tiens, fais des petites quilles, et tu t'en amuseras.

Je façonnai ces quilles de mon mieux, avec son couteau et, ayant fini, je les plantai, et me mis à tirer dessus avec une pomme de terre bien ronde, en manière de boule.

Cependant ce triste jour de Noël touchait à sa fin. Sur les quatre heures, mon père revint de Montignac ; en entrant, il se secoua, car il était tout blanc, la neige tombant toujours, et posa son fusil dans le coin du foyer. Ensuite, ayant ôté son havresac, il en tira une paire de sabots jaunes, en bois de vergne, liés par un brin de vîme, et les posa à terre.

Ma mère mit le pied dans un sabot, et dit :

— Ils m'iront tout à fait bien. Et que te coûtent-ils ?

— Douze sous... et six liards de clous pour les ferrer, ça fait treize sous et demi. J'ai vendu les oiseaux vingt-six sous, j'ai acheté un tortillon pour le Jacquou, ça fait qu'il me reste onze sous et deux liards : te les voilà.

Ma mère prit les sous et alla les mettre dans le tiroir du cabinet.

Alors, mon père, ayant pris le tortillon dans la poche de dessous de son sans-culotte, autrement dit de sa veste, me le donna. Je l'embrassai, et je me mis à manger ce gâteau de paysan, après en avoir porté un morceau à ma mère, qui ne le voulut pas :

— Non, mon petit, mange-le, toi.

Ah ! quel bon tortillon ! j'ai depuis tâté de la tourte aux prunes, et même, une fois, du massepain, mais je n'ai jamais rien mangé de meilleur que ce premier tortillon.

Mon père me regardait faire avec plaisir, tout heureux de ce que j'étais content, le pauvre homme ! Puis il se leva, alla querir dans le tiroir du cabinet un vieux marteau rouillé, et, revenant près du feu, se mit à ferrer les sabots de ma mère. Lorsqu'il eut fini, il ôta les brides des sabots cassés, et les posa aux neufs, après les avoir ajustées à la mesure du pied. Étant ainsi tout prêts, ma mère prit les sabots sur-le-champ, car elle n'avait autre chose à se mettre aux pieds.

Après ça, elle descendit de la crémaillère l'oule où cuisait pour le cochon, et, ayant vidé les pommes de terre dans le bac, les écrasa avec la pelle du foyer en y mêlant quelques poignées de farine de blé rouge. Puis, ayant laissé manger un peu notre chienne, elle porta cette pâtée à notre porc, qui, connaissant l'heure, geignait fort en cognant son nez sous la porte de son étable.

La nuit noire venue, le chalel fut allumé, et ma mère, en ayant fini avec le cochon, découvrit la tourtière où cuisait un ragoût de pommes de terre pour notre souper. Après l'avoir goûté, elle y ajouta quelques grains de sel, et mit sur la table trois assiettes et trois cuillers de fer rouillées quelque peu. De gobelets elle n'en mit que deux, pour la bonne raison que nous n'en avions pas davantage : moi, je buvais dans le sien. Après cela, elle alla tirer à boire dans le petit cellier attenant à la maison, et, étant revenue, mit la tourtière sur la table. De ce temps, mon père, revenu de la grange où il avait été soigner les bœufs, avait tiré de la maie une grande tourte plate de pain de méteil, seigle et orge, avec des pommes de terre râpées, et, après avoir fait une croix sur la sole avec la pointe de son couteau, se mit à l'entamer. Mais c'était tout un travail : cette tourte était la der-

nière de la fournée faite il y avait près d'un mois, de manière qu'elle était dure en diable, un peu gelée peut-être, et criait fort sous le couteau, que mon père avait grand'peine à faire entrer. Enfin, à force, il en vint à bout; mais, en séparant le chanteau, il vit qu'il y avait dans la mie, par places, des moisissures toutes vertes.

— C'est bien trop de malheur! fit-il.

On dit : « blé d'un an, farine d'un mois, pain d'un jour » ; mais ce dicton n'était pas à notre usage. Nous attendions toujours la moisson avec impatience, heureux lorsque nous pouvions aller jusque-là sans emprunter quelques mesures de seigle ou de baillarge ; et pour le pain, nous ne le mangions jamais tendre : on en aurait trop mangé.

Si mon père se faisait tant de mauvais sang pour un peu de pain perdu, c'est qu'autrefois chez les pauvres on en était très ménager. Le pain, même très noir, dur et grossier, était une nourriture précieuse pour ceux qui vivaient en bonne partie de châtaignes, de pommes de terre et de bouillie de blé d'Espagne. Puis les gens se souvenaient des disettes fréquentes autrefois et avaient ouï parler par leurs anciens de ces famines où les paysans mangeaient les herbes des chemins, comme des bêtes, et ils sentaient vivement le bonheur de ne pas manquer de ce pain sauveur. Aussi pour le paysan, ce pain, obtenu par tant de sueurs et de peines, avait quelque chose de sacré : de là ces recommandations incessantes aux petits droles de ne point le prodiguer.

Mon père resta un bon moment tout estomaqué, regardant fixement le pain gâté ; mais qu'y faire?...

Il coupa donc trois morceaux de pain, ôtant à regret le plus moisi et le jetant à notre chienne, puis nous nous mîmes à souper. Il n'y avait pas grande différence entre notre ragoût et la pâtée du cochon : c'était toujours des pommes de terre cuites dans de l'eau; seulement, dans notre manger, il y avait un peu de graisse rance, gros comme une noix, et du sel.

Avec un souper comme ça, on ne s'attarde pas à table ; pourtant nous y restâmes longtemps, car il fallait avoir de bonnes dents pour mâcher ce pain dur comme la pierre. Aussitôt que nous eûmes fini, ma mère me mena dehors, puis me mit au lit.

Ce mauvais temps de neige dura une dizaine de jours qui me semblèrent bien longs. C'est que ça n'est rien de bien plaisant que d'être enfermé toute une grande journée dans une maison comme la nôtre, noire et froide. Lorsqu'il fait beau, ça passe, on est tout le jour dehors sous le soleil, on ne rentre guère au logis que le soir pour souper et dormir, et ainsi on n'a pas le loisir de s'ennuyer. Mais par ce méchant temps, si je mettais le nez sur la porte, je ne voyais au loin que la neige et toujours de la neige. Personne aux champs, les gens étant au coin du feu, et les bêtes couchées sur la paillade, dans l'étable tiède. Cette solitude triste, cette campagne morte, sans un bruit, sans un mouvement, me faisait frissonner autant que le froid : il me semblait que nous étions séparés du monde; et, de fait, dans ce lieu perdu, avec plus de deux pieds de neige partout, et des fois un brouillard épais venant jusqu'à notre porte, c'était bien la vérité. Pourtant, malgré ça, le matin, ayant donné à manger aux bœufs et aux brebis, mon père prenait son fusil et s'en allait avec notre chienne chercher un lièvre à la trace. Il en tua cinq ou six dans ces jours-là, car il était adroit chasseur et la chienne était bonne. Ça fut heureux; nous n'avions plus chez nous que les onze sous et demi rapportés le jour de la Noël. Mais il lui fallait se cacher pour vendre son gibier et aller au loin, à Thenon, au Bugue, à Montignac, son havresac sous sa blouse, à cause de nos messieurs de Nansac qui étaient très jaloux de la chasse. Ces quelques lièvres, donc, mirent un peu d'argent dans le tiroir du cabinet, quoiqu'on ne les achetât pas cher, car il ne fallait pas penser de les vendre au marché, mais les proposer aux aubergistes, qui profitaient de l'occasion et vous payaient dans les vingt-cinq sous un lièvre pesant six ou sept livres. Dans la journée, lorsqu'il était rentré, mon père faisait des paniers en vîme blanc, des rondelles pour atteler des bœufs, avec de la liane, des cages en bois et autres menus ouvrages comme ça, pour avoir quelques sous. Ça m'amusait un peu de le voir faire et de m'essayer à tresser un panier comme lui.

Quoique notre pain fût bien noir, bien dur, nous l'eûmes fini tout de même avant la fonte des neiges. Le meunier de Bramefont ne pouvant pas venir nous rendre notre mouture,

nous ne pouvions pas cuire, de manière qu'il nous fallut aller emprunter une tourte à la Mïon de Puymaigre, qui nous la prêta avec plaisir, car c'était une bonne femme, encore qu'elle mouchât bien un peu fort des fois ses droles lorsqu'ils avaient mal fait.

Pour le dire en passant, cette tourte n'a jamais été rendue à la Mïon. La coutume veut que l'emprunteur du pain ne le rende pas de son chef; c'est le prêteur qui doit venir le chercher, faisant semblant d'en avoir besoin. Mais la Mïon, par la suite, nous voyant dans la peine et le malheur, n'est jamais venue le demander.

Enfin le dégel vint, et les terres grises, détrempées, reparurent, laissant voir les blés verts qui pointaient sur les sillons, Lorsque la terre fut un peu ressuyée, ma mère fit sortir les brebis, car la feuille que nous avions ramassée pour l'hiver était mangée et notre peu de regain était presque fini. Elle m'emmena avec elle, touchant nos bêtes, vers les coteaux pierreux des Grillières, où poussait une petite herbe fine qu'elles aimaient fort. C'était dans l'après-midi ; un pâle soleil d'hiver éclairait tristement la terre dénudée, et un petit vent soufflait par moments, froid comme les neiges des monts d'Auvergne sur lesquels il avait passé. Mais, au prix du temps qu'il avait fait une dizaine de jours durant, c'était un beau jour. Ma mère et moi nous étions assis contre un gros tas de pierres, à l'abri du nord ; elle, filant sa quenouille, et moi, m'amusant à faire de petites maisons tandis que nos brebis paissaient tranquillement. Sur les trois heures, tandis que je mordais ferme dans un morceau de pain que ma mère avait porté, voici que nos brebis, effrayées par un chien, reviennent vers nous au galop et nous dépassent en menant grand bruit. S'étant levée pour les ramener, ma mère vit alors un garde de l'Herm, appelé Mascret, qui lui cria de s'arrêter. Lorsqu'il nous eut joints, sans aucune forme de salut, il lui dit de se rendre tout d'abord au château, où le régisseur voulait lui parler.

— Et que me veut-il de si pressé ? fit ma mère.

— Ça, je n'en sais rien, mais il vous le dira bien.

Et le garde s'en alla.

Nous fûmes vers les brebis qui s'étaient plantées à deux cents pas, regardant toujours le chien qui les avait effrayées, puis, les chassant devant nous et descendant le coteau, nous revînmes à Combenègre, d'où ma mère repartit pour l'Herm après avoir fermé les bêtes dans l'étable.

Lorsqu'elle fut de retour, à la nuit, mon père lui demanda :

— Et que te voulait-il, ce vieux coquin?...

— Ah! voilà... d'abord, il m'a reproché de n'avoir pas fait mes dévotions le soir de Noël, comme les autres, ni même toi, qui n'avais pas tant seulement été à la messe, ce dont les dames n'étaient pas du tout contentes, et l'avaient chargé de me le dire. Après ça, il m'a dit que tu braconnais toujours, de manière que M. le comte ne trouvait plus de lièvres devers Combenègre, et qu'il te faisait prévenir de cesser et de te défaire de notre chienne. Enfin, il a ajouté qu'il nous fallait totalement changer de conduite, sans quoi les messieurs nous mettraient dehors.

— Nous ne sommes pas bien embarrassés pour trouver une aussi mauvaise métairie! fit mon père. Et autrement, il ne t'a rien dit?

— Oh! si, toujours sa même chanson : que lui n'était pour rien dans tout ça; qu'il ne faisait qu'une commission. Au contraire, il nous portait beaucoup d'intérêt, et, si je voulais l'écouter, tout s'arrangerait : il nous mettrait dans la métairie des Fages, qui était bien bonne, et de plus il te donnerait du bois à couper dans la forêt, tous les hivers, où tu gagnerais des sous...

— C'est ça! et, du temps que je serais dans les bois, il viendrait voir un peu aux Fages si le bétail a profité!... Et que lui as-tu répondu?...

— Je lui ai répondu d'abord que, pour ce qui était de la communion, nous n'avions pas le temps d'aller nous confesser si souvent, étant si loin; que c'était bon pour les gens de loisir, mais que, pour nous autres, c'était bien assez d'y aller une fois l'an. « Et puis, d'ailleurs, ai-je ajouté, si je vous écoutais, je ne pourrais pas même faire mes Pâques, car le curé ne voudrait pas me donner l'absolution. — Mais, bête que tu es, a-t-il fait alors, est-ce qu'on a besoin de lui dire ça? »

— Ah! la canaille! s'écria mon père; si jamais je le trouvais au milieu de la forêt, par là entre la Granval et le Cros-de-Mortier, il passerait un mauvais quart d'heure!

— Reste tranquille, il nous arriverait de la peine, dit ma mère; tu sais bien que pour ça, il n'y a pas de danger.

Mon père ne répliqua rien et se mit à regarder le feu.

A ce moment-là, moi, je ne comprenais pas grand'chose à cette conversation, et je mettais toute la colère de mon père sur le compte de la défense de chasser. Je savais bien, pour l'avoir ouï dire souvent chez nous, et à d'autres métayers du château, que M. Laborie était un homme dur, exigeant, injuste, qui trompait les pauvres gens tant qu'il pouvait, faisant sauter un louis d'or ou un écu, sur un compte de métayer, rapiant cinq sous à un misérable journalier, s'il ne pouvait faire davantage; et puis, comme on ajoutait toujours, grand « mauvais sujet », terme dont la signification m'était inconnue alors, et que je croyais vouloir dire autant comme: grand coquin; mais c'était tout. Aujourd'hui, quand je pense à ce gueusard qui avait totalement englaudé la comtesse de Nansac en faisant le dévot, l'hypocrite, et qui était voleur, méchant, et « mauvais sujet », comme disaient les gens, je ne puis m'empêcher de croire qu'il méritait ce qui lui est arrivé.

Environ quinze jours après cette conversation, tandis que ma mère triait des haricots pour mettre dans la soupe, voici venir M. Laborie à Combenègre. Il entra, fit: « Bonjour, bonjour », en m'avisant de côté, et demanda où était mon père.

— Il est à couper de la bruyère, répondit ma mère.

— Ou à braconner, plutôt! repartit-il. Et ces bœufs, est-ce qu'ils profitent?

Et, disant cela, il s'en fut à la grange. Ma mère me prit par la main et le suivit. Lorsqu'il eut vu les bœufs, M. Laborie fit sortir les brebis de l'étable et, tout en les regardant, il marmonnait entre ses dents, pensant que je n'y prenais garde:

— Eh bien, tu ne veux donc pas être raisonnable?... Voyons! Je te porterai un joli mouchoir de tête de Périgueux, dis?...

Ma mère ne lui ayant pas répondu, après avoir tourné,

viré, M. Laborie s'en alla, disant toujours sur le même ton :

— Tu t'en repentiras ! tu t'en repentiras !

Le surlendemain, tandis que nous mangions la soupe, vers le coup de neuf heures, la chienne gronda sous la table, et le garde Mascret, survenant, s'arrêta sur le pas de la porte :

— M. Laborie vous fait dire, par l'ordre de M. le comte, d'avoir à vous défaire de votre chienne, au premier jour : si on la trouve encore ici, il la fera tuer.

— Que le bon Dieu préserve M. le comte, et celui qui vous envoie, de commander ça ! — dit mon père en serrant les poings et en regardant Mascret, les yeux pleins de colère ; — et vous, n'en faites rien, sans quoi il arrivera un malheur !

— Pourtant, si on me le commande, il faudra bien que j'obéisse, dit le garde ; à votre place, moi, je vendrais la chienne. M. le comte assure, que, d'après les anciennes lois, un paysan ne peut avoir de chien de chasse, qui n'aie le jarret coupé.

— C'est bon, fit mon père, rapportez-leur seulement ce que je vous ai dit.

Il y eut un moment de silence après le départ de Mascret, puis ma mère fit :

— Mon pauvre Martissou, le mieux, c'est de vendre la chienne, comme dit le garde ; le notaire de Ladouze te l'a demandée plusieurs fois, mène-la-lui : il t'en donnera bien quatre ou cinq écus peut-être, puisqu'elle est bonne pour suivre le lièvre.

— Je ne veux pas la vendre ! répondit mon père.

— Alors, mène-la chez ton cousin de Cendrieux : il te la gardera jusqu'à tant que nous partions d'ici, car nous ne pouvons plus y rester ; il arriverait quelque chose.

— Femme, tu as raison, à ce coup, dit sourdement mon père : je l'y mènerai dimanche qui vient.

Le samedi, comme mon père liait les bœufs pour aller querir de la bruyère, un individu à cheval, d'assez mauvaise figure, vint à Combenègre, entra dans la cour, et, s'adressant à mon père :

— C'est vous Martissou le Croquant, le métayer de M. de Nansac ? dit-il.

— C'est moi.

— Alors, voilà un acte de sortie de la métairie.

Et il tendit un papier à mon père.

Lui, le prit, le déchira en mille morceaux et les jeta au nez de l'huissier.

— Tout ça se payera ! dit l'autre en ricanant.

Et il s'en alla bon train, parce que mon père avait pris son aiguillon un peu brusquement, de manière qu'il semblait vouloir s'en servir plutôt pour en allonger un coup à l'huissier, que pour mener ses bœufs.

Depuis que nous avions reçu cet acte de sortie, et que la chienne ne fut plus à la maison, ma mère était plus tranquille. C'était l'affaire de quelques mois, et, à la Saint-Jean, nous quitterions cette mauvaise métairie où nous crevions de faim : surtout, nous ne serions plus exposés à quelque méchante affaire de la part de cette canaille de Laborie. Mais, quand un malheur est en chemin, il faut qu'il arrive : une nuit, nous entendîmes gratter à la porte avec de petits gémissements.

— C'est la chienne, fit mon père en allant ouvrir ; j'avais pourtant bien dit à mon cousin de la fermer et de l'attacher pendant quelques jours.

La chienne entra, traînant un bout de corde qu'elle avait coupée avec ses dents, et sauta après mon père en aboyant joyeusement.

Ma mère ne dormit pas du reste de la nuit, tracassée de cette affaire-là, et comme sentant approcher un malheur. Le matin, sur les neuf heures, nous finissions de manger la soupe, quand tout à coup la chienne sortit en aboyant, et, une seconde après, nous entendîmes un coup de fusil, et quelques plombs vinrent ricocher contre la porte ouverte, jusque dans la maison, l'un desquels blessa ma mère au front, ce qui lui fit jeter un cri. Mon père, alors, saute sur son fusil, écarte ma mère qui veut l'arrêter, et court dehors. Devant lui il voit la chienne étendue, morte, le sang lui sortant par la gueule, et, à l'entrée de la cour, Laborie qui rendait au garde son fusil déchargé.

— Ah ! canaille ! tu ne feras plus de misère à personne !

Et, avant que l'autre ait songé à se sauver, il épaule son fusil et l'étend raide mort.

Tandis que Mascret, pâle et lui-même plus mort que vif, ne savait où il en était, ma mère survenait avec de grands cris.

— Ah! Martissou, qu'as-tu fait!

— C'est lui qui l'a cherché, répliqua mon père; ça devait de toute force arriver.

Du temps qu'aidée du garde ma mère accotait Laborie contre un tas de bruyère, pour lui porter secours, mais bien inutilement, mon père rentre dans la maison, prend ses souliers, sa veste, son gros bonnet de laine, passe le havresac en sautoir, met dedans un morceau de pain, sa corne à poudre, son sac à grenaille, m'embrasse, sort, son fusil à la main et tire vers la forêt.

Moi, je sortis aussi, ne voulant pas rester seul, et je fus rejoindre ma mère qui regardait piteusement ce corps étendu. Il était là, les yeux fixes, la bouche entr'ouverte comme pour crier, les bras retombés le long du corps : on voyait qu'il avait eu conscience de sa mort. Le garde avait défait son gilet et déboutonné la chemise pour se rendre compte, et, au milieu de la poitrine, dans les poils rouges qui foisonnaient, le coup avait presque fait balle, et la blessure, horrible à voir, saignait.

Pendant ce temps Mascret courait vers l'Herm, et sur son chemin semait la nouvelle, en sorte que les gens arrivèrent bientôt. Le premier qui fut là, ce fut l'homme à la Mïon de Puymaigre ; il regarda tranquillement le mort et dit :

— Je plains Martissou et vous autres pour les conséquences ; mais quant à ce gueux-là, je ne le plains point : il n'a que ce qu'il a mérité cent fois!

Et tous ceux qui vinrent, des paysans de par là, dirent de même : « Il ne l'a pas volé! » Ou bien : « C'est une canaille de moins! » Et autres oraisons de ce genre. Mais peu après survint, grand train, le comte de Nansac, à cheval, avec son piqueur, et dom Enjalbert qui, n'étant pas trop bon cavalier, s'accrochait à sa selle : alors tout le monde se tut. Le comte regarda le corps un instant, puis demanda à ma mère comment c'était arrivé. Après qu'elle eut dit que mon père avait tiré sur Laborie, fou de colère parce qu'un plomb l'avait blessée et que sa chienne avait été tuée, M. de Nansac regarda la pauvre bête étendue au milieu de la cour et, reportant ses yeux sur son défunt régisseur, ne dit plus rien. Sans doute, il

comprenait bien que son ordre brutal de tuer notre chienne avait amené mort d'homme, et que la responsabilité de cette mort remontait jusqu'à lui ; mais sur sa figure on n'y aurait rien connu. Il regardait le corps de Laborie froidement, comme il aurait regardé un loup porté bas par ses chiens. Au bout d'un moment, ses gens étant arrivés, il commanda de mettre le mort sur une civière qu'on avait été chercher, et tout le monde repartit.

Le lendemain, les gendarmes vinrent questionner ma mère sur la manière dont la chose s'était passée. Ils me faisaient grand'peur, ces gendarmes, avec leur sabre pendu à un baudrier jaune et le mousqueton attaché à la selle. C'était la première fois que j'en voyais, et tout, depuis leurs lourdes bottes jusqu'à leur grand chapeau bordé, me les faisait paraître extraordinairement à craindre. Aussi, tandis qu'ils étaient là, l'un à cheval sur le banc, interrogeant ma mère, l'autre debout, appuyé sur son sabre, je me pelotonnais tout petit dans un coin. Après qu'elle leur eut tout raconté, le plus vieux fit :

— Tout ça, c'est bien, mais maintenant il faut nous dire où est votre homme.

— Je ne le sais pas, répondit ma mère, mais quand même je le saurais, vous pensez bien que je ne vous le dirais pas.

— Il pourrait vous en cuire ! faites-y attention ! Voyons, il est revenu ici cette nuit ?

— Non.

— Pourtant, on nous l'a certifié.

— On vous a trompés, en ce cas.

Enfin, après avoir beaucoup tracassé ma mère, l'avoir pressée de questions, dans l'espoir qu'elle se couperait, et avoir tâché inutilement de l'effrayer, les gendarmes s'en furent, à mon grand contentement.

Le soir, sur les dix heures, un charbonnier que nous connaissions pour lui avoir quelquefois trempé la soupe chez nous, vint cogner à la porte. Ma mère s'étant vitement habillée lui ouvrit après qu'il se fût fait connaître, et lors il nous dit que mon père l'envoyait pour s'enquérir de la visite des gendarmes. Il ajouta qu'au reste il ne fallait pas s'inquiéter de lui, attendu

qu'il était couché dans une cabane abandonnée, au plus épais des bois, dans un fond plein de ronces et d'ajoncs, entre la Foucaudie et le Lac Viel, où le diable n'irait pas le chercher. Seulement, il avait besoin de sa limousine pour se couvrir la nuit.

Lui ayant donné la vieille limousine et la moitié d'une tourte de pain, ma mère chargea encore le charbonnier de beaucoup de bonnes paroles pour son homme, ensuite de quoi il s'en retourna.

Dans l'après-midi du jour suivant, les gens de la justice vinrent avec le comte de Nansac et des domestiques du château. Ils firent mettre Mascret et un autre dans l'endroit où il était avec Laborie, un autre encore à l'endroit d'où mon père avait tiré, comptèrent les pas et se remuèrent beaucoup dans la cour. Après ça, un vieux, qui avait une mauvaise figure d'homme, fit raconter à ma mère la manière dont ça s'était passé. Elle répéta ce qu'elle avait dit la veille aux gendarmes présents là avec ces messieurs, que c'était sur le coup de la colère, en la voyant blessée, elle, et sa chienne morte, que mon père avait tiré sur Laborie,

Tandis que ma mère parlait, le vieux tâchait de lui en faire dire plus qu'elle ne disait; mais elle se défendait bien. Lorsqu'elle eut fini, il essaya de lui faire avouer que dès longtemps mon père projetait ce coup; mais elle protesta que non, et s'en tint à ce qu'elle avait dit. Alors le vieux renard qui l'interrogeait, m'avisant dans un coin, fit signe à un gendarme:

— Amenez-moi cet enfant.

Lorsque je fus là, devant lui, et qu'il commença à me questionner d'un air dur, faisant la grosse voix, je compris bien, quoique tout jeune, que peut-être, sans le vouloir, je pourrais lâcher quelque chose de conséquence contre mon père, et, pour éviter ça, je me mis à geindre et à pleurer. Il eut beau m'interroger en français que je ne comprenais pas, en patois qu'il parlait comme ceux de Sarlat, me menacer de la prison, me montrer une pièce de quinze sous, rien n'y fit, je ne lui répondis qu'en pleurant. Voyant ça, il se leva mal content, disant :

— Cet enfant est imbécile !

Et, passant la porte de la maison, ils s'en furent tous.

Quelques jours après, nous sûmes que les gendarmes faisaient une battue dans la forêt, avec les gardes du château, le piqueur, et aussi des paysans réquisitionnés la veille. Mais justement un de ceux-là s'en fut trouver Jean, le charbonnier, et fit prévenir mon père, qui, en pleine nuit noire, alla se coucher dans le fénil de cet homme, sûr qu'on ne viendrait pas le trouver là. — Et, en effet, les gendarmes et tout ce monde se retirèrent à la nuit, sans avoir rien trouvé que force lièvres, un renard et deux loups qui se sauvèrent, bien étonnés de voir tant de gens à la fois.

Le surlendemain, sur la mi-nuit, ma mère ouït gratter doucement à la porte et se leva ouvrir. Moi, je dormais, et je ne m'éveillai qu'au matin parce que mon père, avant de repartir, m'embrassait bien fort. Ma mère, les yeux brillants, sortit, fit le tour des bâtiments et revint, disant :

— Il n'y a personne.

— Adieu donc, femme, dit mon père.

Et, prenant son fusil, il s'en alla.

Cette vie dans les bois dura quelques semaines. Tantôt d'un côté, tantôt de l'autre, mon père ne couchait guère jamais deux nuits de suite au même endroit, dans la même cabane. Les gens des maisons écartées, des villages autour de la forêt le connaissaient et savaient bien qu'il n'était pas un coquin : puis Laborie était si détesté dans le pays, que tout le monde comprenait que, dans le mouvement de la colère, mon père eût fait ce coup, et nul ne l'en blâmait. Aussi, quoique bien des gens l'eussent trouvé en allant de grand matin couper un faix de bois dans les taillis, ou en se rendant au guet la nuit, par un beau clair de lune, personne n'en disait rien. Au contraire, s'il avait besoin de vendre un lièvre ou de faire porter quelque chose de Thenon ou de Rouffignac, de la poudre à giboyer, de la grenaille, ou une chopine dans sa gourde, on lui faisait ses commissions ; même, des fois, il y en avait qui lui disaient : « Martissou, viens souper chez nous ; tu dormiras après dans un lit et ça te reposera, depuis le temps que tu l'as désaccoutumé. » Et il y allait, connaissant qu'il avait affaire à de braves gens.

Chez nous, il y venait bien, mais pas souvent, se méfiant que, de ce côté-là, on surveillait davantage. Et en effet, un

matin, deux heures avant la pointe du jour, quatre gendarmes vinrent entourer la maison, croyant le surprendre, mais ils en furent pour leur chevauchée de nuit. Il ne se passait guère de jour, non plus, que Mascret et l'autre garde ne vinssent rôder par là; mais pour guetter autour de la maison après le soleil couché, ils n'osaient, sachant qu'il n'aurait pas fait bon rencontrer mon père. Je crois bien qu'ils auraient autant aimé tourner d'un autre côté, mais le comte, qui rageait froid de savoir mon père en liberté, les y forçait.

Ma mère, elle, ne vivait plus, la pauvre femme, étant toujours dans les transes, ne mangeant guère et ne dormant quasi plus, tant elle craignait que son Martissou ne fût pris. Elle se disait que, de force forcée, ça arriverait un jour, car d'espérer que jamais un mauvais hasard, ou la maladie, ou quelque canaille, peut-être, ne le ferait prendre, ça ne se pouvait bonnement. Et alors, la nuit, dans ses pensers pleins de fièvre, elle voyait la cour d'assises et la guillotine et gémissait longuement; si elle s'endormait de fatigue, elle en rêvait encore et se plaignait toujours.

Il y avait un mois, tout près, que mon père était dans les bois, lorsque le comte de Nansac fit dire par ses gardes dans les villages, autour de la forêt, qu'il donnerait deux louis d'or à celui qui le ferait prendre. Comme il se doutait que Jean le charbonnier voyait souvent « ce coquin de Martissou », et l'aidait à vivre il lui en fit même proposer cinq.

— Écoutez, Mascret! — répondit Jean au garde qui lui faisait la commission, — je ne sais pas où est Martissou, mais quand même je le saurais, ça n'est pas pour cinq louis, ni pour vingt, ni pour cent que je le vendrais. Dites ça à votre monsieur, et ne venez plus me parler de telle canaillerie.

Malheureusement, tout le monde n'était pas solide honnête homme comme Jean, et il ne faut pas s'étonner que parmi tant de braves gens du pays, il se soit trouvé un coquin. Quand je parle d'un, ça ne veut pas dire qu'il n'y eût par là, vers les bois, des individus capables d'un mauvais coup, et en ayant fait : ça serait faire mentir le proverbe qui dit que la Forêt Barade ne fut jamais sans loups ni sans voleurs. Mais ceux-là mêmes qui auraient volé sur les grands

chemins étaient honnêtes à leur manière : détrousser un homme, passe ; pour le vendre, non.

Mais enfin le traître s'est trouvé. Il y avait aux Maurezies un homme pauvre appelé Jansou qui, toute l'année déjà, travaillait comme journalier au château de l'Herm. Ce Jansou avait cinq enfants, petits tous, l'aîné ayant neuf ans, qui demeuraient avec leur mère dans une mauvaise baraque de maison affermée deux écus par an, tandis que lui, tout le long de la semaine, couchait dans une grange, là où il travaillait. Il ne venait pour l'ordinaire aux Maurezies que le samedi soir et s'en retournait au travail le lundi matin. Comme bien on pense, avec les douze sous par jour que gagnaient les ouvriers de terre en ce temps-là, il avait peine à entretenir le pain à ses droles, car le seigle était cher alors, et la baillarge et le méteil. De blé froment il n'en fallait pas parler, on n'en mangeait que dans les bonnes maisons. Pour le reste, les droles de Jansou étaient à la charité, habillés de morceaux de vieilles hardes toutes rapetassées, de mauvaises culottes en guenilles, percées à montrer la peau, et tenues sur l'épaule par un bout de corde. Avec ça, les pieds nus toute l'année, et couchant dans un coin de la cahute sur une mauvaise paillasse bourrée de fougères.

C'est à ce Jansou que, d'après l'ordre du comte, le maître valet, qui remplaçait Laborie pour le moment, s'adressa. Le pauvre diable fit bien tout d'abord quelques difficultés, disant qu'il ne savait du tout où était Martissou ; mais, lorsque l'autre l'eut menacé de ne plus lui donner de travail et lui eut parlé de deux louis d'or, qu'il pouvait gagner facilement en le faisant guetter par son drole l'aîné, il dit que bien, qu'il le ferait.

Ce drole, qui avait ses neuf ans, ainsi que je l'ai dit, était fin comme une belette, rusé comme un renard et méchant comme une guenon. Avec ça, il connaissait la forêt comme celui qui la courait toute l'année, dénichant les oiseaux, cherchant des manches de fouet dans les houx, et faisant des commissions pour les bûcherons et les charbonniers. Plusieurs fois il avait trouvé mon père et l'avait épié par curiosité maligne, mais sans pouvoir découvrir où était son gîte habituel, ce qui était difficile, au surplus, car il en changeait souvent.

Dans ce moment, le carnaval était proche, et, quoique

d'ordinaire on s'en réjouisse, ma mère le voyait arriver avec crainte, sachant bien que son Martissou voudrait le faire en notre compagnie, et appréhendant qu'on ne profitât de l'occasion pour le prendre. Aussi lui manda-t-elle, par Jean, de ne pas venir ce soir-là, qu'il valait mieux attendre au lendemain, attendu que, le jour des Cendres, on ne se douterait de rien. Le drole de Jansou, à qui son père avait fait le mot, s'était pensé aussi que Martissou voudrait fêter le carnaval chez lui, et s'était caché, le soir du mardi gras, dans les taillis près du carrefour de l'Homme-Mort, pour l'épier. A la nuit tombante, il l'ouït venir du fond des bois, et fut bien étonné lorsqu'il vit qu'il prenait le chemin de La Granval, au lieu de celui qui l'aurait mené à Combenègre. L'ayant suivi de loin, pieds nus, sans faire de bruit, il le vit entrer dans la maison où on l'avait convié.

C'était chez de braves gens à leur aise qui étaient fermiers du curé de Fanlac. La veille, la femme, peinée en pensant que le pauvre Martissou n'oserait pas aller chez lui, et ferait carnaval au profond des fourrés avec quelque morceau de pain, l'avait fait engager par son homme.

Aussitôt que la porte fut refermée, le drole s'en galopa prévenir son père, qui courut au château prévenir que Martissou était chez le Rey, de La Granval. Sur le coup, un homme à cheval part grand train avertir les gendarmes, qui laissent là leur souper et viennent en grande hâte. A une centaine de pas de La Granval, ils donnent leurs chevaux à Jansou qui les attendait, et, à petit bruit, aidés des gardes de l'Herm, cernent la maison. Il était sur les onze heures du soir, tous ceux qui étaient là avaient bien festoyé et ils chantaient en trinquant avec du vin cuit, lorsque deux gendarmes poussèrent la porte brusquement et entrèrent.

Ce fut une grande surprise, comme on pense. Tandis que chacun s'écriait, mon père court à son fusil qu'il avait posé dans un coin ; mais il se trouva qu'on l'avait ôté et mis sur un lit à cause d'un petit drole qui voulait s'en amuser. Alors il se lance vers la fenêtre et l'enjambe malgré les deux gendarmes qui le voulaient retenir, et tombe dans les mains des deux autres qui la gardaient. En un rien de temps, il fut enchaîné les mains derrière le dos, tandis que la femme du

Rey pleurait et se lamentait disant d'une voix bien piteuse :

— Oh ! mon pauvre Martissou ! c'est moi qui en suis la cause ; pardonnez-moi, je croyais bien faire !

— Non, non, Catissou, vous êtes une bonne femme et les vôtres sont de braves gens, mais j'ai été vendu par quelque canaille. Adieu à tous, et merci ! cria-t-il comme on l'emmenait.

En arrivant à l'endroit où étaient les chevaux, mon père vit Jansou qui les tenait.

— Ah ! c'est toi qui m'as vendu, brigand !... Si jamais je sors, tu es sûr de ton affaire !

Là-dessus, les gendarmes lui attachèrent au cou une corde, que l'un d'eux tenait en main ; puis, étant remontés à cheval, ils mirent le prisonnier entre eux et l'emmenèrent.

Cette canaillerie ne porta pas bonheur à Jansou. Une fois qu'il eut ses deux louis, lui qui n'en avait jamais vu, il se crut riche. Mais ils ne durèrent pas longtemps, car le nouveau régisseur du château mit des métayers dans les domaines tenus en réserve, de manière qu'il n'y eut plus d'ouvrage pour lui. Dans le pays, personne ne se souciait de le faire travailler, à cause de sa méchante action, et ainsi, bientôt ayant mangé les deux louis, lui et les siens prirent le bissac et disparurent. Encore aujourd'hui de ces côtés, lorsqu'on veut parler d'un homme à qui il ne faut pas se fier, on dit : « traître comme Jansou. »

Pour moi, c'est une canaille, sans doute ; mais je trouve ceux qui, par argent et menaces, lui ont fait faire cette gueuserie cent fois plus misérables que lui.

II

Ce qui doit arriver arrive. En apprenant l'arrestation de son homme, ma mère eut un profond soupir, comme si elle se mourait :

— Oh ! mon pauvre Martissou !

Moi, je me mis à pleurer, et, tout le jour, nous restâmes tous deux bien tristes et dolents. Elle était assise sur un petit banc, les mains jointes sur ses genoux, regardant fixement

devant elle sans rien dire. Par moments, une pensée plus grièvement pénible lui faisait échapper une plainte :

— Mon pauvre homme que vas-tu devenir ?

Le soir, comme elle n'avait pas songé à faire de soupe, la pauvre femme me coupa un morceau de pain que je mangeai lentement, après quoi nous fûmes nous coucher.

Nous n'étions pas au bout de nos peines. Le lendemain, le maître valet du château vint dire à ma mère qu'à cette heure elle ne pouvait plus faire marcher la métairie toute seule, et que par ainsi il fallait nous en aller de suite, pour laisser la maison à celui qui nous remplaçait, à cause du travail en retard depuis deux mois tantôt.

Quoi faire ? où aller ? nous ne savions. En cherchant bien dans sa tête, ma mère vint à penser à un homme de Saint-Geyrac qui avait dans la forêt une tuilière, ou tuilerie, abandonnée depuis longtemps, où peut-être nous pourrions nous mettre, s'il le voulait. Le lendemain matin, de bonne heure, ma mère fit tomber du foin du fénil, en donna aux bœufs, et en laissa un tas pour le leur mettre dans la crèche à midi. Puis, ayant jeté un peu de regain aux brebis, elle rentra à la maison, me coupa un morceau de pain pour ma journée, et m'ayant embrassé, s'en alla vers l'homme de la tuilière en me recommandant bien de ne pas m'écarter.

Il n'y avait pas de danger à ça : où aurais-je été ?

Bientôt je sortis de la maison et je m'assis, sur une pierre devant la porte. Je restai là de longues heures, pensant à mon pauvre père, maintenant fermé dans une prison, et, de temps en temps, le pleurer me prenait. Quelle triste journée je passai là, ayant en face de moi les coteaux pelés des Grillières, où pas un arbre n'apparaissait, et, tout autour des bâtiments, les terres de la métairie environnées de grandes landes grises, au delà desquelles, du côté du nord et du couchant, étaient les bois profonds ! Par moments, fatigué d'être assis et de contempler cet horizon brumeux et désolé comme l'avenir que j'entrevoyais confusément dans mes idées d'enfant, je me levais et je faisais le tour de la maison, ou bien j'allais voir les bœufs, qui ruminaient tranquillement sur leur paillade et se dressaient en me voyant entrer. Je leur donnais quelques fourchées de foin, et je m'en retournais,

épiant au loin sur les chemins si ma mère revenait. Dans leur étable, les brebis bêlaient, ayant faim, et, de temps à autre, je leur jetais une petite brassée de regain pour leur faire prendre patience.

Et je me rasseyais, regardant fixement la place où était tombé Laborie, qu'il me semblait voir encore, avec sa bouche ouverte, ses yeux épouvantés et la plaie sanglante de sa poitrine.

Sur les cinq heures, nos quatre poules revinrent des terres où elles avaient été picorer, et, après s'être un peu épouillées, se décidèrent à monter une à une la petite échelle de leur poulailler. Le jour baissait, et je commençais à m'inquiéter de ne pas voir arriver ma mère, lorsque pourtant mon oreille, habituée par la vie de plein air à ouïr de loin, reconnut son pas précipité venant du côté du couchant. Enfin elle arriva, harassée de fatigue, essoufflée, car elle s'était hâtée beaucoup, à cause de moi. Je courus à sa rencontre, et elle m'embrassa bien fort, comme si elle avait cru m'avoir perdu; puis nous entrâmes tous deux dans la maison noire.

En fouillant sous les cendres du foyer, ma mère trouva une braise, et finit par allumer le chalel à force de souffler. Puis, ayant fait du feu, elle pela un oignon, le coupa à petits morceaux, et mit la poêle sur le feu, avec un peu de graisse, la moitié d'une pleine cuiller: c'était tout ce qui restait à la maison. L'oignon étant frit, elle remplit la poêle d'eau, tailla le pain dans la soupière, et, lorsque l'eau eut pris le boût, elle la versa dessus. Ordinairement, chez les pauvres gens de nos pays, on mettait une pincée de poivre sur la soupe pour lui donner un peu de goût, mais nous n'en avions plus. Dire que ce méchant bouillon sur de mauvais pain noir faisait quelque chose de bon, ça ne se peut ; mais c'était chaud, et ça valait encore mieux que du pain tout sec ou une pomme de terre froide : ayant mangé notre soupe, nous nous mîmes au lit.

L'homme de Saint-Geyrac avait dit à ma mère qu'elle pouvait aller demeurer à la tuilière, qu'il ne lui demandait rien, mais que la maison était en mauvais état. Avant de partir, il nous fallut prendre un homme pour faire l'estimation du cheptel avec le nouveau régisseur de l'Herm. L'estimation faite, ma mère comptait qu'il nous devait revenir dans les

dix écus ; mais lorsqu'elle fut pour régler, il se trouva que c'était le contraire, que nous autres redevions une quarantaine de francs, comme le lui dit l'autre. Laborie nous avait marqué un demi-sac de blé dont ma mère n'avait aucune connaissance ; il n'avait pas porté en compte tout le prix d'un cochon que nous avions vendu à Thenon, et, de plus, il avait omis d'inscrire l'argent de trois brebis que mon père lui avait remis. Il nous fallut donc quitter Combenègre soi-disant dans les dettes des messieurs.

Ce fut un rude coup pour ma pauvre mère. Nous n'avions qu'une trentaine de sous à la maison, un chanteau de six ou sept livres, quelque peu de pommes de terre et un fond de sac de farine de blé d'Espagne qui pesait bien dans les quinze livres : il n'y avait pas pour aller loin avec ça.

L'homme de la Mïon vint le lendemain avec sa charrette pour emporter nos affaires. Tout ça n'était pas lourd pour les bœufs : notre mauvais lit, le méchant cabinet, la table, les bancs, la maie, la barrique à piquette, une marmite, une oule, une tourtière, la poêle, un seau de bois et d'autres petites choses, comme la lanterne et la salière de bois. Tout ce misérable mobilier ne valait pas les quarante francs que nous étions censés redevoir aux messieurs de Nansac, par la canaillerie de ce Laborie qui nous faisait du mal jusqu'après sa mort.

La charrette prit d'abord le mauvais chemin qui allait vers le Lac-Viel, chemin pierreux où le chargement était fort secoué. L'homme de la Mïon avait apporté du foin pour faire manger ses bœufs, et ma mère m'avait assis dessus, derrière la charrette qu'elle suivait. Tandis que nous passions aux Bessèdes, deux femmes tenant leurs petits droles par la main, et un vieux assis sur une souche, nous regardaient passer. Dans les yeux de ceux d'âge, on sentait la compassion de nous voir nous en aller comme ça, seuls désormais, sans le père.

Tous ces pays maintenant sont pleins de chemins et de routes. On en a fait une de Thenon à Rouffignac, qui longe la forêt et la traverse sur la moitié de sa longueur ; une autre qui la coupe en biais venant de Fossemagne et allant

s'embrancher sur celle de Thenon près de la Cabane, et encore une troisième, plus vers le couchant, qui vient du côté de Milhac-d'Auberoche et joint aussi la route de Thenon à Rouffignac, entre Balou et Meyrignac : on peut donc passer la forêt facilement. Mais, en ce temps dont je parle, elle était bien plus grande qu'aujourd'hui, car depuis quatre-vingts ans on a beaucoup défriché, et il n'y avait lors de marqués que deux mauvais grands chemins longeant les lisières, que l'eau ravinait l'hiver et noyait dans les fonds, ou des sentiers sous bois fréquentés par les charbonniers et les braconniers. Peu après avoir dépassé les Bessèdes, l'homme de la Mïon quitta le chemin que nous suivions pour en prendre un autre. Pour dire la vérité, ça n'était pas un vrai chemin, mais un de ces passages tracés dans les bois par les roues des charrettes qui enlèvent les bois dans les coupes. L'hiver, lorsque des endroits devenaient trop mauvais, on prenait à droite ou à gauche, et ainsi se traçaient de nouveaux passages dans toutes les directions, pistes douteuses qui s'entrecroisaient dans les landes et les bois. Dans les creux nous trouvions des fois des flaques d'eau jaunâtre qu'il fallait éviter, et, tantôt après, des ornières profondes d'un côté, et des bosses de l'autre qui faisaient pencher fortement la charrette, et causaient des ressauts violents lorsque le chemin redevenait brusquement plainier.

Nous marchions lentement, comme on peut aller avec des bœufs dans des chemins pareils. Le temps était gris et brumeux; il semblait que nous nous enfoncions dans le brouillard. L'homme de la Mïon s'en allait devant, appelant ses bœufs, les encourageant de la voix, et parfois les piquant de l'aiguillon. On voyait qu'il connaissait bien la forêt: rarement il hésitait pour prendre une sente qui coupait à droit celle que nous suivions, ou une autre qui, bifurquant d'abord insensiblement, finissait par s'en écarter tout à fait. Pourtant, dans des endroits où s'entrecroisaient de ces pistes effacées, il s'arrêtait quelquefois un instant, regardait autour de lui, s'orientait, et prenait sans se tromper la bonne direction. Cependant il nous dit qu'il n'avait pas été à la tuilière depuis une dizaine d'années de ça. Mais nous autres paysans, habitués à voyager de jour et de nuit dans des pays sans

chemins, nous nous reconnaissons bien partout où nous avons passé une fois.

Il y en a d'aucuns peut-être qui seraient curieux de savoir pourquoi je dis toujours : « l'homme de la Mïon. » Voici : c'est que je ne l'ai jamais ouï nommer autrement chez nous. Je crois bien que sa femme l'appelait Pierre, mais, comme c'était elle qui portait culottes, tout le monde l'appelait « l'homme de la Mïon ».

Sur les deux heures, après avoir traversé un taillis, la charrette déboucha dans une grande clairière entourée de bois. Au milieu, était la tuilière ou ce qui en restait. De loin, c'étaient des toitures à moitié écrasées, noircies par le temps, mais, de près, c'était un amas de ruines. Les hangars effondrés montraient encore quelques piliers de bois à demi pourris, supportant une partie de charpente où se voyaient quelques restes de la couverture de tuiles, à côté d'autres parties où les lattes brisées l'avaient laissé s'affaisser. Le four où l'on cuisait la brique et la tuile s'était écroulé, et, sur ses ruines, des érables poussaient des jets robustes. La maison n'était pas tout à fait en aussi mauvais état, mais de guère ne s'en fallait. Elle était bâtie en bois, en briques et en torchis ; le tout maçonné avec de la terre grasse. Par l'effet du temps et des hivers, les murs s'étaient effrités, écaillés, déjetés comme ces pauvres vieux qu'on rencontre devers chez nous, courbés, tordus par la misère, le travail et les ans.

Des graines apportées par le vent avaient germé çà et là, dans les trous et les fentes des murs : pourpiers sauvages, artichauts de murailles, scolopendres et perce-murs. La tuilée couverte de mousse sur laquelle pointait une herbe fine comme des aiguilles, avec quelques touffes de joubarbe çà et là, tenait encore, excepté à un bout où elle s'était écrasée. A travers ce trou grand comme un drap de lit, on voyait, soutenus par une panne, des chevrons sur lesquels étaient encore cloués des morceaux de lattes. Autour de la maison et de la tuilière, tout était plein de débris de tuiles, de briques et de décombres amoncelés sur lesquels poussaient, gourmandes, ces plantes rustiques qui foisonnent dans les lieux abandonnés et sur le bord des vieux chemins où l'on ne passe plus. Là se serraient, drues et vivaces, des menthes à

l'âcre odeur, des carottes sauvages, des choux-d'âne, des morelles, des mauves, des chardons à tête ronde que nous appelons des peignes, et vingt espèces encore. Plus au loin dans la clairière, les fouilles pour l'extraction des terres avaient laissé des trous où l'eau verdâtre croupissait, et des amoncellements pareils à de grandes tombes sur lesquels çà et là de maigres ajoncs avaient poussé, rares dans la terre infertile. Tout cet ensemble avait un aspect de ruine et de désolation sinistre qui serrait le cœur. On eût dit un vieux champ de bataille abandonné après l'enfouissement précipité des morts.

En embrassant d'un regard toutes ces tristes choses, ma mère eut comme un petit frisson, et ses yeux se reportèrent sur moi. Mais, comme c'était une femme de grand cœur, elle entra fermement dans la maison où je la suivis, tandis que l'homme de la Mïon défaisait la corde du chargement.

Quelle maison ! Celle de Combenègre était bien nue, bien noire, bien triste, mais c'était une maison bourgeoise en comparaison de celle-ci. Lorsque la porte fut poussée, qui ne tenait plus que par un gond, elle se montra dans tout son délabrement. Aux murs, par endroits, une crevasse laissait voir le jour extérieur, ou donnait passage à une plante qui perçait de dehors. Le foyer était grossièrement construit à la façon de ceux des cabanes qu'on fait dans les terres. Point de grenier ; en haut dans un coin, sur les solives, des planches brutes, mises là pour sécher et oubliées, faisaient une espèce de plancher mal joint, juste à peu près pour abriter un lit. Partout ailleurs on voyait la tuilée, et, dans le coin découvert, le ciel. Par ce trou, les pluies d'hiver avaient fait un petit bourbier dans la terre battue.

Ayant contemplé ça sans rien dire, ma mère ressortit pour aider l'homme à décharger le mobilier. Pour le faire plus aisément, lui se coula entre les bœufs et souleva le timon, tandis qu'elle ôtait la cheville de fer qui passait dans les rondelles, et appelait les bœufs. L'homme alors posa doucement le timon à terre et, sur ce timon ainsi incliné, aidé de ma mère, il fit glisser tout bellement le châlit, la cabinet et le reste. Moi, pendant ce temps, je portai la brassée de foin devant les bœufs. Lorsque tout fut placé dans la maison, ma

mère tira d'un panier le chanteau plié dans une touaille, puis le posa sur la table avec la salière et un oignon qu'elle prit dans la tirette. Après ça, elle voulut remplir de piquette le pichet, mais le peu qui restait dans la barrique, à force d'avoir été secoué, était comme de la boue : elle sortit donc pour querir de l'eau. Dans ce temps l'homme de la Mïon fit une frotte, et, assis sur le banc, mangeait lentement, coupant le pain à taillons et croquant l'oignon trempé dans le sel, à petites tranches.

Ayant achevé, il ferma son coutëau, but la moitié d'un gobelet d'eau et se leva. Ma mère lui aida à atteler les bœufs ; il prit son aiguillon, répondit aux remerciements que ça n'était rien, nous donna le bonsoir, et, reprenant son chemin, traversa lentement la clairière et disparut dans les bois.

Lorsque nous fûmes seuls, ma mère me prit et m'embrassa longuement, me serrant par reprises contre sa poitrine. Ce moment de peine un peu passé, elle se mit à faire le lit et finit d'arranger du mieux possible notre pauvre mobilier. Cela fait, nous allâmes chercher du bois. Aux alentours il n'en manquait pas, et nous en eûmes bientôt assemblé un bon tas. Sous les hangars, il y avait des débris de charpente qui nous servirent bien aussi. Mais ça n'était pas une affaire commode que de faire du feu. En ce temps-là, les allumettes chimiques étaient inconnues, du moins dans nos pays, et nous conservions le feu sous la cendre, ordinairement. Quelquefois, lorsqu'il se trouvait éteint, il fallait en aller querir dans un vieux sabot, chez les voisins qui en donnaient de bonne grâce, à charge de revanche. Il n'y avait que les aubergistes, dans les bourgades, qui le refusaient les jours de fête ou de foire, parce que ça portait malheur. Quelquefois il fallait courir assez loin, comme nous autres qui allions chez la Mïon de Puymaigre ; mais ici nous ne connaissions ni le pays, ni les voisins. Heureusement, il y avait dans le tiroir du cabinet des pierres à fusil que mon père ramassait lorsqu'il en trouvait et taillait pour s'en servir au besoin. Ma mère en prit une, et à force de battre contre avec la lame de son couteau fermé, elle finit par mettre le feu à un morceau de vieille chiffe bien écharpillée. Cette pincée mise dans une poignée de mousse sèche, ramassée sur le bois mort, lui com-

muniqua le feu, et bientôt, avec des feuilles mortes, des herbes et des brindilles, en soufflant ferme, la flamme brilla dans l'âfre.

Le feu ainsi allumé, il fallut aller à l'eau. En cherchant bien dans les environs, nous trouvâmes l'ancienne fontaine dont se servaient les tuiliers. Pour dire le vrai, c'était une mauvaise fontaine suintant un peu l'hiver, et, l'été, gardant seulement l'eau des pluies. Elle ne différait guère du trou où ma mère avait pris l'eau pour faire boire l'homme à la Mïon, étant pour lors demi-comblée et pleine de joncs qui sortaient de l'eau blanchâtre. Impossible d'y puiser de l'eau avec la seille : il nous fallut la remplir avec le pichet. Revenus à la cahute, ma mère garnit l'oule de pommes de terre, et la mit sur le feu pour notre souper.

Le soir, après avoir mangé deux ou trois pommes de terre à l'étouffée avec un peu de sel, lorsqu'il fut question de nous coucher, ma mère vit qu'il n'y avait jamais eu de serrure ou de verrou à la porte. On la fermait de dedans à l'ancienne manière avec une barre qui, entrant dans deux trous de chaque côté du mur, maintenait le battant. Voyant ça, ma mère tailla avec la serpe un bout de bois de longueur, l'ajusta bien, et ainsi ferma solidement, après quoi nous allâmes au lit.

Je crois bien qu'elle ne dormit guère de la nuit, bourrelée par l'idée de mon pauvre père, prisonnier à Périgueux, que la guillotine ou les galères attendaient. Pour moi, qui ne voyais pas toutes les conséquences de ce qu'il avait fait, après avoir un peu regardé les étoiles qu'on apercevait du lit, par le trou de la toiture, je m'endormis lourdement.

Outre ses chagrins par rapport à mon père, ma mère se tourmentait aussi en pensant à moi et à ce que nous allions devenir. Les riches, lorsqu'ils ont des peines, peuvent y songer à leur aise et se donner tout entiers à leur douleur; mais les pauvres ne le peuvent point. Il leur faut avant tout affaner pour vivre, et gagner le pain des petits enfants. Au malheur qui les frappe vient s'ajouter celui de la pauvreté qui ne leur laisse pas même le loisir de pleurer; aussi, nous autres paysans sommes-nous, pour l'ordinaire, sobres de larmes. On ne nous

voit guère rire bien fort non plus, n'ayant pas souvent sujet de le faire; nous rions comme saint Médard, du bout des lèvres, nous souvenant du proverbe : « Trop rire fait pleurer. »

Dès le lendemain, ma mère s'inquiéta de trouver du travail. Après avoir mangé un peu, nous partîmes pour le Jarripigier, où l'homme de la Mïon lui avait dit que peut-être elle trouverait des journées chez un nommé Maly, qui avait des terres à faire valoir et employait souvent des journaliers. Après avoir marché longtemps, nous voici chez ce Maly, qui n'était pas là. Mais sa femme nous dit qu'il n'avait besoin de personne pour le moment. et il fallut donc nous en retourner. En passant par les villages sur la lisière de la forêt, ma mère demandait aux gens où elle pourrait avoir du travail. Aux Lucaux, un vieux qui se chauffait au soleil, le long d'un mur, nous dit qu'à Puypautier, chez un riche paysan appelé Géral, elle pourrait trouver quelques journées pour travailler dans les vignes ou sarcler des blés. Arrivés dans le village, un drole nous fit voir une grande vieille maison où justement Géral était en ce moment. Lorsque sur sa demande, ma mère lui eût dit qu'elle était la femme de Martissou, de Combenègre, la servante qui était là fit : « Oh! Sainte Vierge! » en nous regardant d'un air pas trop engageant. Mais Géral, l'ayant fait taire, dit à ma mère qu'il lui donnerait huit sous par jour, et qu'elle pourrait venir dès le lendemain.

Lors elle le remercia, et lui répondit que, ne pouvant m'abandonner seul à la tuilière au milieu des bois, elle le priait, si ça ne le dérangeait pas, de me laisser venir, et qu'il la payerait moins, vu ce que je serais nourri aussi.

— Eh bien, amène ton drole, — dit le vieux Géral, qui n'avait pas l'air d'un mauvais homme ; — et, au lieu de huit sous, je t'en donnerai cinq.

Le lendemain donc, nous fûmes de bonne heure à Puypautier, et, tandis que ma mère ramassait les sarments dans les vignes avec une autre femme, moi je m'amusais par là, avec la drole de la servante à Géral, qui gardait la chèvre et les oies et s'appelait Lina.

A neuf heures, la mère de Lina nous appela tous pour déjeuner. Il y avait sur la table un grand plat vert où fumait une bonne soupe avec des pommes de terre et des haricots

dessus en quantité. Il y avait longtemps que je n'en avais mangé d'aussi bonne, et, sans doute, les autres la trouvaient à leur goût aussi, car Géral, son domestique, l'autre femme et la servante, tout le monde y revint, moins ma mère que le chagrin empêchait de manger beaucoup. Cette servante coupait le farci, comme on dit, chez Géral qui était un vieux garçon ; et, quoique je sache bien qu'elle seule fit renvoyer ma mère, on ne peut lui ôter ça, que sa soupe était bonne : c'est bien vrai que, dans la maison, il y avait tout ce qu'il fallait pour ça.

Tout en déjeunant, Géral encourageait ma mère et lui disait que, Laborie étant connu de tout le monde comme un mauvais homme, ou, pour mieux dire, un coquin, mon père serait peut-être acquitté. Mais elle secouait la tête tristement.

— Voyez-vous, Géral, il y a des gens trop riches contre nous et qui ont le bras long : les messieurs de Nansac feront tout ce qu'ils pourront pour le faire condamner.

— C'est bien ça, dirent les autres.

— En tout cas, ma pauvre, reprit Géral, il te faut manger pour te soutenir ; autrement, tu te rendrais malade, et alors que deviendrait ton drole ?...

— Vous avez bien raison, répondait ma mère en s'efforçant de manger à contre-cœur.

Ce que c'est que les enfants ! j'aimais bien mon père, pour sûr, mais à l'âge que j'avais on se laisse distraire aisément. Tout le long du jour, j'étais avec Lina, par les chemins bordés de haies épaisses de ronces, de sureaux et de buissons noirs, contre lesquelles la chèvre se dressait parfois pour brouter. Tandis que les oies paissaient l'herbe courte sur les bords du chemin, je les regardais faire curieusement. Lorsqu'elles étaient saoules, elles se mettaient sur le ventre, et, de temps en temps, piaulaient entre elles, comme si elles se fussent dit leurs idées. De vrai, lorsqu'on voit ces bêtes, et tant d'autres d'ailleurs, avoir un cri particulier, un son de voix différent, une manière tout autre de jaser, dans des occasions diverses, on ne peut pas s'empêcher de croire qu'elles se comprennent. Ainsi, lorsque le gros jars de Lina, tranquille, les pattes repliées sous lui, la tête haute, l'œil brillant, faisait tout doucement à ses oies reposant autour de lui :

« *Piau, piau, piau,* » il me semblait qu'il leur disait : il fait bon ici, le jabot plein. Et, lorsqu'une oie répondait sur le même ton : « *Piau, piau, piau* », je me pensais qu'elle devait dire : « Oui, il fait bon ici ». Et quand venait dans le chemin un chien étranger, ou quelqu'un qui n'était pas du village, le mâle le signalait de loin par un cri perçant comme un appel de clairon, en se dressant sur ses pattes, imité aussitôt par toutes les oies qui répétaient son cri, comme pour dire : « Nous avons compris ». Et alors, il leur disait quelque chose comme : « Il faut se retirer » ; à quoi elles répondaient brièvement : « Oui », et se mettaient en marche vers la basse-cour, lui à l'arrière-garde, l'œil et l'ouïe attentifs, sérieux comme un âne qui boit dans un seau, avec la plume qui le bridait en lui traversant les narines.

Je disais ça quelquefois à Lina, mais elle se moquait de moi en riant, et disait que j'étais aussi innocent que les oies de croire des choses comme ça ; mais ça n'était pas de méchanceté et ne m'empêchait point de l'affectionner beaucoup et de l'embrasser souvent.

Une douzaine de jours se passèrent ainsi à m'amuser avec Lina, lorsqu'un soir, après souper, Géral donna à ma mère les sous de ses journées, et lui dit qu'il n'avait plus besoin d'elle pour le moment. Il était un peu honteux en disant ça, comme quelqu'un qui ment ; et, en effet, il y avait encore du travail assez. Mais, à ce que nous dit l'autre femme qui travaillait avec ma mère, la servante lui faisait tant de train à cause d'elle que, pour avoir la paix, il la renvoya. Ayant reçu deux pièces de trente sous, ma mère les noua dans le coin de son mouchoir, remercia Géral, et puis nous nous en fûmes tristement, elle inquiète de l'avenir, moi désolé de quitter Lina.

Le lendemain, il fallut recommencer à courir les villages autour de la forêt pour chercher des journées. Mais lorsque, le soir venu, nous fûmes de retour à la tuilière sans avoir rien trouvé, j'étais bien las, tellement las que ma mère se désolait, ne sachant comment faire, me laisser seul, ou me traîner toute une journée après elle. Moi, le matin, la voyant en cette peine, je lui dis que j'étais reposé et que je

marcherais bien. Là-dessus, nous voilà partis, cheminant doucement, nous arrêtant de temps en temps, elle me portant quelquefois, malgré que je ne voulusse pas. Cela dura trois ou quatre jours comme ça, pendant lesquels nous ne profitions guère, nous crevant à chercher inutilement du travail et n'ayant plus le bon ordinaire de chez Géral, lorsqu'un soir, en passant à la Grimaudie, un homme nous dit que le maire de Bars nous mandait d'y aller sans faute le lendemain.

Nous voici donc partis le matin, et, sur les neuf heures, nous arrivions dans l'endroit. Une femme qui épouillait son drole devant la porte, écachant les poux sur un soufflet, nous montra la maison. Ayant cogné, ma mère ouvrit la porte lorsqu'une grosse voix nous eut crié d'entrer.

Un chien courant, maigre comme un pic, qui dormait devant le feu, se lança sur nous en aboyant.

— Tirez! tirez! lui cria la même voix rude, sans pouvoir le faire taire.

Dans le coin du feu, sur un fauteuil paillé, il y avait, les coudes sur ses genoux, une vieille, très vieille, à la tête branlante, qui pouvait avoir cent ans, et nous regardait par côté d'un œil mort. Lui, le maire, était là aussi, dans sa cuisine, un pied sur un banc, attachant un éperon à son soulier, car c'était un mardi, et il allait partir pour le marché de Thenon.

Lorsqu'il eut attaché son éperon, il jeta un grand coup de pied au chien, qui jappait toujours, et le fit se cacher sous la table. Ma mère lui ayant alors expliqué qu'elle venait céans sur son commandement, il lui dit brusquement :

— Alors, c'est toi la femme de Martissou?

— Oui bien, notre monsieur.

— Cela étant, il te faudra te rendre à Périgueux d'aujourd'hui en quinze, sans faute : on va juger ton homme. Voilà l'assignation! ajouta-t-il en prenant un papier dans une tirette.

— Mon Dieu, comment ferons-nous? disait ma mère sur le chemin, en nous en retournant.

Et en effet, sur les trois francs que lui avait donnés Géral, il avait fallu acheter une tourte de pain, de sorte qu'il ne nous restait presque rien. Moi, voyant combien elle se tourmentait à cause de ça, je me faisais du mauvais sang de ne pouvoir lui aider, lorsqu'un matin, rôdant par là sur la

lisière de la forêt, je trouvai dans un sentier un lièvre étendu, tué la veille d'un coup de fusil sur l'échine, car la blessure était toute fraîche. Je le ramassai, et m'en courus à la maison, tout content de le porter à ma mère. Comme il n'était pas possible de savoir qui l'avait tué, elle le vendit, le mardi d'après, à Thenon, avec nos deux poules que nous avions eues en partage à Combenègre, afin de faire un peu d'argent pour notre voyage.

Le jour arrivé qu'il nous fallait partir, nous avions dans un fond de bas, attaché avec un bout de gros fil, un peu plus de trois francs en sous et en liards. Ma mère mit le reste du chanteau dans le havresac de mon père, que le Rey nous avait rendu avec son couteau, le passa sur son épaule en bandoulière, prit un bâton d'épine, et nous partîmes après avoir attaché la porte à un gros clou avec une corde pour la tenir fermée.

Nous n'étions pas trop bien habillés pour nous montrer en ville. Ma mère avait un mauvais cotillon de droguet, une brassière d'étoffe brune toute rapiécée, un mouchoir de coton à carreaux jaunes et rouges sur la tête, des chausses de laine brune et des sabots. Moi, j'avais une culotte pareille au cotillon de ma mère, bien usée, une veste faite d'une vieille veste de mon père, un bonnet et des bas tricotés, et des sabots. Notre chemin était de traverser la forêt en allant vers le Lac-Gendre, et nous prîmes cette direction, après nous être déchaussés pour cheminer plus à l'aise sur les sentiers des bois. Du Lac-Gendre, nous fûmes passer à la Triderie, puis à Bonneval, et enfin à Fossemagne, où nous trouvâmes la grande route de Lyon à Bordeaux, finie depuis peu.

A la sortie de Fossemagne, ma mère me fit asseoir sur le rebord du fossé pour me reposer un peu. Une demi-heure après, nous voilà repartis, marchant doucement en suivant l'accotement de la route, moins dur pour les pieds que le milieu de la chaussée. La pauvre femme, bourrelée par l'idée de ce qui attendait mon père, ne parlait guère, me disant seulement quelques paroles d'encouragement, et me prenant des fois par la main pour m'aider un peu. Nous ne rencontrions presque personne sur la route; quelquefois un

homme cheminant à pied, portant sur l'épaule, avec son bâton, un petit paquet plié dans un mouchoir; ou bien un voyageur sur un fort roussin, le manteau bouclé sur les fontes de sa selle, qui laissaient voir les crosses de ses pistolets; et derrière, attaché au troussequin, un porte-manteau de cuir, fermé par une chaînette avec un cadenas. De voitures, on n'en voyait pas comme aujourd'hui sur les routes: les gens richissimes seuls en avaient. A une petite demi-lieue de Saint-Crépin, nous entrâmes dans un petit bois pour faire halte. Ma mère me donna un morceau de pain que je mangeai avec appétit, tout sec et noir qu'il était; après quoi, m'étendant sur l'herbe, je m'endormis profondément.

Lorsque je me réveillai, le soleil avait tourné du côté du couchant, et je vis ma mère assise contre moi. Me voyant réveillé, elle se leva, me tendit la main, et après m'être un peu étiré, je me levai aussi pour repartir.

En passant à Saint-Crépin, je bus à une fontaine qui coulait dans un bac de pierre, près du relais de poste, et, m'étant ainsi bien rafraîchi, je continuai à marcher vaillamment, m'efforçant un peu pour faire voir à ma mère que je n'étais pas trop fatigué. Et c'est la vérité que je ne l'étais pas trop; seulement, les pieds me cuisaient un peu, car ce n'était plus la même chose de marcher nu-pieds sur une route chauffée par le soleil ou sur la terre fraîche des sentiers sous bois.

Il était soleil entrant lorsque nous fûmes à Saint-Pierre, car j'avais dormi longtemps dans le bois. Ayant remis nos chausses et nos sabots, après avoir suivi le bourg qui n'était pas bien grand alors, ni encore, ma mère avisa une maison vieille et pauvre d'apparence, où, dans un trou du mur, on avait planté pour enseigne une branche de pin, et, la porte étant ouverte, elle entra.

Une bonne vieille avec une coiffe à barbes, un fichu à carreaux croisé sur sa poitrine et un devantal ou tablier de cotonnade rouge, assise sur une chaise, filait sa quenouille de laine près de la table. A la salutation de ma mère elle répondit par une franche parole :

— Bonsoir, bonsoir, braves gens!...

Interrogée si elle pouvait nous donner un peu de soupe et nous faire coucher, elle répondit que oui, mais que, comme

elle n'avait plus qu'un lit, l'autre ayant été saisi pour payer les rats de cave, il nous faudrait coucher dans le fénil.

— Oh! dit ma mère, nous dormirons bien dans le foin.

— Eh bien donc, approchez-vous du feu, reprit la vieille.

Et lorsque nous fûmes assis, comme on est curieux dans les petits endroits, principalement les femmes, la vieille se mit à questionner ma mère, tournant autour du pot, pour savoir où nous allions et à quelle occasion. Tant elle avait l'air d'une brave femme, que ma mère lui raconta tout par le menu, les misères qu'on nous avait faites, les canailleries de Laborie, et comment mon père avait tiré sur ce régisseur des messieurs de Nansac, eux et lui l'ayant poussé à bout, jusqu'à lui venir tuer la chienne dans la cour.

— Ah! les canailles! s'écria la vieille. Il y en a bien par ici qui en feraient autant! — ajouta-t-elle en posant sa quenouille. — Avant la Révolution, il n'y a pas de gueuseries qu'ils ne nous aient faites! Et depuis qu'ils sont revenus, ils recommencent, surtout depuis quelque temps!

Elle se leva brusquement, là-dessus, alla fermer la porte et alluma la lampe :

— Voyez-vous, pauvre femme, dit-elle, ces nobles sont toujours les mêmes, faisant les maîtres, orgueilleux comme des coqs d'Inde et durs pour les pauvres gens. Mais quand l'autre reviendra, il se souviendra qu'ils l'ont trahi, et il les jettera à la porte...

— L'autre? fit ma mère.

— Eh! oui... Poléon, qu'ils ont envoyé à cinq cent mille lieues, par delà les mers, dans une île déserte.

Ma mère avait bien ouï parler quelquefois, le dimanche, devant l'église, d'un certain Napoléon, qui était empereur, et qui avait tant bataillé que beaucoup de conscrits du Périgord étaient restés par là-bas, dans des pays inconnus; mais du côté de la Forêt Barade, on n'était pas bien au courant et elle répondit simplement :

— Alors il est fort à désirer qu'il revienne tôt, puisque c'est un ami des pauvres gens, car nous sommes trop malheureux!

Moi, tout en écoutant ces propos, assis sur le saloir dans le coin du feu, je regardais cette maison bien pauvre en vé-

rité. Le lit de la vieille était dans un coin, garanti de la poussière du grenier par un ciel et des rideaux de même étoffe, jadis bleus avec des dessins, et maintenant tout fanés. Ce lit coustoyé de chaises, dont aucunes dépaillées, était encombré, au pied, de vieilles hardes. Dans le coin opposé, il y avait la place vide du lit qu'on lui avait fait vendre. Au milieu, la table avec un banc. Contre le mur, en face de la porte, était une mauvaise maie, où la bonne femme serrait le pain et autres affaires depuis que son cabinet était vendu. Une cocotte et une marmite étaient sous la maie, une soupière et des assiettes dessus, et, avec la seille dans l'évier, c'était à peu près tout : on voyait que les gens du roi avaient passé par là.

Cependant, l'heure du souper approchant, la vieille alla querir des branches de fagots dans l'en-bas qui communiquait avec la cuisine, raviva le feu devant lequel cuisaient déjà des haricots, et pendit à la crémaillère son autre marmite où il y avait du bouillon. Cela fait, elle débarrassa le couvercle de la maie, en maudissant ces bougres de gabelous qui lui avaient fait vendre son vaissellier si commode, prit dedans une tourte entamée et commença à tailler la soupe avec un taillant, engin plus facile que la serpe dont nous nous servions chez nous.

— Nous souperons, dit-elle, après que Duclaud sera arrivé.

— Vous attendez quelqu'un ? fit ma mère.

— Oui, c'est un brave garçon qui vend du fil, des aiguilles, du ruban, des boutons, des crochets, des images comme celles qui sont là, — ajouta-t-elle en montrant des gravures grossières passées en couleur, — et d'autres petites affairesencore ... Tu peux bien aller les voir, les images, — me dit la vieille ; — ça t'amusera en attendant le souper... Il passe presque tous les mois, pour aller dans la contrée de Thenon, — reprit-elle ; — je pense qu'il viendra ce soir, c'est son jour.

Je me mis à regarder les images. Il y avait entre autres le malheureux *Juif errant* avec son bâton et ses longues jambes, symbole du pauvre peuple déshérité qui n'a ni feu ni lieu ; ensuite *Jeannot et Colin*, histoire instructive, surtout en ce temps-ci où tant de gens se vont perdre dans les villes. Puis le fameux *Crédit*, mort, étendu à terre, tué par de mauvais payeurs qui s'enfuient, et, à côté, une oie tenant une bourse dans son

bec, avec cette inscription, qu'alors je ne savais pas lire : *Mon oie fait tout;* — triste et désolante sentence pour les pauvres gens.

Tandis que j'examinais curieusement ces images, on frappa trois coups de bâton à la porte.

— C'est Duclaud, fit la vieille en allant ouvrir.

Lui, nous voyant, sembla hésiter ; mais elle lui dit :

— Vous pouvez entrer... C'est une brave femme et son drole.

Alors il entra. C'était un fort garçon à la figure brune, aux cheveux crépus, coiffé d'une casquette de peau de fouine, vêtu d'une blouse de cotonnade grise rayée, et chaussé de gros souliers ferrés. Il pliait sous le poids d'une balle qu'il portait à l'aide d'une large bricole de cuir.

— Salut, la compagnie ! dit-il en posant son gros bâton contre la porte.

Puis il se débarrassa de sa balle en la plaçant sur deux chaises que la vieille avait vitement arrangées à l'exprès.

— Vous êtes fatigué, mon pauvre Duclaud, lui dit-elle ; tournez-vous un peu vers le feu ; nous allons souper dans une petite minute.

— Ça n'est pas pour dire, Minette, mais je souperai avec plaisir : depuis Razac, vous pensez, le déjeuner a eu le temps de couler.

La soupe trempée, on se mit à table, et la vieille servit à chacun une assiette comble de bonne soupe aux choux et aux haricots. Je fus étonné de voir Duclaud manger la soupe avec sa cuiller et sa fourchette en même temps. Chez nous on ne connaissait pas cette mode, pour la bonne raison que nous n'avions pas de fourchettes. Lorsque nous soupions d'un ragoût de pommes de terre ou de haricots, on le mangeait avec des cuillers. Pour la viande, on se servait du couteau et des doigts ; mais ça n'arrivait qu'une fois l'an, au carnaval.

Duclaud ayant fini sa soupe, prit la pinte et nous versa à tous du vin dans notre assiette. Lui-même remplit la sienne jusqu'aux bords de telle manière qu'un petit canard s'y serait noyé : on voyait qu'il était dans la maison comme chez lui et ne se gênait pas. Ce vin était un petit vinochet du pays, qui ne valait pas celui de la côte de Jaures, à

Saint-Léon-sur-Vézère; mais nous autres qui ne buvions que de la mauvaise piquette, gâtée souvent, pendant trois ou quatre mois, et, le reste de l'année, de l'eau, nous le trouvions bien bon. Après avoir bu, le porte-balle nous offrit de la soupe encore, et, personne n'en voulant plus, il s'en servit une autre pleine assiette, après quoi il fit un second copieux chabrol, comme nous appelons le coup du médecin, bu dans l'assiette avec un reste de bouillon.

Pendant ce temps, la Minette avait tiré les mongettes ou haricots dans un saladier et les posa sur la table. Ma mère se leva alors, disant qu'elle n'avait plus faim ; mais la brave vieille qui se doutait qu'elle disait ça parce qu'elle craignait la dépense, la fit rasseoir :

— Il vous faut manger tout de même pour avoir des forces, dit-elle ; mangez, mangez, pauvre femme, autrement vous ne pourriez pas finir d'arriver à Périgueux.

Tandis que nous mangions, la Minette conta l'affaire de mon père à Duclaud, et lui demanda ce qu'il en pensait.

— Que voulez-vous que je vous dise? fit-il. Si les juges et les jurés étaient des gens pareils à moi, eux voyant comme cet homme a été poussé à bout par ce coquin de régisseur et les messieurs, il s'en tirerait avec un an de prison ou six mois. Mais, voyez-vous, ceux du jury, c'est des bourgeois, des riches, qui, encore qu'ils soient honnêtes, penchent plutôt pour ceux de leur bord. Pourtant, il y a des hommes justes partout, et il n'en faudrait qu'un ou deux pour entraîner les autres souvent ça arrive ainsi, il ne vous faut pas désespérer... Ah ! — ajouta-t-il, — que ceux-là mériteraient d'être punis, qui commandent des injustices et des méchancetés sans se donner garde des malheurs qui en peuvent advenir !

Le soir, après souper, Duclaud tira du fond de sa balle des petits paquets et diverses affaires qu'il mit dans une grande poche de dessous sa blouse et sortit. Depuis, je me suis pensé qu'il faisait peut-être bien quelque peu la contrebande de tabac et de poudre.

Le moment de se coucher venu, la vieille Minette dit que, réflexion faite, Duclaud devant coucher dans le fénil, ma mère et moi coucherions dans son lit, qui était assez large

pour trois, surtout que je n'étais pas bien gros, ce qui fut fait. Sans doute, le colporteur rentra par la porte de l'en-bas, qui donnait dehors, et monta dans le grenier à foin : je ne le revis plus,

Le lendemain, de bonne heure, la Minette fit chauffer de la soupe et nous la fit manger. Lorsqu'il fut question de compter, elle dit à ma mère qu'elle aurait assez besoin de son argent à Périgueux où tout était cher ; qu'elle payerait en repassant s'il lui en restait. Ma mère la remercia bien, mais lui dit que ça lui ferait de la peine de s'en aller comme ça sans payer ; joint à ça qu'elle ne savait pas comment il en adviendrait, et si nous repasserions par Saint-Pierre.

— Alors, dit la vieille, puisque c'est ainsi, vous me devez dix sous.

Ma mère connut bien qu'elle la ménageait beaucoup ; elle lui donna les dix sous en l'accertainant qu'elle se souviendrait toujours d'elle, et de sa bonté pour nous autres.

La Minette fit aller ses bras et dit :

— Il faut bien que les pauvres s'entr'aident!

Puis elles s'embrassèrent fort, ma mère et elle, et nous partîmes garnis de beaucoup de souhaits de bonne chance, qui comme tant d'autres ne servirent de rien.

De bonne heure, donc, nous revoilà sur la grande route déserte. Il faisait bon marcher; le soleil se levait, fondant une petite brume qui montait dans l'air et disparaissait. Derrière nous les coqs de Saint-Pierre chantaient fort, ce qui, avec le brouillard s'élevant, présageait la pluie. Les oiselets voletaient, se poursuivant dans les haies aux buissons fleuris, au pied desquelles pointaient dans l'herbe des petites pervenches et des fleurs de mars, autrement des violettes. La rosée séchait dans les prés reverdis, et, sur le haut des coteaux, travaillés jusqu'à mi-hauteur, les taillis commençaient à prendre les verdoisons claires du printemps. J'étais bien reposé, bien repu, et sans la triste cause qui nous mouvait, c'eût été un plaisir de voyager ainsi.

Un peu après avoir dépassé Sainte-Marie, nous allons rencontrer deux joyeux garçons qui cheminaient en se dandinant un peu et chantaient à plein gosier. Ils étaient habillés

de velours noir, ceinturés de rouge et avaient des havresacs de soldats sur le dos. Des casquettes de velours noir aussi les coiffaient sur le côté crânement ; à leurs oreilles pendaient des anneaux d'or, et ils tenaient à la main de grandes cannes enrubannées qu'ils maniaient dextrement, faisant, avec, des moulinets superbes. Ils nous saluèrent jovialement en nous joignant, et nous nous demandions qui pouvaient être ces gens-là ; mais depuis j'ai compris que c'étaient des compagnons du tour de France.

Nous allions arriver à Saint-Laurent, lorsque la pluie nous attrapa, petite pluie fine qui mouillait, et embrumait les prés où serpentait lentement le Manoir. Çà et là, dans les endroits bas, le ruisseau faisait des rosières où nichaient les poules d'eau, et ailleurs se perdait dans des nauves pour ressortir un peu plus loin, toujours lentement, lentement, comme s'il avait regret d'aller se perdre dans l'Ille.

Nous avions laissé le château de Lieu-Dieu sur notre droite, quand voici derrière nous un grand bruit de grelots. Nous retournant alors, nous apercevons une grande belle voiture attelée de quatre chevaux avec deux postillons en grandes bottes, culotte jaune, gilet rouge, habit bleu de roi, plaque au bras et chapeau de cuir ciré. Je me plantai par curiosité pour voir passer cette voiture, et ma mère en fit autant pour m'attendre. Lorsqu'elle fut là, je vis à travers les grands carreaux de vitre le comte de Nansac, la comtesse et leur fille aînée. Sur le siège de devant était le garde Mascret, et, derrière, un domestique avec une chambrière. Ma mère regarda les messieurs d'un œil fiché, les mâchoires serrées, les sourcils froncés, et moi, je sentis en mon cœur s'élever un violent mouvement de haine. Eux nous voyant ainsi, mal vêtus, mouillés, pataugeant pieds nus dans la terre détrempée, détournèrent les yeux d'un air froid, méprisant, et la voiture passa, rapide, en nous éclaboussant de quelques gouttes de boue liquide.

Arrivés à Lesparrat, j'aperçus la belle plaine de l'Ille, et la rivière aux eaux vertes, bordée de peupliers, qui coule au-dessous du château du Petit-Change. En quittant le vallon étroit du Manoir enserré entre des coteaux arides aux terres grisâtres, aux arbres chétifs, il me sembla arriver dans un autre pays. Mais lorsque, après avoir monté la petite côte

du Pigeonnier, je vis Périgueux au loin, avec ses maisons étagées sur le Puy Saint-Front, et, tout en haut, montant dans le ciel, le vieux clocher roussi par le soleil de dix siècles, ce fut bien autre chose. Je n'avais encore vu que le petit bourg de Rouffignac, et je ne pouvais m'imaginer un tel entassement de maisons, quoique je n'en visse qu'une partie. La hâte d'arriver me donna des jambes, et, de ce moment, je ne sentis plus la fatigue.

Après avoir longé le jardin de Monplaisir, nous allons traverser le faubourg de Tournepiche ou, autrement, des Barris. Ayant longé l'ancien couvent des Récollets, qui est maintenant l'École normale, nous arrivons sur le Pont-Vieux, aux arches ogivales, défendu jadis par une tour à huit pans dont les fondements se voient encore.

Jamais pluie de printemps ne passa pour un mauvais temps, dit le proverbe ; pourtant celle-ci nous avait mouillés ; mais, à cette heure, elle avait cessé et je n'y pensais plus, curieux de tout ce que je voyais. Tout le long de la rivière, à droite et à gauche, des vieilles maisons qui semblaient descendre du Puy Saint-Front venaient se mirer dans les eaux. En amont du pont, c'était, au coin de la rue du Port-de-Graule, avec sa façade tournée vers l'Ille, une grande ancienne maison en pierre de taille, superbe avec ses machicoulis travaillés, ses larges baies et ses hauts toits pointus. Ensuite, la belle maison Lambert avec ses trois étages de galeries donnant sur la rivière, soutenues par de jolis piliers sculptés ; et plus loin se dressait fièrement, dominant la rive, la tour de la Barbecane, avec sa plate-forme crénelée, ses mâchicoulis et ses meurtrières pour couleuvrines et arquebuses : belle relique de l'ancienne enceinte de la ville, que des idiots ont rasée depuis. Un peu plus loin, les rochers à pic de l'Arsault se dressaient fièrement.

En aval du pont, c'était le vieux moulin fortifié de Saint-Front, tout sombre, curieux à voir avec ses murailles épaisses, ses baies étroites, ses appentis moitié bois moitié pierre, maintenus par des jambes de force, ou collés à ses murs comme des nids d'hirondelles. Sous ses arches sombres, les eaux de l'écluse divisées par des éperons de pierre allaient s'engouffrer lentement. Plus loin, c'était une maison étrange

avec une galerie en forme de dunette, plantée sur un massif de maçonnerie qui s'avançait dans l'eau en angle effilé comme un éperon de galère : on eût dit une nef du moyen âge, avec son château d'avant, à l'ancre dans la rivière. Tout au fond, les grands arbres feuillus du jardin de la Préfecture se reflétaient sur les eaux.

Et par en haut, comme du côté d'en bas, entre ces points principaux, c'était une foule de maisons dévalées vers la rivière, en désordre, comme un troupeau de brebis, et s'y baignant les pieds : vieilles maisons aux pignons bizarres avec des pots à passereaux, aux balcons de bois historiés, aux étages en saillie soutenus par d'énormes corbeaux de pierre, aux fenêtres étroites ou à meneaux, avec des basilics dans de vieilles soupières ébréchées, ou des résédas dans des marmites percées ; maisons aux louviers étranges qui semblaient épier sur la rivière. Quelques-unes de ces maisons, baticolées en torchis avec des cadres de charpente, cahutes informes, lézardées, écaillées, tordues et déjetées de vieillesse, comme de pauvres bonnes femmes, se penchaient sur l'Ille où elles semblaient se précipiter. D'autres à côté ayant perdu leur aplomb, comme des femmes saoules, s'appuyaient sur la maison plus proche ou se soutenaient par des béquilles énormes faisant contrefort. D'autres en pierre de taille, solidement construites, quelques-unes sur des restes des anciens remparts, réfléchissaient dans les eaux claires leurs assises roussies par le soleil, leurs baies irrégulières, leurs galeries couvertes, leurs toits d'ardoises aigus, leurs chatonnières triangulaires, leurs cheminées massives fumant sous un chapeau pointu. Toutes ces maisons dissemblables, cossues ou minables, variées d'aspect, chacune ayant son architecture, ses matériaux, ses ornements, ses verrues, son gabarit propres, se pressaient sur le bord de l'Ille, curieuses de se mirer dedans. Les unes avançaient sur les eaux où plongeaient leurs piliers de pierre ; d'autres se reculant, comme craignant de se mouiller les pieds, poussaient jusqu'à la rivière leurs massives terrasses aux lourds balustres ; d'autres encore se haussaient d'un étage par-dessus le toit de leur voisine, pour voir couler l'Ille et contempler sur l'autre rive les prairies bordées de peupliers où séchait le linge des lavandières aux

battoirs bruyants. Çà et là, sur une terrasse, un jardinet grand comme la main ; au pied d'un mur, un saule pleureur retombant sur l'eau, et à des portes donnant sur la rivière étaient amarrés des bateaux : gabares de pêcheurs ou de teinturiers. Tout cet ensemble de constructions bizarres, irrégulières, entassées en désordre ; tout cet amas de pignons, de galeries, d'escaliers extérieurs, d'appentis, d'auvents écaillés d'ardoises, de baies larges ou étroites, de piliers, de poutres entrecroisées, de corbeaux de pierre, de jambes de force, d'étages surplombants, de balcons de bois, de lucarnes, de toits pointus ou plats, bleus ou rouges, de cheminées étranges, de girouettes rouillées, — tout cela s'étalait au soleil en un fouillis enchevêtré où se jouaient les ombres sur des teintes bleuâtres, vertes, rousses, bistrées, grisâtres, où, parmi des hardes étendues, piquait comme un coquelicot quelque jupon rouge séchant à une fenêtre : ça n'est pas pour dire, mais c'était plus beau qu'aujourd'hui.

Après que j'eus regardé ça un bon moment, planté à l'entrée du pont, étourdi par le bruit des eaux tombant de l'écluse, ma mère me tira par la main, et nous voici montant la rue qui allait à la place du Greffe ; rue raide, pavée de gros cailloux de rivière, rouges, que la pluie du matin faisait reluire au soleil. De chaque côté, c'était des boutiques à ouverture ronde ou en ogive, ou en anse de panier, sans devantures, avec une coupée, sombres à l'intérieur ; mauvais regrats où pendillaient des chandelles de résine, chétives boutiques où l'on vendait de la faïence ou des sabots, ou du vin à pot et à pinte ; petits ateliers où travaillaient des cloutiers, des chaisiers dont le tour ronflait, des savetiers tirant le ligneul, des lanterniers tapant sur le fer-blanc avec un maillet de bois. Tous ces gens de métier levaient la tête, oyant nos sabots sur le pavé, et avaient l'air de se dire : « D'où diable sortent donc ceux-ci ? » Puis, en haut, sur la place et collées au grands murs noirs de Saint-Front, c'étaient de petites baraquettes en planches, de pauvres échoppes en torchis, des logettes en parpaing, où étaient installées des marchandes de fruits secs, de légumes, de pigeons, et des bouchères à la cheville.

Arrivés devant le porche du greffe, nous nous arrêtâmes, la tête en l'air, contemplant le vieux monument et son clocher à colonnettes, éclairé par le soleil, autour duquel les martinets tourbillonnaient avec des cris aigus. Puis ma mère, abaissant la tête, vit devant le portail une marchande de cierges, et eut la pensée d'en faire brûler un à l'intention de mon père, et en ayant acheté un six liards, elle entra dans la cathédrale, où je la suivis.

Quelle grandeur superbe! Que je me trouvais petit sous ces coupoles suspendues dans les airs! Dans la chapelle de l'Herm je n'avais éprouvé qu'un vif sentiment de curiosité; dans l'église de Rouffignac, encore, je me sentais à l'aise; mais dans ce vieux Saint-Front aux piliers géants noircis par le temps, aux murs verdis par l'humidité, qui avaient vu passer sans fléchir dix siècles d'événements, c'était bien autre chose. Moi, petit enfant, ignorant et faible, je me sentais perdu dans l'immensité du monument, écrasé par sa masse, et à ce moment je ressentis quelque chose comme une impression de terreur religieuse, qui s'augmentait à mesure que nous cheminions dans l'église déserte, sur les grandes dalles qui renvoyaient aux voûtes le bruit de nos sabots. Dans un coin ma mère aperçut sur un piédestal massif une statue de la Vierge et se dirigea de ce côté. Autant qu'il m'en souvienne, c'était une très vieille statue de pierre assez naïvement taillée; pourtant l'imagier avait su donner à la figure de la mère du Christ une expression de tendre pitié, d'infinie bonté. Devant la Vierge était disposé une sorte d'if à pointes de fer, où en ce moment achevait de se consumer un cierge comme le nôtre, un cierge de pauvre. Ayant allumé le sien, ma mère le ficha sur une pointe, et, se mettant à genoux, elle pria en patois, ne sachant parler français, suppliant la vierge Marie comme si elle eût été là présente.

Et sa prière peut se tourner ainsi:

« Je vous salue, Mère très gracieuse, le bon Dieu est avec vous, vous êtes bénie entre toutes les femmes, et Jésus le fruit de votre ventre est béni aussi.

» Sainte Vierge, je suis une pauvre femme qui tant seulement ne sait pas vous parler comme il faut. Mais vous qui

connaissez tout, vous me comprendrez bien tout de même. Ayez pitié de moi, sainte Vierge ! Quelquefois j'ai bien oublié de vous prier, mais, vous savez, les pauvres gens n'ont pas toujours le temps. Ayez pitié de nous autres, sainte Vierge, et sauvez mon pauvre Martissou ! Il n'est pas mauvais homme, ni coquin, il est seulement un peu vif. S'il a fait ce méchant coup, on l'y a poussé, sainte Vierge ! Ce Laborie était une canaille, de toutes les manières, vous le savez bien, sainte Vierge ! Ce qui a fini de faire perdre patience à mon pauvre homme, c'est qu'il savait de longtemps que ce gueux m'attaquait toujours : il l'avait ouï un jour de dedans le fenil.

» Ah ! sainte bonne Vierge ! je vous en prie en grâce, sauvez mon pauvre Martissou ! Je vous bénirai tous les jours de ma vie, sainte Vierge ! et avant de m'en retourner, je vous ferai brûler une chandelle dix fois plus grande que celle-ci : faites-le sainte Vierge ! faites-le ! »

Tandis que ma mère priait à demi-voix avec un accent piteux, moi, je m'essuyais les yeux. Ayant achevé, elle fit un grand signe de croix, reprit son bâton par terre et nous sortîmes.

Sous le porche, ma mère demanda à la femme qui nous avait vendu le cierge où étaient les prisons.

— Là, tout près, dit la femme : vous n'avez qu'à monter devant vous la rue de la Clarté ; au bout, vous tournerez à droite ; une fois sur le Coderc, vous avez les prisons tout en face.

En arrivant sur la place, bordée à cette époque de maisons anciennes, dans le genre de celle du coin de la rue Limogeane, nous vîmes dans le fond, sur l'emplacement où est maintenant la halle, l'ancien Hôtel de Ville, où étaient les prisons depuis la Révolution. On dit, par dérision : « gracieux comme une porte de prison », et on dit vrai. Celle-ci ne faisait pas mentir le proverbe : solidement ferrée et renforcée de clous, avec un guichet étroitement grillagé, elle avait un aspect sinistre, comme si elle gardait la mémoire de tous les condamnés qui en avaient passé le seuil pour aller aux galères ou à l'échafaud.

Ma mère souleva le lourd marteau de fer qui retomba avec un bruit sourd. Un pas accompagné d'un cliquetis de clefs se fit entendre, et le guichet s'ouvrit.

— Qu'est-ce que vous voulez? dit une voix dure.

— Voir mon homme, répondit ma mère.

— Et qui est celui-là, votre homme?

— C'est Martissou, de Combenègre.

— Ah! l'assassin de Laborie... Eh bien, vous ne pouvez pas le voir sans permission; mais son avocat est avec lui en ce moment: attendez-le quand il sortira.

Et le guichet se referma.

Ma mère s'assit sur le montoir de pierre près de la porte, et moi, curieux, je reculai de quelques pas pour regarder ce vieil Hôtel de Ville qui avait vu passer tant de générations. C'était un assemblage de bâtiments irréguliers, inégaux, solidement construits pour résister à un coup de main. D'un côté un large et massif corps de logis percé de baies grillées, haut de trois étages et terminé en terrasse crénelée. De l'autre, une sorte de pavillon carré plus étroit, avec une toiture pointue. Entre ces deux bâtiments, dans une construction moins haute surmontée d'un machicoulis, s'ouvrait la porte dont j'ai parlé, qui, par une voûte, conduisait à une petite cour intérieure. Autour de cette cour et, attenant au reste de l'édifice, étaient accolés d'autres bâtiments, quelques-uns ajoutés après coup. Le tout était dominé par la tour carrée du beffroi, haute, à créneaux, avec des gargouilles aux angles et un toit très aigu surmonté d'une girouette.

Tandis que je regardais tout ça, la porte se rouvrit et un jeune monsieur dit à ma mère :

— C'est vous qui êtes la femme de Martin Ferral?

— Oui, notre monsieur, pour vous servir, si j'en étais capable, dit ma mère en se levant.

— Vous ne pouvez pas voir votre homme en ce moment, pauvre femme; mais c'est demain qu'il passe aux assises, vous le verrez. Je suis son avocat, — continua-t-il, — venez un peu chez moi, j'ai besoin de vous parler.

Et il nous mena dans sa chambre, qui était au deuxième étage dans une maison de la rue de la Sagesse, au n° 11, là où il y a encore une jolie porte ancienne avec des pilastres et des ornements sculptés. Ayant monté l'escalier en colimaçon logé dans une tour à huit pans, le monsieur nous fit entrer chez lui, et, nous ayant fait asseoir, commença à

questionner ma mère sur beaucoup de choses, et, à mesure qu'elle répondait, il écrivait. Il lui demanda notamment si ces propositions que lui faisait Laborie avaient été entendues de quelqu'un, et elle lui répondit que non, que nul, sinon mon père, bien par hasard, ne les avait ouïes, parce que cet homme était rusé et hypocrite; mais qu'il était au su de tout le monde qu'il attaquait les femmes jeunes qui étaient sous sa main, comme les métayères, ou celles qui allaient en journée au château. Ça se savait, parce qu'en babillant au four ou au ruisseau en lavant la lessive, les femmes se le racontaient, du moins celles qui ne l'avaient pas écouté, comme la Mïon de Puymaigre.

— Bon, dit l'avocat, je l'ai fait citer comme témoin, avec d'autres.

Lorsqu'il eut fini ses questions, il expliqua à ma mère ce qu'il fallait dire devant la Cour et comment; qu'elle devait narrer tout au long les poursuites malhonnêtes de Laborie, et raconter une par une toutes les misères qu'il leur avait faites et fait faire, à cause de ses refus de l'écouter. Il lui recommanda bien de dire, ce qui était la vérité, que mon père était fou de rage et qu'il n'avait tiré sur Laborie qu'en le voyant rendre au garde le fusil avec lequel il l'avait blessée au front, et puis tué sa chienne.

Lorsque nous fûmes pour nous en aller, l'avocat demanda à ma mère où nous étions logés, et, après qu'elle lui eut répondu ne savoir encore où, venant seulement d'arriver, il prit son chapeau et nous emmena dans une petite auberge dans la rue de la Miséricorde. Après nous avoir recommandés à la bourgeoise, il dit à ma mère de ne pas manquer d'être à dix heures au tribunal, le lendemain; et, comme elle lui demandait s'il avait bon espoir, il fit un geste et dit :

— Tout ce qui est entre les mains des hommes est incertain ; mais le mieux est d'espérer jusqu'à la fin.

EUGÈNE LE ROY

(A suivre.)

NOTES SUR LA VIE[1]

Le masque, oui, le masque de la femme grosse, visible sur la face absorbée de l'homme qui porte un livre : identité de tous les phénomènes de création.

*
* *

Quelle pierre de touche qu'un de ces actes décisifs, imprévus et brusques, comme ma lettre de l'autre jour à l'Académie !... Il fallait voir les physionomies des gens, le double et contraire courant d'impressions !

*
* *

Se voir, se connaître : deux haines mises en présence et qui s'effondrent quelquefois.

*
* *

Les indifférents : il n'y en a pas.

*
* *

Je hais les bouddhas.

*
* *

Son premier amant. — S'est donnée à un thé d'étudiants, donnée bêtement, tristement, pour ne pas faire la prude, sans oser dire qu'elle était vierge.

1. Voir la *Revue* du 1er mars.

*
* *

A décrire — drame ou roman : — l'effort d'un homme marié avec sa maîtresse, qui veut faire accepter sa femme dans le monde. Facilité avec laquelle la femme oublie ce qu'elle a été.

*
* *

J... prétend que ce qui se passe loin ne l'intéresse pas. Ça lui fait l'effet d'être vieux de mille ans : elle confond la distance et la durée ; — l'éloignement en hauteur au lieu d'être en largeur, mais toujours l'éloignement.

*
* *

Le grand hanap d'A. R... « Beuvons, humons le piot ! » Il en est mort, pauvre géant, mort de sa taille, et de sa fausse vigueur.

*
* *

Je suis frappé de voir la transformation de certains êtres, les modifications que la vie leur fait subir par les contacts divers, la bonne ou la mauvaise fortune. Tel, que j'ai cru toujours très droit, m'apparaît foncièrement fourbe ; l'avarice monstrueuse de celle-ci me frappe tout à coup. Est-ce moi qui ai changé ? Est-ce l'amitié brusquement finie qui me débrouille les yeux ? Non, tout change, se transforme. Mais alors que devient mon fameux : « achevé d'imprimer » ? Mon Dieu ! que toute formule est donc dangereuse à manier !

*
* *

Importance d'un bon aiguillage au moment où les vies prennent leur direction. Nos carrières d'art sont pleines de dévoyés, d'affolés, d'existences en déroute. L'aplomb de celui qui passe, panache au vent, sûr de sa voie et ferme sur ses rails : comme on l'étonnerait en lui disant qu'il ne va pas à sa destination ! Des musiciens qui font de la peinture, des littérateurs qui sont peintres, exclusivement.

*
* *

Un beau titre de livre : *En détresse !* pour raconter une de ces crises de la vie où tout vous manque à la fois.

*
* *

Comme tout se précipite à cette fin de siècle ! Transformations d'une société, ombres chinoises. Se tenir au vrai, au fonds.

*
* *

Marque des mauvais ménages, malgré la grimace mondaine et cordiale : toujours un ami à table, quelqu'un, n'importe lequel, qui les espace.

*
* *

L'homme et la femme, duellisme. Et l'amour dure tant qu'il n'y a pas de vaincu, tant que l'autre n'a pas donné son mot, tant que le livre garde une page intéressante et haute, tant que la femme ou l'homme se réserve, chair ou esprit.

*
* *

Jusqu'où peut aller l'autorité d'un père? quel est son devoir? Je vois la fêlure du vieux monde, la famille atteinte comme les gouvernements ; la longue fissure de la « maison Usher », je l'aperçois du haut en bas de la société française.

*
* *

Quel antiseptique, l'ironie !

*
* *

Où est-il, l'homme dont la voix, l'allure ne changent pas dès qu'il n'est plus dans le tête-à-tête d'une camaraderie? Ah ! vanités de papier... suis-je donc seul de mon espèce à aimer le vrai, et à régler ma parole sur les battements de mon cœur?

*
* *

X... perd son fils unique, sept ans, un amour. Huit jours après, revient à la salle d'armes : voiture drapée de deuil,

costume de tir tout noir, crispins noirs, un vrai personnage de la comédie italienne.

*
* *

Je disais, l'autre jour, combien il y avait peu d'hommes braves. Ce n'est pas braves qu'il faut dire, et Dostoïesvky me fournit le vrai mot : déterminés !

*
* *

Toute vérité, dès qu'on la formule, perd de son intégrité, glisse vers le mensonge.

*
* *

Curieuse confidence d'un comédien, le dernier maquillage. C'est la rentrée dans la vie réelle, et une épouvante le saisit, à voir la distance des deux mondes : il était si heureux à l'avant-scène !

*
* *

Un titre de livre : *Sans phrases !*

*
* *

J'ai peur des installations ! La table rêvée, la maison à soi, maladie, mort.

*
* *

Colère du Midi, ivresse de violence.

Le père F... rentre de la chasse, harassé, bredouille, affamé, furieux ! Tempête dans la cuisine du mas ; il injurie les servantes qui s'activent, silencieuses, se courbent devant la flamme où bout la marmite en retard. Pendant que l'énergumène gronde et pérore, un petit poulet entré de la basse-cour fait « piou, piou », gaiement, effrontément. Fureur du bonhomme qui envoie d'un coup de pied le petit poulet rouler sur la pierre du seuil, à moitié mort. Le chat, qui passe, se jette sur le poulet; le père F..., de plus en plus exaspéré, s'élance : « Chat, chat, veux-tu bien... » Et, voyant que le chat se sauve sans l'entendre, le poulet aux dents, il prend son fusil laissé dans un coin, tire sur le chat, le boule, et reste anéanti, dégrisé, devant les restes de ses deux bêtes favorites tuées en une minute, parce que la soupe est en

retard. De l'émotion qu'il en a, le sang retourné, il ne mange pas, et va se coucher avec une infusion de verveine.

*
* *

Bois, flamme et cendre : démonstration de l'âme et du corps.

*
* *

Hypocondrie, lisez : ignorance des médecins.

*
* *

— Nous avons à la pension Laveur un garçon très fort, nommé Chose.

— Chose, qu'est-ce qu'il a fait ?

— Rien... mais le jour où il voudra... n'est-ce pas, vous autres ?

Les autres :

— Chose... Ah ! je crois bien !

Et on rit glorieusement de l'homme fort du groupe. — Il y a cet homme-là dans tous les restaurants, cafés, cercles, ateliers de Paris. C'est l'histoire de ce malheureux qu'il faudrait écrire, passant homme fort malgré lui, naïvement. Puis tout ce qu'il fait pour soutenir sa réputation, se travaillant, se courbaturant le cerveau, changeant son langage et ses allures.

*
* *

Je pense à la fin du monde. Logiquement, selon la loi humaine, elle ressemblera à son commencement. Refroidissement, le feu perdu, plus de combustibles ; les quelques survivants du grand radeau, hommes et bêtes, serrés dans des cavernes, à tâtons.

*
* *

Le miel nouveau.

Je travaillais, la porte ouverte sur le jardin en pente, embaumé jusqu'au fleuve, dans la fumée chaude d'une matinée de juin. L'abeille entra, pivotant et vibrant comme une balle, fit le tour, se posa sur l'encrier, sur le cendrier plein de bouts de cigarettes.

— Il n'y a rien pour toi, ici, petite abeille : va voir au jardin, sur les fleurs et les herbes à miel !

— Zut au vieux miel! zut à l'Hymette! Je fais le miel nouveau, mon miel à moi.

Et l'ambitieuse vola vers les cuisines et tous les fumiers de la basse-cour.

*
* *

En wagon, un moustique voulant sortir, battant le carreau furieusement, sans relâche, frénétique. Volonté de ce petit, tous les dards dehors, le corps tendu, érigé, coups de reins, coups de tête, frémissements d'un bout à l'autre de l'armature. Et je pense : la vie, toute la vie, dosée à parts égales, pour les grands comme les petits. Ceux-ci consumés tout de suite, toujours en mouvement, en rage nerveuse, besoins d'amour, de reproduction, de bataille, vivent en une journée les cent ans du lourd pachyderme avec ses ruts à longs intervalles, sa vie lente, au large dans un énorme récipient.

*
* *

Les formes de gouvernement auront beau changer, les rois disparaître, les princes, la noblesse, il faudra toujours bien que l'homme réussisse à utiliser ce qu'il a en lui de bassesse native, son besoin de s'aplatir, de s'avilir ingénieusement.

— Il n'y a plus de poissons dans ces verveux, dit l'ancien ministre redevenu simple député.

— Jamais de poissons en cette saison.

— Allons donc! l'an dernier, à pareille époque, les verveux étaient pleins.

— Bédame! l'an dernier, vous étiez ministre! — dit le pêcheur clignant de l'œil : il avait passé huit jours à ramasser du poisson dont il avait lui-même rempli les filets.

*
* *

Les convulsionnaires de la phrase, Aïssaouas, fumistes et gobeurs; à la longue, ils finissent par croire à eux-mêmes.

*
* *

A la réflexion, quelque chose de très comique dans les *Choses vues*. La parole profonde, c'est toujours lui qui l'a dite, la pensée généreuse, toujours la sienne; il a la prescience, la postscience, tout. Beaucoup de Tartarin là dedans.

*
* *

Myopie. Il me faut un lorgnon, quand je perds mon lorgnon, pour le retrouver : image des recherches scientifiques.

*
* *

Quelle chose délicate à écrire avec les trois jours que le petit Jésus passe perdu dans Jérusalem! Ils ont laissé un enfant, ils retrouvent un Dieu. Passé ces trois jours chez son Père, qui lui a confié sa mission. Robe de lin, d'un blanc, d'une finesse idéale, et des yeux, des yeux où ce qu'il doit souffrir est écrit. Une Jérusalem ressemblant à Alger, à Arles; ramadan et foire de Beaucaire; odeurs de friture. Au retour, c'est lui qui est sur l'âne, le père et la mère à pied.

*
* *

Exagérations mondaines : tout malade va mourir; tout homme qu'on ne connaît pas est un scélérat.

*
* *

J'y retrouve le Midi, dans ce Talleyrand; et si Napoléon m'échappe, c'est celui-là que je voudrais peindre. Pied bot, méridional, corruption du XVIIIe, prêtre.

*
* *

Ah! les gens du même bateau : Stendhal, l'auteur du *Rouge et le Noir*, de la *Chartreuse*, qui ne trouve pas madame Cottin ridicule; et moi, il m'arrive de défendre Z...

*
* *

Belle chose, la politique. Thiers laissant fusiller monseigneur Darboy (il faut qu'ils tuent un archevêque) : il pense à 48, à monseigneur Affre, et au mal que cette mort avait fait à l'insurrection.

*
* *

C'est un fier, il accepte le bienfait sans dire merci; il vous garde même un peu rancune, une dent.

*
* *

L'accompagnateur, acolyte; demande quel côté il doit prendre pour marcher auprès de vous.

*
* *

Le Mal de Boche, en deux parties :

Première partie, Boche pas méchant, naît les yeux crevés, fait ce que font les autres, mais ne sent rien, ne voit rien, devient homme de lettres : initiation. Son enfance très heureuse, il la raconte dans un livre menteur, abominable. Tout se déforme dans sa tête; c'est bien pis quand il prend la note : il regarde, regarde, ne voit toujours rien malgré ses grands efforts, et jette les phrases la tête en bas. Une chute dans un escalier rend Boche très malade, mais il s'en tire, et sort de là homme de génie.

Deuxième partie, après la chute. Un livre bouleversant : l'école nouvelle, le vérisme, ou le *nébulisme*. Boche, chef d'école, distribue des bons points, puis vient la solitude, l'aigreur, les journaux qui ne parlent plus de lui : « Rien n'arrive », dit-il. Il y a des choléras, des guerres, la vieille Europe s'entre-dévore, et Boche : « Il n'y a rien dans les journaux ». La femme, les enfants, rien ne compte.

*
* *

Durée et destruction : deux forces.

*
* *

Objets aimés : instruments de torture.

*
* *

Poë a écrit *le Corbeau;* plus tard, la genèse de ce *Corbeau*. Ceci, l'après-coup, fumisterie américaine, très probablement, mais ce que notre jeune école admire et pastiche. Le diable, c'était de trouver le corbeau, le sanglot noir, le fatidique *Never more*.

*
* *

Napoléon, à Sainte-Hélène, explique très bien tous les actes de sa vie, l'annote. Qu'il est fort, qu'il est raisonnable et

volontaire, lui, le génie de la spontanéité! Pas un quart de vérité, pas même, dans toutes ses annotations.

***

La chambre noire (dispensaire de Wecker) où se raconteraient, de lit à lit, à tâtons, des histoires d'un genre confidentiel ou fantastique.

***

Je pense tout à coup au bien moral que m'a fait la guerre.

***

Le Midi : l'agitation dans la paresse.

***

Hésitation d'un charretier à un tournant de rue ; que c'est long! L'homme, le cheval, tout hésite, et aussi le lourd haquet, qui oscille de droite à gauche.

***

Que d'êtres inhabités ! On croit voir fumer un toit, une vitre allumée ; on s'approche : personne, le désert.

***

Un chant rauque de grenouille, dur, en bois, c'est ce que devient la voix du rossignol en juin, quand les nids sont éclos. Au jour tombant, j'écoute dans le parc le ramage des oiseaux sous la feuillée. Désordre apparent, mais tout cela organisé comme un rouage d'horloge de cathédrale. Avec un peu d'attention, on arriverait à distinguer les espèces, les jeux, querelles, repas de ménage, préparation au sommeil. Les frileux, comme les hirondelles, se taisent les premiers ; le coucou, au lointain, veille très tard, noctambule. — A Paris, mon merle s'éveille à l'aube. — Au soleil couchant, alouettes, bergeronnettes, chardonnerets, moineaux... Silence... Puis l'engoulevent, les crapauds, la chouette, la nuit ; les arbres plus noirs semblent massés plus haut : rentrons, il fait frais.

*
* *

Les hommes veillissent, mais ne mûrissent pas.

*
* *

Retrouvé des pages de notes, voyages, courses, paysages, d'il y a trente ans ! Absolue sensation de rêve, tous ces morceaux de ma vie. Rêvé, pas vécu.

*
* *

Le dos n'est si expressif que parce qu'il ne se méfie pas, ne se croit pas surveillé.

*
* *

Voir tirer un homme, c'est le connaître.

*
* *

Et quand on s'est tout dit..., on recommence.

*
* *

Je prends note en passant de l'aveu si navrant, si comique de X...

Il avait trompé sa femme, puis, lâché à son tour par sa maîtresse, pris d'un remords désespéré, il éprouvait le besoin de tout conter à la trahie, de se confesser. Je l'en détournai :

— Fais un trou dans la terre plutôt, et dis ta faute, si ça te soulage. Mais pourquoi causer un chagrin ? On te pardonnera maintenant, mais la confession creusera toujours plus avant, tu la retrouveras toujours.

A ce propos, je pensais à ces maris qui racontent à leurs femmes, toutes jeunes, leurs anciennes bonnes fortunes. La femme ne dit rien, elle s'ouvre à la vie, écoute, curieuse et troublée. Imprudent, tu verras plus tard !

*
* *

Pour mon timide : marié, il se grise pour oser parler à sa femme, ou, du moins, pour avoir l'air d'un homme devant elle.

***

Il y a dans toutes les familles, surtout dans celles dont les types sont les plus accusés et similaires, toujours quelque brutale exception qui semble une revanche, une protestation violente de la nature et de ses lois de pondération, d'équilibre. Ainsi Z..., au milieu de sa tribu de banquiers thésauriseurs et rapaces, lui, le prodigue, fantaisiste, désordonné, bohème, aventureux, voyageur, désespoir de tous les siens.

Moi, dans mon milieu si désespérément bourgeois, j'ai été un peu ça.

***

En wagon. On passe, la femme de l'aiguilleur vient d'être tamponnée ; elle gît à terre sur l'autre voie, jeune, dans sa lourde chevelure noire. Le soir, au train de retour, le mari sur la porte tient le drapeau, un mouchoir aux yeux, sanglotant. Deux petits enfants jouent devant la maisonnette, dont les lumières funèbres trouent le jour tombant.

***

Le mot de N..., le docteur :

— Combien la visite ?

— Pas de visites, c'est à l'année.

***

Lu le *Journal d'un Poète*. Le grand Vigny, prisonnier de l'expression, a des visions géniales, une formule lourde, pénible : la tête est éloquente, la main bégaie.

***

La maternité à Paris : plus de mères. Dans la société, de la plupart des jeunes filles, le médecin dit :

— Ne la mariez pas, ou gare le premier enfant !

***

Je note ce trait significatif des lettres de Jacquemont : en quelques jours il est devenu l'intime de tous ces froids Anglais,

et leur arrache mille choses confidentielles dont ils ne parlent jamais entre eux. Que de joies dont ces gens se privent, en supprimant l'expression des sentiments de tendresse !

*
* *

En bas, la route, le canal de la Durance, des moulins, de petits ponts de pierre à dos d'âne, un cours bordé de platanes à troncs blancs comme crépis à la chaux, des cafés de bourgade riche, l'*Hôtel du Nord*, l'*Hôtel de Londres*, les murs neufs de l'école que l'on construit. Plus haut, l'ancien village, grimpant à pic, vieilles masures, balcons de fer ouvré, une porte Renaissance, fronton, colonnettes effritées, avec des panonceaux de notaire. Plus haut encore, le village tout à fait primitif, ruelles étroites, murs en ruine, fumiers, ordures ; tous les dix pas, un arc, une poterne ; des vieilles, couleur de la pierre, assises sur les marches éboulées. Au-dessus, le donjon qui croule, ouvrant ses fenêtres sur le vide. Puis la montagne, avec ses reliquaires au bord de la route rocheuse, en lacets ; et tout en haut, neuf comme l'école, le couvent qu'on relève sur les ruines de l'ancien château féodal mort à ses pieds, l'église jouant seule la partie contre le monde moderne. C'est Orgon. L'histoire est là, écrite dans ces pierres, une histoire qui ne ment pas, qui ne phrase pas, la vraie.

*
* *

Retrouvé la saveur provençale en ce dernier voyage à Cavaillon. Décaméron devant la ferme, capelines de femmes à l'ombre du grand paillis. Le fermier, la fermière écoutant gravement la discussion sur les origines de la Provence, Massilie, Carthage, Rome, les Gaules.

*
* *

A Saint-Remy, les Antiques. Ciel gris, pierres grises, paysage divin dans un cirque de montagnettes, avec une ouverture d'horizons superbes. Des coups de soleil au loin sur des clochers visibles à des distances fantastiques. Une allée de pins mène à une vieille maison close, mystérieux domaine, dont la porte charretière hermétiquement fermée, les volets jaunes, les hautes murailles s'encadrent de verdure légère,

au tournant d'un chemin blanc. J... dit : « Allons voir. » Des éclats de voix, d'une voix du Nord, point du pays, montent à intervalles de derrière ces grands murs. Aussitôt je songe que c'est l'asile, la maison des fous ! On s'informe à un paysan : c'est bien cela ; et, le paysan passé, nous nous regardons, silencieux, effrayés, lugubres dans ce paysage brusquement transformé et qui me restera toujours teinté de rêve, traversé de ce cri monotone, presque animal. La première fois que j'ai entendu le lion, au Matmatas, dans le jour qui tombait, j'ai eu une sensation de ce genre, j'ai assisté à un de ces subits changements de décor. Et encore et toujours, tout est dans nous !

***

Familier, à l'aise tout le temps de sa visite, puis, à la sortie, un : « Bonjour, monsieur », qui remet les choses en place, les mains à distance, rien de fait. Correction.

***

Duel dans les prés du haras. Grands vallonnements verts bordés de barrages en bois qu'il fallait enjamber. Chevaux en liberté, bondissants, qui viennent voir et qu'on écarte. Et l'écurie toute petite au milieu du pâturage, et tout autour la terre battue, jaune ; là qu'on s'est escrimé, sur une largeur de pont de bateau. Souvenir des deux silhouettes : un moderne aux prises avec un chevalier du moyen âge. Corps à corps marchant, tournant autour de la petite maison ; cris effarés des médecins, et nous suivant cette houle, cette bataille de chiens enragés. Ciel pur, admirable, et tout à coup le sentiment d'une agitation imbécile, de la petitesse et de la grimace de nos gestes et de nos cris ; toute la méchanceté humaine m'apparaît basse, laide, inutile. Enfantillage ! enfantillage ! J'eus plus que jamais la persuasion que l'homme se ride, se fane, blanchit, perd ses dents, mais reste enfant.

***

Quel joli geste montrant la brassière qu'elle est en train de coudre !

***

L'inconscience de l'être aux minutes décisives d'action

véhémente. Courageux, poltron? On aurait pu être l'un ou l'autre. Et quelle buée autour de tout ça!

*
* *

Les avatars de P.-D... Pas de personnalité, joue toujours un rôle à la ville. Toutes les professions vagues que je lui ai connues étaient pour lui de véritables « emplois », comme on dit au théâtre. Je l'ai vu jouer le commerçant, à l'américaine, pressé, brutal, *time is money*, implacable. Le sportsman en phaéton, qui verse à tous les tournants, casse les têtes de ses amis. Le bohème cynique, en chapeau de fort de la halle, pantalon à pont, faisant tourner une trique énorme en moulinet : jamais l'emploi n'était venu comme cela. Puis, vieux monsieur, petit rentier en redingote à la propriétaire, avec une canne à pomme de vieil ivoire, une large tabatière en platine. Pas de nature propre, cabotin; il ne vit pas, il tient l'emploi.

*
* *

La beauté! toujours la beauté! Mais l'emportement du désir chez une femme, la force de la caresse passionnée, des yeux qui vous veulent, c'est plus prenant que la beauté.

*
* *

Ce qu'on dit, ce qu'on pense, et ce qu'on écrit. Trois états de la même planche, trois aspects du même fait.

Je dis : « Madame *** est une fille... »

Je pense : « Où est la preuve de ce que j'avance, par ce temps de potinage, de médisance universelle et répercutée? »

J'écris, ayant à parler de cette même personne dans une lettre ou un article : « Femme charmante, intelligente et bonne, la plus honnête créature du monde! »

Et je ne me crois pas un menteur.

*
* *

Bizarrerie : un officier de marine, trompé, divorcé, vient trouver la directrice d'un pénitencier de femmes, et prend là une de ces malheureuses filles pour forçats, la plus criminelle, empoisonneuse, jolie et sournoise; il l'épouse, s'installe avec elle dans la brousse, d'où il la fait s'évader. Il a élevé

une colombe à venin de vipère; maintenant curieux d'élever une vipère, pour voir.

*
* *

Oui, Gœthe a raison, Othello n'est pas le Jaloux; c'est un naïf, un primitif passionné. Il a une attaque de jalousie, mais pas une âme de jalousie. Sans quoi, — et ceci, c'est moi qui le trouve, — Iago serait inutile. Toutes les machinations scélérates, calomnieuses de Iago, Othello jaloux les trouverait en soi-même. Il serait son propre empoisonneur, méchant, subtil, compliqué, infernal, tout en continuant à être un très brave homme, un héros.

*
* *

Un homme et son « tirant d'eau », — le mot est de Napoléon. Mais a-t-il dit combien ce tirant d'eau se modifie, change avec les années, les circonstances?

*
* *

Je ne crois pas qu'il y ait dans l'histoire quelque chose de plus extraordinaire que l'épisode de cet évêque d'Agra qui suivait l'armée vendéenne, bénissant les étendards, les pièces d'artillerie, chantant le *Te Deum*. Tout à coup, on apprend, par une lettre mystérieuse du Pape, que l'évêque est un imposteur, inconnu au bataillon de l'Église. Comment faire? Un éclat? les chefs n'osent pas, qu'auraient dit les paysans? Comment se priver de cette influence? Et l'évêque a continué à suivre l'armée, à bénir, à pontifier, confirmer, un peu triste, mais résigné, sentant bien qu'il était découvert, car les généraux et les prêtres lui parlaient à peine, obligés toutefois à lui rendre les honneurs publiquement.

Qu'était cet homme? On l'a dit espion de Robespierre, mais il fut guillotiné par les Jacobins. Je crois plutôt un ambitieux sans étoile, un aventurier de l'Église, un clerc d'imagination!

*
* *

Faire un drame à la *Lorenzaccio* avec Maximilien.

*
* *

Crispi, déguisé en touriste, visite Palerme, Catane, etc. Pour dépister la police, dans les musées, cathédrales, il prend

des notes. En même temps, des observations sur les casernes, les bombes. Curieux, le double récit à faire : la page et son verso.

*
* *

C'est bien un sujet de comédie que Tiberge : à force de conseiller, de prêcher l'ami, se laissant prendre, lui aussi.

*
* *

Il y a feu! Je pense à la passion et à son action dévoratrice. « Je suis assuré », dit le monsieur paisible et rond. Pas d'assurance contre la passion, la fatale, la vraie ; ogresse à qui l'être se donne en pâture, et tout ce qu'il aime, mère, femme, enfants. Et une joie à donner tout ça et à en souffrir mille cruelles morts. Mystère de la passion, pathologie très difficile.

*
* *

Baudelaire, quintessence de Musset; Verlaine, extrait de Baudelaire.

*
* *

Je suis frappé du peu de variété, d'originalité qu'il y a dans ces dessous de la société, ces bas-fonds du vice et du crime. Rien de personnel, un résidu, un agglutinement que l'être va rejoindre, où il se perd, se confond, n'ayant plus forme humaine.

*
* *

Les héros du mal. Quelquefois le crime demande pour son accomplissement la même dose d'énergie, de courage, d'intelligence, de volonté, que l'action d'éclat, l'acte héroïque. Dépôt de force vitale, étal de coutelier où la nature a pris des armes d'égale trempe pour le crime ou pour le devoir.

*
* *

Depuis quelques mois, en froid avec Montaigne ; c'est Diderot qui l'a remplacé. Bien curieuses, ces infidélités de l'esprit, petits drames de bibliothèques, de harems intellectuels. Mon cerveau, pacha passionné, mais bien capricieux.

*
* *

Étant né gredin, il devint anarchiste.

*
* *

Il faut aux littérateurs d'avant-garde un tempérament particulier, des audaces et des *chapardages*, un débraillé d'allures, d'arme à volonté, que ne se permettent pas le gros des troupes ni les chefs à cheval.

*
* *

L'idée me venait, cette nuit, d'une pièce qui serait une succession de tableaux donnant l'histoire d'une famille, avec l'héritage des maladies, des infirmités, violences, tics, ou encore un prologue en costumes Louis XIV, avec un type accentué se retrouvant à cent ans de distance et reproduisant en costume de maintenant un autre lui avec la même destinée. La pièce s'intitulerait : *Les Un Tel* ou *l'Héritage*. — Peut-être, parallèlement, un fils cadet qu'on appellerait dans la maison « le Chevalier », qui n'aurait pas voulu ensuite du nom ni du titre paternels, et qui, à la fin, fonderait une dynastie s'appelant simplement : Chevalier.

*
* *

La famille reflète l'État : elle est démocratisée en France, à l'heure qu'il est ; elle fut monarchique, constitutionnelle, après avoir été despotique et *Louis-quatorzienne*.

*
* *

Debout devant la bibliothèque, tendre la main au hasard d'un bon rayon et grappiller çà et là, c'est pour l'esprit ce délicieux goûter que tout petit on vous envoyait faire au jardin avec un morceau de pain et permission de picorer à même la treille ou l'espalier.

*
* *

Singulières apparitions, que rien ne semble évoquer, de certains êtres, figurants de votre vie passée, et aussi de certains épisodes ou endroits absolument oubliés et qui passent devant vous en vol fuyant, si rapide. Ceux qui, comme moi, souffrent d'insomnies longues, connaissent cela. Il faudrait n'être jamais pris au dépourvu, noter ces choses qu'on ne verra probablement plus.

*
* *

Que toutes ces théories et discussions sont vaines! Que veulent-ils dire avec leur suppression des scènes du roman? Des scènes, il y en a toujours et partout où il y a des êtres et rencontres d'êtres. Scènes dans la Bible et dans le roman historique, l'*Iliade*, et le roman de mœurs, l'*Odyssée*. Il n'y en a pas dans l'*Imitation*, qui n'est que dissertations philosophiques. Eh! mon Dieu, plus de scènes, plus de scènes! c'est le goût du roman qui se perd ou va se perdre.

*
* *

L... me racontait qu'un jeune homme demandant sa sœur en mariage, il avait fait faire des démarches pour obtenir le casier judiciaire du garçon. L'ami qu'il avait au Palais lui répondit : « S'il n'y a rien, si le casier est blanc, on pourra vous le communiquer; s'il y a quelque chose, le secret professionnel nous oblige à vous le refuser. » Plusieurs jours d'attente, puis le greffier disant : « Je ne peux rien vous montrer, mon ami. » Je trouve que ce mystère a quelque chose de dramatique et d'angoissant.

*
* *

Je pense encore à Othello : en avoir fait un noir, un mulâtre, enfin un inférieur, est le coup de génie, car la vraie jalousie, la douloureuse, s'accompagne d'une laideur, d'une infirmité, d'une infériorité.

*
* *

Double mystère de la femme étrangère : mystère de la femme, mystère du langage. Deux inconnus!

*
* *

Je pense au peintre Legros ne sachant pas l'anglais, la langue de sa femme et de ses enfants.

*
* *

Épisode d'amour pour comédie shakspearienne : le jeune homme sans esprit ni attentions avec celle qu'il aime; délicieux pour l'autre qui se méprend, se croit aimée.

*
* *

Écrivain ne pouvant supporter ni la citation, ni la lecture à haute voix. Il en reste, le livre fermé, ce qui reste d'une conversation.

*
* *

Rarement un esprit ose être ce qu'il est,

Vers et vérité admirables. Devinez de qui? Boileau.

*
* *

Remarque que j'ai faite plusieurs fois : des êtres que j'ai connus, rencontrés dans la vie, puis perdus, oubliés, avant de mourir viennent me revoir, se montrer. Ainsi, tout dernièrement encore, le petit V... D..., avec qui j'avais depuis longtemps rompu toutes relations, et qui s'est rapproché de nous cette année ; ainsi de M... R..., un des derniers ministres de Napoléon III. Et que d'autres !

*
* *

Quelquefois, peu sûr de la vérité, de l'originalité d'une idée, je la fais porter, essayer par un autre. Nous n'en manquons pas, en littérature, de ce type d'essayeurs semblables à ces « mannequins » de couturières pleins de morgue et de grands airs, se figurant que le vêtement de luxe qu'elles portent est à elles.

*
* *

Les *mal astrés*. Ce de Long qui commande *la Jeannette*, le contraire de Stanley, déveine effroyable dans les grandes comme les plus petites choses; un mystique, un volontaire, mais aucune des qualités de l'homme d'action. Par-dessus tout, sans étoile !

A côté des *mal astrés*, il y a aussi ceux que j'appelle les bâtards de chance : toujours une barre en travers des armes, cette barre qui ternit le blason.

*
* *

Relu, cette nuit, « la Forêt » de Stanley; beaucoup philosophé là-dessus. Lui y voit l'image banale et petite de la vie; pour moi, c'est au contraire une admirable vision du monde désorganisé, le chaos, attendant l'ordre, la lumière : *Fiat lux !*

*
* *

Quelle belle étude, rien que dans ces quelques dernières lettres de Balzac : *Un Mariage riche !* Quel drame entre chaque ligne, entre chaque mot, quelle leçon !

*
* *

Quelle merveilleuse machine à sentir j'ai été, surtout dans mon enfance ! A tant d'années de distance, certaines rues de Nîmes, où j'ai passé à peine quelquefois, noires, — fraîches, étroites, sentant les épices, la droguerie, — la maison de l'oncle David, me reviennent dans une lointaine concordance si vague d'heure, de couleur de ciel, de sons de cloches, d'exhalaisons de boutiques.

Fallait-il que je fusse poreux et pénétrable ! Des impressions, des sensations à remplir des tas de livres, et toutes d'une intensité de rêve.

*
* *

Le talent, le talent, c'est la vie, de la vie intense accumulée. Et à mesure que la vie baisse, le talent diminue, l'aptitude à sentir, la force d'exprimer.

*
* *

Une ville fumiste, un peuple de mystificateurs ; Paris est devenu cela.

*
* *

Un mot de Boche après la chute : « Je suis heureux de manquer de mémoire parce que je me relis avec un plaisir toujours nouveau. »

*
* *

Un tout petit enfant s'en allait à l'école...

Ces jolis vers de madame Desbordes-Valmore me viennent toujours à l'esprit, quand je vois trimer un de ces néo-naturalistes, néo-symbolistes, etc..., faisant une dure besogne à l'envers de ses goûts, de son tempérament, allant à l'école, enfin !

*
* *

Lecture de la correspondance des Ampère. Je suis frappé par la différence des âmes de ce temps-là avec celles du nôtre : douceur, bonté ; et toujours l'intrigaillerie académique.

*
* *

Un faux ménage, charmant. L'ami vient là, choyé, dorloté; un jour, il se marie lui-même, mais bourgeoisement, régulièrement. Comment vont-ils faire pour se voir? C'est la jeune légitime qui dit à son mari : « Je ne veux pas te priver d'un ami; cette femme est honnête, me dis-tu; l'histoire que tu m'as contée est touchante: voyons-les. » Gêne du mari. Un peu peur de la dame, bon camarade, mais qui en a beaucoup fait, beaucoup vu. « Pas mariés », dit-il: c'est un prétexte; ils se voient pourtant en cachette.

Puis, un beau jour, l'ami épouse sa maîtresse : méchants bruits du monde ; les deux femmes dans le même sac, passent pour deux déclassées ; et je vois confusément de jolies scènes et une foule de figures de femmes amusantes.

*
* *

Quelle échappée pour l'imagination des cervelles inventives! Dans un précis d'histoire enfantin, trois lignes sur Philippe le Bel, que je faisais réciter à mon petit: de quoi rêver, inventer, construire. Tout cela me traverse l'esprit en galopade, en songeant à Shakspeare et à ce que deux lignes de Plutarque devenaient dans la chambre magique de son cerveau. Je pense aussi à mes gardiens de phare, à ce Plutarque, livre unique, et à ce qu'il leur représentait.

*
* *

P... me disait une bien jolie chose sur la façon dont le noir s'étale en peinture, comme en littérature: « On en met gros comme ça, et la toile, le livre tout entier, en sont pleins; ça gicle, ça gagne, huile et encre... »

*
* *

Le Napoléon moderne, Stanley : un touriste.

*
* *

Mystère des races! Je pense à ce Russe que je n'avais jamais vu, ce K... qui, à la fin d'un déjeuner, me raconte la vie cynique de sa femme, puis sa mort violente en partie fine. Et à mesure qu'il parlait, je sentais qu'il m'en voudrait

beaucoup de sa confidence comme involontaire. Plus revu depuis.

Et cet autre, ce cousin d'un grand homme, qui nous a parlé tout un soir de lui-même, des siens, livré son âme ouverte jusque dans les coins les plus fermés : amour, foi, une confession complète, puis bonsoir ! Jamais un mot, un rappel de son nom, que j'ai complètement oublié. A côté de ces Slaves, nous sommes, nous du Midi de France, hermétiques, à l'émeri, de vrais Saxons.

*
* *

Une jolie fin de roman. Deux frères que leur mariage a séparés, les enfants établis, l'un malheureux dans son ménage, l'autre ayant perdu sa femme, recommencent leur vie d'enfance, habitent ensemble, remâchant leurs souvenirs de tout petits.

*
* *

Quelle horreur, pourtant, de songer qu'il n'est pas une joie si pure, si délicate, qui n'ait sa lie, pas un bonheur qu'on puisse regarder à l'envers sans épouvante !

*
* *

Relu *Lorenzaccio*, frappé par le désintéressement d'une œuvre pareille. Le théâtre parle à la foule, le livre à l'individu ; la différence de leurs deux esthétiques est là.

*
* *

Je suis frappé, en lisant, relisant ces lettres-mémoires du dix-huitième, — mémoires de Vigée-Lebrun, lettres à mademoiselle Voland, — combien toute cette vieille France, je l'ai vue chez moi, en province où l'évolution des mœurs a été lente : mille détails, chansons de table, etc., et jusqu'à l'absence de toute barbe. Souvenir de cette tête de commis aux écritures, teneur de livres pour les vignerons de Camargue, vu à Fonvieille, il y a seulement trois ans : c'était un personnage d'avant 89.

*
* *

Vauvenargues, du Midi, pleine Provence. Corrobore mes observations sur le style sans couleur de l'homme du Midi.

*
* *

Napoléon ignore la jalousie du passé, nulle. Mais l'autre, les autres, il les a toutes.

*
* *

Talleyrand, réputation d'astuce, comme ces gens à qui on fait une réputation de gaieté parce qu'on mène du train autour d'eux quand ils arrivent. La gaieté de Monselet : « Ah ! ah ! ah ! voilà Monselet ! » — Oui, oui, faux, astucieux, Talleyrand, avec un côté de méchanceté d'infirme.

*
* *

A propos des instantanés : erreur de fixer ce qui passe, le fugitif, un geste, une chute. De même, au moral, ces éclairs d'idées dont la fuite vous traverse et que vous voulez soumettre au microscope, à l'analyse. Mais une pensée criminelle peut effleurer un cerveau honnête, sans l'habiter : ça ne compte pas.

*
* *

Je remarque que la nation française a perdu son amabilité; cela date de la fin de Louis-Philippe, même de la Restauration. Je l'attribue à l'entrée du dollar, de l'argent en France : dureté, âpreté. Peut-être aussi l'immixtion du vrai, de la vérité dans les œuvres.

*
* *

— Comme vous vivez vite ! me disait H... J... ; les plus actives nations de l'Europe sont intellectuellement à quarante ans en arrière de Paris.

L'Anglo-Américain, mon ami, ne me disait pas toute sa pensée. Oui, nous vivons vite, très vite, les choses effleurées sans jamais aller au fond de rien, le livre lu d'une goulée, tous les sujets traités, toutes les questions abordées, élucidées. Combien, avant tout, l'attention nous manque !

*
* *

Mirage : pour moi, le reflet porté à des milliers de lieues dans les flancs d'un nuage.

*
* *

Le dîner où ce provincial nous raconte comment ses frères et lui ont fait fortune en exploitant l'idée de Balzac, les scories d'argent des mines de Sardaigne. Je pensais au martyre de Balzac, en quête, en chasse de fortune, à ses lettres passionnées, brûlées, à ses déceptions.

*
* *

La jeunesse moins prise par les poètes, les romanciers, que par les critiques, les historiens, doctrinaires, dogmatiques qui continuent l'école !

*
* *

Le grand antagonisme de Paris et de la province, je le trouve partout depuis 1870. Trochu, provincial, haïssait Paris, et maintenant encore Z..., de Montélimart, chargé de la sûreté de Paris, ne m'inspire qu'une demi-confiance.

Dire un jour de quoi est fait Paris, ce que nous lui devons.

*
* *

Pitié russe. J'y reviens encore. Non, Sonia n'est pas toute la misère humaine, et ce n'est pas sur elle que j'aurais pleuré, moi !

*
* *

Servons-nous à quelque chose ? Sommes-nous les passagers quelconques, l'indifférent arrimage d'un paquebot qui va vers un but, ou si c'est le contraire ?

*
* *

En lisant Eugénie de Guérin, je m'écrie : « Pourquoi n'avoir pas tous vécu chez nous, dans nos coins ? » Comme nos esprits y auraient gagné au point de vue de l'originalité, — au sens étymologique du mot, c'est-à-dire vertu d'origine !

*
* *

— Brave soldat, qui vas mourir sur le grabat sanglant de l'ambulance, rouvre les yeux et dresse-toi ; voici ce que le grand empereur t'envoie : c'est un bout de ruban rouge découpé dans notre drapeau ; attache-le sur ta poitrine, tu vas cesser de souffrir.

15 Mars 1899.

Mais voilà le soldat qui pleure, et si l'on vous dit que c'est de joie, n'en croyez rien : il n'est pas de désespoir pareil au sien.

*
* *

La vache à lait, pour apologue. Vous l'avez vue? où est-elle? A quelle heure la trait-on?... Et les gens les plus austères rôdent, sans avoir l'air, du côté où elle pâture, demandent d'un air indifférent : « L'avez-vous vue de ce côté? »

*
* *

Silhouette d'homme politique, ancien vaudevilliste et petit journaliste, devenu homme d'État, essayant de se donner du lest... marche à tout petits pas, les mains derrière le dos... haut-de-forme gris académique et *Journal des Débats*, mimique doctrinaire, hochements de tête, bouche en rond, aspirations d'air... mettant des pierres dans ses poches de peur que le vent ne l'emporte.

*
* *

Des doigts furieux qui n'attendaient pas d'être sortis de ma main pour tâter la pièce que je leur glissais, et s'étonner, marquer leur allégresse ou leur mécontentement : « Que ça! »

*
* *

Il y avait une fois un vieux chat très malin qui prétendait connaître toutes les formes de souricières et la façon d'attacher le lard pour prendre les petites bêtes. Mais il y avait un fabricant de souricières plus malin que lui et qui lui faisait de bien désagréables surprises, Et ce fabricant s'appelait : la vie.

*
* *

Des êtres qui ne subissent jamais le coup, mais le contre-coup des choses : joie ou peine, ils ne sont frappés qu'en retour. Observation sur moi-même et mon peu de présence dans ce que j'étais.

*
* *

D'une femme : je compte ses visites chez moi par les chagrins qu'elle m'a faits.

*
* *

Brusque vision originale de la vie, quand le brigand se met carrément hors la loi, considère le vol comme la chasse, les devantures comme le gibier, les sergots, juges, etc.., comme des gardes forestiers. Et le côté Robinson et enfantin, le vin bu à la barrique avec un chalumeau, l'alerte perpétuelle et mouvementée.

*
* *

Le rire de Voltaire, oublié par lui à Berlin, durci, alourdi dans la mâchoire allemande, se retrouve dans quelques auteurs : Henri Heine,..

*
* *

J'essaie d'analyser l'impression de froid au cœur, le frisson de peur ou de peine qui me prend à certains matins d'hiver en me mettant à ma table de travail : — un jour jaune et bas, le feu qui ronfle, pas de ciel.

Cette angoisse très particulière qui me donne l'envie de me blottir, de me tasser, me vient sans doute de la coutume d'être joué l'hiver, publié l'hiver, surtout critiqué l'hiver. C'est par des matins semblables qu'on a l'habitude de se souvenir peut-être simplement que c'est l'heure de lire les journaux. tant de journaux dont le fiel vous barbouille, l'heure où l'on se met devant son ouvrage, l'heure habituelle de la bataille.

*
* *

Nos colères, confuses comme des batailles, où les aides de camp sont censés porter des ordres qu'ils ne donnent pas, par lâcheté ou cause accidentelle ; tous nos mouvements passionnels comparables à cela. Ce n'est qu'après coup que nous prétendons avoir agi pour tel ou tel motif.

*
* *

B... en face de cette jeune femme, préoccupés tous deux d'eux-mêmes, et uniquement d'eux-mêmes, de l'effet qu'ils font l'un sur l'autre. Ils sont à l'abri de toute surprise, et ce singulier flirt peut durer longtemps.

*
* *

Bruit mystérieux aux Invalides, dans le tombeau de Napoléon, à certaines dates contemporaines.

*
* *

Utiliser en épisode la mort de ce navire anglais, coupé en deux et coulé avec quinze cents hommes par son contre-amiral. Suicide enragé ou folie intermittente ; admirable à faire dans le cadre inexorable de la discipline, et le paysage exotique d'un golfe bengalais.

*
* *

Comment il faut lire les romans de Goncourt ? la question me fut très sérieusement adressée par un homme très naïf, très simple.

*
* *

Post-scriptum d'une lettre de Bonaparte qui parle de « son sang de méridional » coulant dans ses veines avec la fougue du cours du Rhône : — à mettre en épitaphe à mon *Napoléon, Empereur du Midi*.

*
* *

Quand j'arrive à Champrosay, où je laisse mon Sainte-Beuve en villégiature tout le temps de mon séjour à Paris, j'ai toujours en arrivant la sensation de retrouver un vieux monsieur en bonnet de soie, érudit et glabre, dont la causerie très substantielle et variée me change des potins niais de tout l'hiver. Forcément, pendant qu'il m'interroge et que je lui réponds, je ne peux m'empêcher de différencier les deux époques et de trouver qu'au temps de Sainte-Beuve, si l'on n'était pas plus sérieux que maintenant, on faisait du moins semblant de le paraître.

*
* *

Renan : péripatéticien de la vie.

*
* *

« Les ponts de Paris » : personnes qui colportent les potins d'une société à l'autre.

*
* *

Tout à l'épilepsie : on ne rit plus, on se tord.

*
* *

De belles anecdotes sur l'amour, chastes et bien contées, ne valent-elles pas un livre de philosophie amoureuse? Ah! jeunesse pédante, vaguement imitatrice tout de même!...

*
* *

Gœthe, dans ses *Affinités électives*, a subi l'influence des romans méchants du XVIIIe siècle français.

*
* *

Deux ou trois fois déjà, senti la terreur du gâchis humain à propos de Napoléon.

*
* *

Dire un jour l'attendrissement que m'a causé, à un tournant de route, l'apparition de la cime rose et blanche de la Jungfrau ; sensation délicatement voluptueuse sans que la littérature y fût pour rien. Je comprends ce nom de vierge, de jeune fille, donné à cette neige effleurée d'un rayon: — une jeune fille endormie et que le sommeil découvre, roses et lys.

*
* *

Les communications rompues entre cette génération et la nôtre; incompréhension qui va jusqu'à la haine.

*
* *

L'action, l'action! Plutôt que de rêver, scier du bois pour que le sang circule.

*
* *

Est-ce bizarre, ces amours de Byron et de la Guiccioli! Elle, s'exaltant à l'idée que le monde avait les yeux sur elle,

sur leur couple ; et lui, plus las, plus excédé de jour en jour ! Et je pense à tous les byroniens que j'ai connus, tous sur le même patron, identiques, pourquoi ?

*
* *

Le seul détail topographique pittoresque que nous ayons du Paradis terrestre, c'est qu'un ange au glaive de flamme en gardait l'entrée, et que l'arbre de la science y fleurissait. L'arbre de la science !... La science a donc précédé l'amour ? C'est sous cet arbre que tout advint.

*
* *

La chance ! Quand Napoléon — celui auquel il faut toujours revenir lorsqu'on pense au coup de fortune, à l'astre, à la destinée féerique d'un homme — donc, quand Napoléon commence à décliner, il est saisissant de voir tomber d'abord ses meilleurs appuis ; c'est par Lannes que le sort l'entame, puis Duroc... craquements qui précèdent le tremblement de terre, plusieurs échecs avertisseurs du désastre final.

Je crois qu'il en va ainsi de toutes les fortunes : elles ne se sont pas faites d'un coup, elles ne tombent pas subitement, en une fois. Je songe à cela en voyant mourir autour de moi mes défenseurs, les meilleurs, les plus vaillants. Coup au cœur, glas égoïste ! C'est pour cela, sans doute, que je me suis senti si ému de ces départs.

*
* *

On n'a pas assez remarqué que c'est de Taine et de ses théories que sont tirés les principes des deux grandes écoles romancières : le naturalisme et le roman psychologique. — Balzac et Stendhal.

*
* *

La vanité se porte au dehors, encombrante comme un sac d'écus ; l'orgueil, au contraire, se porte en dedans, invisible.

*
* *

Ce qui me ferait croire aux superstitions hindoues et aux migrations des âmes à travers différentes espèces pour arriver à l'état d'homme, c'est que nous voyons tous les hommes avoir au fond d'eux-mêmes comme le souvenir d'une bête qu'ils ont été, et qu'ils sont toujours prêts à redevenir.

*
* *

Qu'y a-t-il de plus effrayant dans la vie? Le grand bonheur.

*
* *

Conversation de Jésus en croix avec les deux larrons, en croix aussi, sur la douleur.

*
* *

Lutter contre les volontés mauvaises, pareilles à ces épaves sous-marines, écueils mouvants et traîtres qui crèvent le navire sous la flottaison.

Et retenir cette formule : « Tâchons de guérir avec la littérature le mal que la littérature a fait. »

*
* *

Quelque chose à trouver d'éloquent avec la guerre, l'état d'esprit d'un jeune homme du second Empire, dont la vie au jour le jour ne comportait encore aucune pensée haute, aucun sentiment fixe du devoir. Éclairé tout à coup, il comprit la vie, une nuit de grand'garde, pendant qu'une grande flamme silencieuse montait sur les bois de la Malmaison.

Alors un soliloque : « Si j'étais tué, que resterait-il de moi? Quelles traces de mon orgueil?... Rien fait... » Farouche examen de conscience.

*
* *

Comme il serait joli à écrire, le roman de la poitrinaire,

honnête jusque-là, puis, dans la maladie, — inaction, exaltation, — se toquant d'un jeune auteur ! Ils s'écrivent poste restante : le mari découvre ça et, pris de pitié, s'explique ce besoin sentimental qu'il ne pouvait peut-être pas satisfaire.

***

La mort ! J'appelle ainsi le mauvais passage et son angoisse, non pas le néant d'être qui précède et qui suit la vie.

***

Je lis dans les Mémoires de Constant que le mécanicien Maelzel avait construit un appareil de jambes mécaniques pouvant remplacer les jambes emportées par un boulet. Maquette d'un beau dialogue entre le conquérant et le mécanicien.

***

Acteurs inconscients et obscurs d'une pièce dont nous ne connaissons que le dénouement.

ALPHONSE DAUDET

(La fin prochainement.)

LES

ÉCOLES SUPÉRIEURES

DE COMMERCE

Il est inutile de rappeler ici qu'une nation doit sa puissance économique à sa richesse agricole, à sa fécondité industrielle et à son activité commerciale. Il est tout aussi superflu d'affirmer que la puissance économique d'un État est un des principaux facteurs de son action dans le monde. Tout le monde comprend que la France ne conservera un rôle prépondérant que si elle développe sans cesse sa puissance économique. Or, sa richesse agricole est indéniable ; sa fécondité industrielle s'affirme d'année en année ; mais son commerce ne se développe pas au gré de ceux qui ont souci de l'avenir.

Si nous consultons la statistique du commerce spécial des grandes nations pour la dernière décade, nous voyons que le commerce de l'Allemagne a augmenté, pendant cette période, de 2 264 millions de francs ; celui des États-Unis, de 2 milliards 200 millions de francs : celui du Royaume-Uni, de 1 milliard 500 millions de francs ; celui des Pays-Bas, de 1 milliard 219 millions de francs — le nôtre de 200 millions seulement. Faut-il en accuser notre politique douanière ? L'Allemagne et les États-Unis n'ont pas de tarifs plus libéraux que les nôtres, et leur gain, pour cette période, dépasse deux milliards. Serait-ce donc que les autres peuples ont plus de goût que nous pour le commerce ? Rien n'est moins certain. La

population commerçante de l'Allemagne est de 6 millions d'âmes, sur un total de 52 millions, alors que la nôtre est de 5 millions, pour un chiffre total de 38 millions et demi d'habitants. La proportion est sensiblement la même. Si nous sommes en état d'infériorité, c'est donc que nos commerçants sont ou moins hardis, ou moins habiles et moins instruits? Moins hardis, nous ne le pensons pas : l'esprit d'entreprise n'est pas mort chez nous, nos explorateurs le prouvent quotidiennement. C'est donc plutôt l'habileté, l'instruction, en un mot, l'éducation professionnelle qui leur fait défaut.

Au cours des siècles, la gloire de la France a été formée du triomphe de ses armes et du rayonnement de son génie politique, artistique et littéraire. Depuis que nous sommes tombés au cinquième rang, en Europe, pour la population, et que le système de la nation armée a remplacé celui des armées de volontaires ou de mercenaires, nous ne pouvons songer à de faciles succès sur les champs de bataille. La suprématie artistique et littéraire est enviable, mais ne saurait suffire au temps présent. Il faut donc, de toute nécessité, que nous devenions un peuple commerçant. Beaucoup ont compris cette nécessité. Depuis 1871, des hommes d'initiative, puis nos principales Chambres de commerce, ont créé des établissements d'enseignement commercial. En 1890, l'État est intervenu pour consolider et continuer leur œuvre. Mais ces entreprises sont peu connues, mal comprises et leur vie est précaire. Nous voudrions contribuer au développement de ces écoles, en disant ce qu'elles sont, et en signalant au passage les points faibles de leur organisation.

Peut-on apprendre, sur les bancs d'une école, à devenir commerçant? Beaucoup répondent négativement. Et ils ont tort. Si, par commerçant, on entend l'homme d'initiative hardie et de larges vues, l'école ne peut créer cet homme-là. Mais de tels hommes ne constituent pas les cadres du monde du travail. Ceux-ci sont formés de négociants de second rang, chez lesquels l'esprit d'organisation supplée au défaut de hardiesse, et une instruction solide aux lacunes de l'instinct. Ce sont ces modestes qui appuient et complètent l'œuvre des négociants de génie.

Cet esprit d'organisation, cette instruction solide, les écoles de commerce peuvent les donner. Leur enseignement est, en outre, de première utilité, même pour ceux qui ont le génie du commerce, car le temps n'est plus où l'esprit d'initiative suffisait à la création d'une grande entreprise. La multiplication des voies ferrées a eu pour conséquence l'unification des grands marchés de la vieille Europe. L'augmentation de tonnage des navires et l'amélioration de vitesse des grandes lignes maritimes ont mis les pays les plus reculés à la portée du monde civilisé. L'extension du réseau des télégraphes et des téléphones permet de conclure une affaire de pays à pays, de continent à continent, aussi facilement qu'on la nouait jadis de région à région et de ville à ville. Il faut donc, pour agir en connaissance de cause, s'initier à la vie économique du monde entier. Comment acquérir cette instruction préalable, sinon sur les bancs d'une école?

Les écoles de commerce répondent ainsi à des besoins réels. Mais y répondent-elles complètement? Quelques-unes, oui; d'autres non. Elles portent toutes le même nom: « École supérieure de commerce »; elles ont, en apparence, des programmes uniformes; elles obéissent toutes à la tutelle de l'État, et cette tutelle s'exerce d'une façon identique à l'égard de chacune d'elles; mais les unes sont plus ou moins des écoles supérieures de commerce; les autres sont des écoles commerciales primaires; aucune n'est, véritablement, une école de haut enseignement commercial. Le Ministère du Commerce l'a si bien compris que, depuis le jour où il a assumé la responsabilité de diriger leurs travaux, il s'est efforcé d'élever leur enseignement et de l'unifier. Il n'y a pas encore réussi; nous doutons qu'il y réussisse un jour. Son action persistante, parfois gênante, a énervé les forts sans parvenir à stimuler les faibles. Elle a même eu pour résultat d'attirer la clientèle dans les écoles de second rang, au détriment des autres. De là un malaise général, qu'il importe de faire cesser. Ce n'est certes pas que nous repoussions, par principe, la tutelle de l'État. Nous la tenons, au contraire, pour légitime et nécessaire. Seule l'organisation nous en semble défectueuse. Aux défauts que signale tous les jours l'expérience, nous proposerons quelques remèdes.

*
* *

Disons tout d'abord ce qu'est, à l'heure actuelle, en France, l'enseignement commercial, à ses divers degrés. En principe, il devrait comprendre trois degrés : l'enseignement primaire, l'enseignement secondaire, l'enseignement supérieur. L'enseignement primaire devrait former les employés de second ordre; l'enseignement secondaire, les employés de premier ordre et les chefs de maisons moyennes; l'enseignement supérieur, les chefs de grandes maisons et le haut personnel des services commerciaux, administratifs et consulaires. En réalité, l'enseignement supérieur est encore à créer. On en peut concevoir le plan. Mais cette étude ne serait pas à sa place ici. Nous nous bornerons donc à émettre le vœu que cette lacune soit comblée, — quand l'enseignement secondaire aura été réorganisé et assis sur des bases solides.

Un mot seulement de l'enseignement commercial primaire. C'est celui que les jeunes gens reçoivent dans les écoles pratiques de commerce ou d'industrie, qui ont pour objet de former des employés subalternes. Ce but, elles l'atteignent. Aux adolescents que leur livrent les écoles primaires, elles fournissent des notions sommaires de sciences usuelles : arithmétique, algèbre, géométrie, physique, histoire naturelle, histoire, géographie; elles y ajoutent des notions de calligraphie, d'arithmétique appliquée, de chimie industrielle, de comptabilité, de législation commerciale, et l'étude rudimentaire d'une langue étrangère. La durée des études, dans ces écoles, est généralement de trois ans. Les cours sont gratuits. Et ces établissements sont, exclusivement, entre les mains du ministre du Commerce, qui les administre. La France possède, en ce moment, de 25 à 30 écoles de ce type : leur nombre augmente tous les jours. Ces écoles sont utiles; leurs programmes sont bien compris et leur fonctionnement est normal; mais elles intéressent faiblement le développement économique du pays.

L'enseignement commercial secondaire est le domaine des onze écoles supérieures de commerce actuellement reconnues par l'État. Il s'agit, ici, de former des chefs de services pour les

grandes maisons, des chefs de maisons et, aussi, des chefs de services administratifs — puisqu'il n'existe pas d'établissement d'enseignement supérieur qui puisse revendiquer cette haute mission. Les programmes comprennent : l'étude des produits agricoles, au triple point de vue de leur production, de leur falsification et de leur valeur marchande : l'étude de la valeur économique de la France et des nations civilisées, par des leçons de géographie économique et d'histoire du commerce; l'étude détaillée de la législation commerciale et industrielle française ; l'étude sommaire des législations commerciales étrangères ; un résumé pratique de notre législation civile, ouvrière, maritime; les principes de l'économie politique; l'étude des marchés financiers, des opérations de banque et de bourse, du fonctionnement des Compagnies d'assurance ; l'étude complète de la comptabilité en usage dans les grandes maisons et dans les Sociétés; enfin l'étude d'au moins deux langues étrangères.

C'est un programme vaste. Si vaste, que beaucoup d'écoles, après l'avoir soumis à l'approbation ministérielle, n'ont pu réunir ni le corps professoral nécessaire, ni une clientèle scolaire capable de se l'assimiler. Pris dans son ensemble, il répond bien aux exigences techniques : le jeune homme qui l'a complètement parcouru connaît les obligations du commerçant, la valeur économique de son pays et des nations rivales, la nature des produits mis en circulaion sur les grands marchés du monde, les lois qui régissent les rapports du capital et du travail ; il est, enfin, à même de traiter une affaire à l'étranger en employant l'idiome du pays.

Si les écoles supérieures de commerce appliquaient intégralement ces programmes, elles donneraient satisfaction aux besoins du monde économique moderne. Mais il n'en est pas ainsi. Toutes, à vrai dire, promettent cet enseignement complet, et le Ministère du Commerce s'efforce de les contraindre à tenir leurs promesses, Mais la bonne volonté des unes et la surveillance de l'autre ne suffisent pas à triompher des obstacles. Ces obstacles sont : la diversité d'organisation et de but des onze écoles soumises à la tutelle ministérielle ; l'uniformité de la législation administrative réglementant ces écoles ; les vices de cette législation. Mais, pour bien

comprendre les causes du malaise dont souffrent nos établissements d'enseignement commercial, il est nécessaire de savoir comment ils sont nés, comment ils ont vécu, pourquoi ils ont invité l'État à venir à leur aide, comment, enfin, le Ministère du Commerce a répondu à leur appel.

***

Jusqu'en 1871, la France n'a possédé qu'un seul établissement de haut enseignement commercial : l'École supérieure de Commerce de Paris. Elle avait été fondée en 1820 par des négociants parisiens, MM. Brodard et Legret, dans le but spécial de former, sinon des ingénieurs, du moins des agents commerciaux pouvant aider au développement des affaires industrielles. De là son nom primitif : École spéciale de Commerce et d'Industrie. Les débuts furent heureux ; mais les jours difficiles ne se firent pas attendre longtemps et, en 1830, l'école dut fermer ses portes.

Adolphe Blanqui entreprit de la faire revivre. Il l'acheta. L'École centrale des Arts et Manufactures venait d'être créée ; à elle seule il appartenait désormais de fournir des ingénieurs civils. Blanqui le comprit, et donna à son établissement le nom d' « École spéciale de Commerce ». Cependant l'enseignement demeura le même : mi-partie commercial, mi-partie industriel. A cette œuvre, Blanqui consacra vingt-quatre années d'efforts : l'École a été longtemps connue sous le nom d' « École Blanqui ». Mais le public demeurait indifférent, les embarras financiers se multipliaient. Quand Blanqui mourut, en 1854, M. Gervais, de Caen, se rendit propriétaire de l'établissement. Il le réorganisa, restreignit les dépenses, et put le maintenir relativement prospère jusqu'en 1867 : atteint à son tour par la mort, il le légua à mademoiselle Blanqui. Il lui laissait un collaborateur précieux en la personne de M. Aimé Girard, directeur de l'École. Cependant, en 1869, soixante-dix élèves seulement étaient assis sur les bancs de l'Ecole supérieure de Commerce, et l'équilibre budgétaire ne s'obtenait que difficilement. C'est alors que la Chambre de Commerce de Paris, présidée par M. Denière, résolut de se rendre propriétaire de l'École. Par délibération en date du

27 janvier 1869, elle l'acheta pour 120 000 francs et une location de 25 000 francs. Depuis cette date, l'École a été administrée par la Chambre de Commerce. En 1873, la Chambre décida d'admettre des externes : cette mesure vivifia le recrutement de l'École, sans clore l'ère des déficits. Et ce n'est guère que dans ces dernières années qu'elle a connu la prospérité matérielle. Son enseignement est toujours demeuré à la fois industriel et commercial.

L'exemple de l'école Blanqui prouvait que la création d'une école de commerce ne pouvait pas être considérée comme une bonne affaire financière, et ne devait être envisagée que comme une entreprise désintéressée, d'utilité générale. C'est ainsi que les négociants de nos grands marchés le comprirent, quand ils résolurent, après la crise de 1870-1871, d'organiser le recrutement de leurs principaux employés en fondant des établissements d'enseignement commercial.

En 1871, une Société se constituait au Havre pour fonder une école supérieure de commerce. Le 28 août, le capital social était fixé à 220 000 francs, et, en octobre, la nouvelle école ouvrait ses portes à vingt-six élèves. Cette école était exclusivement commerciale et ses programmes d'études étaient conçus de manière à donner satisfaction aux besoins des grandes maisons havraises. Ici encore, les premières années furent dures ; les déficits s'atténuèrent avec le temps, mais la moitié environ du capital social avait disparu quand l'État intervint, en 1890, dans les conditions que nous dirons plus tard.

Plus pénible encore fut la carrière de la deuxième fondation de ce genre : l'École supérieure de commerce de Rouen. En la même année 1871, au mois de mai, la Chambre de commerce de Rouen, le conseil municipal, la Société libre d'émulation du commerce et de l'industrie de la Seine-Inférieure et le Lloyd rouennais forment un comité chargé de réunir des fonds pour créer une école de commerce : en quinze jours, 210 souscripteurs offrent 250 000 francs. La « Société civile pour le développement en Normandie de l'enseignement commercial et industriel » est constituée le 23 août et, le 15 octobre, l'école fonctionne. Elle réunit 25 élèves. En 1875, elle en groupait 83 ; en 1882, sa clientèle était réduite à 42 élèves et la situation devenait alarmante. En 1883,

une convention intervient entre le ministre de l'Instruction publique et la Chambre de commerce, et l'école passe sous la tutelle de l'Université : elle est rattachée à l'École supérieure des sciences et des lettres de Rouen. La combinaison était discutable, car les jeunes gens qui hésitaient à s'initier aux affaires sur les bancs d'une école administrée par des négociants n'avaient aucune raison de tenir pour plus solide l'enseignement technique d'une école gérée par l'Université. Le mal empira. En 1888, la section commerciale de l'École supérieure des sciences et lettres de Rouen ne comptait plus que neuf élèves. Il fallait ou supprimer l'école, ou la réorganiser une fois encore. Le conseil municipal de Rouen prit ce dernier parti, se substitua à l'Université le 19 mai 1893 et, depuis ce moment, l'École supérieure de commerce de Rouen est une école municipale. Son enseignement est sensiblement le même que celui de l'école du Havre.

Le mouvement, né à l'ouest, se continua à l'est. Depuis 1868, le grand commerce lyonnais songeait à créer une école, principalement industrielle, destinée à satisfaire aux exigences locales. Une école de ce genre avait été fondée à Mulhouse, en 1866, grâce à l'initiative de MM. Jules et Jacques Siegfried et, sous la direction de M. Penot, elle avait fourni une carrière honorable, sinon rémunératrice, quand survint la guerre franco-allemande. Après l'annexion de l'Alsace à l'empire allemand, l'école de Mulhouse, devenue suspecte, dut fermer ses portes. Les négociants lyonnais, ayant à leur tête M. Philippe Testenoire, réunirent un capital social de 1 120 000 francs, et offrirent à M. Penot de venir continuer à Lyon l'œuvre commencée à Mulhouse. En 1872, l'École supérieure de commerce de Lyon ouvrait ses portes. En 1876, elle instituait une section de tissage et devenait « École mixte de commerce et de tissage ». Ses débuts avaient été heureux ; mais, en 1882, les vaches maigres succédèrent aux vaches grasses, et il fallut entamer, de plus en plus, le capital social. Ces difficultés n'ont pas empêché l'École de Lyon de fournir un enseignement solide ; elle est de celles qui ont le plus profité de la réforme de 1890 et son fonctionnement est, de tous points, satisfaisant.

C'est en cette même année 1872, le 15 octobre, que Mar-

seille, à son tour, ouvrit une école supérieure de commerce. Deux cent vingt et un négociants, de la ville ou de la région, avaient souscrit, le 17 avril, un capital de 450 000 francs. La nouvelle école reçut 44 élèves, parmi lesquels de nombreux étrangers. La majeure partie des élèves français se destinaient à la carrière d'employé de commerce; et l'enseignement de l'École correspondait exactement à leurs aspirations. La vie matérielle de cet établissement fut difficile. En 1882, plus de cent mille francs étaient sortis de la caisse des actionnaires; et ce n'est que depuis 1885 que les bénéfices annuels ont, parfois, remplacé les déficits. Aujourd'hui, l'École de Marseille a un fonctionnement plus régulier; elle s'est incorporé, en 1892, l'ancienne école marseillaise de navigation, et la création de sa « Section de marine marchande » lui a valu un regain de vitalité.

Bordeaux suivit l'exemple des autres grands ports, en 1874. La ville de Bordeaux, la Chambre de commerce, le Conseil général de la Gironde et la Société philomathique garantirent des subventions annuelles. La ville offrit un local de cinq cent mille francs, avec un crédit d'aménagement de cinquante-quatre mille francs; plus une subvention annuelle de trente mille francs. La Chambre de commerce promit une subvention de vingt mille francs; le Conseil général en vota une de cinq mille francs. L'enseignement de cette école fut celui des écoles du Havre, de Rouen et de Marseille : un enseignement commercial, destiné à former des employés de commerce. L'établissement fut ouvert le 3 novembre 1874. Il connut, lui aussi, les jours pénibles, et sa prospérité matérielle ne date que de la réforme ministérielle.

Il faut désormais franchir sept années pour enregistrer une nouvelle fondation : celle de l'École des Hautes Études commerciales de Paris. La date de l'inauguration de cette école — 4 décembre 1881 — est une date capitale. Jusqu'à ce moment, les écoles de commerce de France n'avaient été fondées que pour former des employés de commerce; leur enseignement était faible, leur clientèle scolaire composée de jeunes gens sans instruction générale sérieuse; les bacheliers n'y apparaissaient que rarement: et les étudiants qui, rompant avec les préjugés, avaient espéré y acquérir des notions

pratiques complétant et couronnant leurs études littéraires, s'en retournaient diplômés, mais quelque peu désillusionnés.

La Chambre de commerce de Paris n'ignorait pas cette situation ; mais les plus hardis hésitaient à aller de l'avant en constatant combien le public se montrait indifférent ou hostile. Depuis 1867, on parlait, à Paris, de créer un établissement d'enseignement commercial vraiment supérieur. En 1875, l'Athénée oriental reprit la question et, dans un rapport lu à sa session provinciale de Saint-Étienne, cette Société affirma la nécessité d'organiser un Institut des Hautes Études commerciales. La Société nationale d'éducation de Lyon avait, de son côté, confié l'étude d'une création analogue à une commission spéciale. Mais on n'était pas sorti de la période des discussions stériles quand, les 8 mai et 24 juillet 1878, la Chambre de commerce de Paris entreprit de réaliser la pensée commune. Le 3 novembre 1881 tout était prêt et, le 4 décembre, M. Gustave Roy, président de la Chambre de commerce, inaugurait l'école des Hautes Études commerciales. La Chambre de commerce avait dit, dans le rapport qu'elle avait adressé, le 15 février 1879, au ministre du Commerce et de l'Industrie : « L'École (des Hautes Études commerciales) est destinée, dans la pensée de la Chambre, à donner un complément d'instruction aux fils de la bourgeoisie qui se proposent, à leur sortie du collège, de suivre la carrière commerciale. Le but de la Chambre est de donner à ces jeunes gens les notions pratiques au moyen desquelles on apporte l'ordre et la clarté dans les échanges, dont le mécanisme général leur aurait été préalablement expliqué, et d'imprimer une direction élevée à cet enseignement, qui comprendrait les sciences modernes se rattachant aux nécessités du commerce international. » Le but poursuivi par la Chambre de commerce de Paris était double : 1° créer un nouvel ordre d'enseignement commercial, l'enseignement supérieur ; 2° diriger les jeunes gens instruits, clientèle ordinaire des Facultés, vers les carrières commerciales, et non plus former simplement des employés de commerce.

Ce double but a-t-il été atteint ? Partiellement, mais non complètement. L'École des Hautes Études commerciales n'est pas un établissement d'enseignement supérieur, au sens strict

du mot. Au moment de sa création, ses programmes furent formés, presque complètement, des programmes de l'École supérieure de commerce de Paris: on se contenta d'en remplacer la partie industrielle par des cours comprenant « les sciences modernes se rattachant aux nécessités du commerce international », c'est-à-dire : l'outillage commercial, ports, canaux, chemins de fer, télégraphes, téléphones, et l'étude des transports. Le corps professoral de la nouvelle école fut des mieux composés et la Chambre de commerce mit à la disposition de ce personnel d'élite un matériel complet. Dans ces conditions, l'École des Hautes Études commerciales devait être, et a été, une excellente école d'enseignement secondaire, mais elle n'a pu se classer comme établissement d'enseignement supérieur. Par contre, le second but a été pleinement atteint : les bacheliers se sont fait inscrire en grand nombre, et l'enseignement, tombant dans un terrain bien préparé, a pu produire tous ses fruits. Et ce fut la première école de France qui formât des générations pour les grandes affaires et non plus seulement pour le service des maisons de commerce.

L'heureuse réussite de cette fondation poussa deux cents négociants parisiens à réunir, en 1884, un capital de deux cent mille francs pour fonder un « Institut commercial » destiné à servir, plus spécialement, les intérêts du commerce d'exportation. Cet établissement s'est assimilé simplement les programmes de l'École des Hautes Études et de l'École supérieure de Paris ; toutefois, il a reculé devant les sacrifices que nécessite le recrutement d'un corps professoral comme celui de l'École des Hautes Études, et sa clientèle scolaire n'atteint pas le niveau moral de celle des deux grands établissements administrés par la Chambre de commerce de Paris.

Nous arrivons ainsi en 1889-1890, époque où le ministre du Commerce « reconnaît » les écoles supérieures de commerce, dans des conditions que nous préciserons bientôt, et organise la tutelle administrative. Désormais, l'État n'accordera la reconnaissance qu'aux écoles acceptant ses directions. Nous allons donc voir les programmes des écoles de fondation récente s'identifier avec celui de l'École des Hautes Études commerciales, que le ministère du Commerce a transformé en programme-type. Les sociétés civiles de

garantie ne seront plus admises à bénéficier du concours de l'État, et le ministère du Commerce ne reconnaîtra les écoles nouvelles qu'autant qu'elles seront administrées par des Chambres de commerce. C'est dans ces conditions que se sont ouvertes les Écoles supérieures : de Lille, reconnue par décret du 12 juillet 1892 ; de Nancy, reconnue par décret du 2 octobre 1896 ; de Montpellier, reconnue par décret du 16 juillet 1897. C'est dans ces mêmes conditions que seront reconnues, si les pourparlers aboutissent, les écoles supérieures de commerce projetées à Nantes, Dijon et Limoges.

Résumons ce rapide historique. Tout d'abord, aucune de nos écoles supérieures de commerce n'est un établissement de véritable enseignement supérieur : elles distribuent toutes un enseignement secondaire, théoriquement conforme « au programme-type », celui que nous avons donné au début de cette étude. Si cette formule est intégralement appliquée, les écoles répondent à la pensée ministérielle et sont en mesure de donner aux jeunes gens instruits un complément d'études tel qu'ils puissent prendre rang parmi les grands négociants. Si l'application des programmes n'est qu'un trompe-l'œil, les écoles conservent une certaine utilité, mais elles ne peuvent plus prétendre à former des chefs de maisons et elles alimentent, en fait, le personnel des maisons de commerce. Si l'on se souvient des conditions de fondation des écoles ouvertes avant 1881, — date de l'inauguration de l'École des Hautes Études commerciales — il faut bien reconnaître qu'il existe deux groupes d'écoles dites supérieures ; le premier comprend les écoles du Havre, de Rouen, de Lyon, de Marseille et de Bordeaux, auxquelles il faut ajouter l'Institut commercial de Paris ; le second réunit l'École supérieure de commerce de Paris, l'École des Hautes Études commerciales, et les écoles supérieures de Lille, Nancy et Montpellier. Le premier groupe est plutôt apte à fournir de bons employés de commerce ; le second, plutôt apte à former des chefs de maisons. Une autre constatation s'impose : nous avons rencontré, chemin faisant, des écoles plutôt commerciales : telles Le Havre, Rouen, Marseille, Bordeaux ; des écoles plutôt industrielles : telle celle de Lyon ; des écoles mi-parties industrielles, mi-parties

commerciales : telle l'École supérieure de commerce de Paris ; enfin trois écoles ayant un programme identique : Hautes Études commerciales, Montpellier, Nancy. Ajoutons que l'école de Lille a dû développer son programme industriel pour donner satisfaction aux besoins de la région du Nord, et que l'Institut commercial de Paris se réclame, nous l'avons vu, d'un but spécial. Il en résulte que les deux groupes d'écoles n'ont pas, chacun, une homogénéité parfaite. Et, si nous rappelons que la tutelle ministérielle est une, qu'elle s'exerce de la même manière envers toutes, nous aurons dit pourquoi son fonctionnement ne donne pas satisfaction à tout le monde et soulève d'assez nombreuses critiques.

Avant d'étudier la nouvelle phase dans laquelle est entrée, en 1889-1890, l'enseignement commercial, il importe de rendre justice à ceux qui ont créé, en France, cet enseignement. C'est à l'initiative privée de grands négociants ou des Chambres de commerce qu'est due la vulgarisation de l'enseignement commercial dans notre pays. C'est par millions, nous l'avons indiqué, que se chiffrent les sacrifices consentis par les particuliers et par les collectivités. Ces efforts n'avaient pas abouti à des résultats heureux. Tous les établissements d'enseignement commercial, l'École des Hautes Études comme les autres, avaient vécu aux dépens de leur capital de fondation, faute d'une clientèle suffisante. Les jeunes gens pauvres, désireux d'obtenir une place dans une grande maison de commerce, ne pouvaient pas toujours faire face aux dépenses de deux années d'études. Les étudiants riches dédaignaient les écoles de commerce. La partie semblait donc perdue pour les apôtres de l'enseignement commercial quand l'État vint enfin seconder leur action.

*
* *

En 1889, toutes les écoles supérieures de commerce étaient aux prises avec des difficultés financières sérieuses. Les plus favorisées enregistraient une année des bénéfices, puis une autre année un déficit ; les autres apercevaient déjà le fond de la caisse sociale. Cependant leurs administrateurs demeuraient convaincus de l'extrême importance de l'œuvre entreprise.

Et les plus influents d'entre eux, notamment les présidents de la Chambre de Commerce de Paris, ne cessaient pas de rappeler aux ministres du Commerce que l'État était intéressé à la réussite des écoles supérieures de commerce. Les ministres le reconnaissaient volontiers ; mais ils s'en tenaient à de bonnes paroles et ajournaient leur intervention à des circonstances propices. La discussion de la loi militaire du 15 juillet 1889 détermina cette intervention.

Puisqu'il était admis que tous les jeunes gens dont l'action peut être utile au développement des forces nationales seraient exemptés de deux années de service militaire, cette exemption devait, nécessairement, être accordée aux élèves des écoles supérieures de commerce. L'article 23 de cette loi assimila donc les élèves diplômés de ces écoles aux diplômés des grandes écoles reconnues par l'État. Mais le Ministère du Commerce n'entendait accorder cette faveur qu'aux écoles de commerce qui reconnaîtraient sa tutelle et lui offriraient ainsi des garanties spéciales. Il organisa donc cette tutelle et obligea les écoles existantes à solliciter sa reconnaissance.

L'État n'ignorait pas la situation financière des écoles de commerce ; il savait également que l'enseignement de ces écoles n'était pas d'une égale valeur. Son action fut donc ainsi définie : désintéressement absolu de la gestion financière de ces établissements, les sociétés constituées, ou les Chambres de commerce, demeurant seules chargées d'équilibrer le budget de leurs fondations ; — par contre, surveillance étroite de l'enseignement distribué dans les écoles. Tel est le principe fondamental de l'intervention de l'État : pas de responsabilité financière ; pleine responsabilité au point de vue de l'enseignement. Ce double principe a-t-il été respecté dans ses conséquences normales? Nous ne le pensons pas.

Le premier décret organisant la tutelle administrative est en date du 31 mai 1890. Il organisait la reconnaissance par l'État des écoles supérieures de commerce dont les élèves diplômés seraient autorisés à bénéficier de l'exemption de deux années de service militaire, aux termes de l'article 23 de la loi du 15 juillet 1889. Il stipulait : 1° que les écoles seraient reconnues par décret rendu sur le rapport du Ministre du Commerce et du ministre de la Guerre, le conseil d'État entendu, après avis de la

commission permanente du Conseil supérieur de l'enseignement technique ; 2° que le décret de reconnaissance déterminerait les conditions auxquelles chaque école devrait se conformer au point de vue de l'enseignement, de l'inspection, des examens ou des concours d'entrée, des examens de sortie et de la délivrance des diplômes ; 3° que les examens au concours d'entrée, ainsi que les examens de sortie, seraient passés devant un jury nommé par arrêté du ministre du Commerce ; 4° que le programme de ces examens d'entrée et de sortie serait déterminé par arrêté ministériel, pris après avis du directeur de chaque école et de la commission permanente du Conseil supérieur de l'enseignement technique.

Un nouveau décret, daté du 22 juillet 1890, organisait en détails cette reconnaissance. En voici les stipulations :

1° Les écoles devaient se recruter, exclusivement, par voie de concours ; le Ministère du Commerce fixait, pour chaque école, le nombre des places mises au concours ; les élèves étrangers pouvaient être admis sans concours, mais n'étaient autorisés à recevoir ni diplômes, ni certificats ; une majoration de points était accordée aux candidats français nantis de diplômes universitaires.

2° La durée des études, dans chaque école, était fixée à deux ans ; les écoles devaient annexer à leurs cours normaux une section préparatoire, pour laquelle la durée des études était fixée à une année ; le programme des cours normaux était soumis à l'approbation ministérielle ; des peines disciplinaires atteignaient les élèves qui avaient été absents plus de vingt jours au cours d'une année ; les élèves n'ayant pas obtenu, à la fin de la première année, au moins 50 p. 100 des points qu'ils pouvaient acquérir d'après le règlement de chaque école, n'étaient pas autorisés à passer en seconde année et ne pouvaient rentrer à l'école qu'en prenant part à un nouveau concours ; enfin le directeur de chaque école était nommé par le ministre, sur la présentation du conseil d'administration ; les professeurs étaient nommés par le directeur, sous sa responsabilité, et soumis à l'agrément ministériel.

3° Un décret ministériel déterminait le programme des examens de sortie et la quotité de points attribuée à chaque partie de ces examens ; le total des points de l'examen de

sortie devait représenter au moins le tiers du total des points attribués aux examens formant l'ensemble de la scolarité; les quatre cinquièmes des élèves français ayant obtenu au moins 65 p. 100 du total des points que l'on pouvait acquérir au cours de leurs études, recevaient le diplôme de l'École et bénéficiaient de l'exemption de deux années de service militaire; les élèves, français et étrangers, qui avaient obtenu au moins 50 p. 100 des points que l'on pouvait conquérir pour l'ensemble de la scolarité, et 60 p. 100 des points attribués à l'examen de sortie, recevaient un certificat.

A la même date, 22 juillet 1890, l'État accordait sa reconnaissance, dans ces conditions, à l'École des Hautes Études commerciales, aux Écoles supérieures de Paris, le Havre, Lyon, Marseille et Bordeaux, et à l'Institut commercial de Paris, sous la condition que cette école se recruterait au moins par voie d'examen: cette école s'est résignée, en 1892, à se recruter par voie de concours et, dès lors, toutes les écoles se sont trouvées régies par la même législation. Les autres écoles, de fondation plus récente, ont été reconnues dans les mêmes conditions générales: celle de Lille, le 12 juillet 1892; celle de Rouen, le 29 août 1895; celle de Nancy, le 2 octobre 1896; enfin, celle de Montpellier, le 16 juillet 1897.

Cette législation générale, remaniée le 29 août 1895 sur des points de détails d'importance négligeable, est demeurée en vigueur jusqu'en juin 1898. Elle appelle quelques critiques; mais avant de les formuler mieux vaut analyser les dispositions de la réforme de juin-juillet 1898.

On peut résumer ainsi leurs dispositions d'ensemble: rien n'est changé au mode de surveillance des services d'administration et d'enseignement, bien que les écoles aient moins de pièces à communiquer au ministère que par le passé; — l'organisation des jurys d'entrée demeure la même; — le programme des examens d'entrée, imposé à toutes les écoles, a été remanié, et sensiblement augmenté en ce qui concerne l'histoire et la géographie; — l'avantage de points accordé aux candidats munis de diplômes universitaires a été supprimé; — les épreuves facultatives procurant jadis un supplément de points ont été de même supprimées; — un jury a été créé pour les examens de passage de première en seconde

année; mais ce jury n'est pas constitué directement par le ministre du Commerce : il est formé par les directeurs d'écoles sous réserves de l'approbation ministérielle; — une modification très importante a été apportée aux travaux des jurys de sortie en ce qui concerne la délivrance des diplômes : jusqu'alors, nous l'avons vu, tout diplôme comportait, pour les élèves français, la dispense de deux années de service militaire; mais, à supposer que tous les élèves français d'une promotion fussent dignes du diplôme, les quatre cinquièmes d'entre eux étaient seuls admis à le recevoir; les élèves classés dans le dernier cinquième n'obtenaient ni la dispense, ni même le diplôme, sanction morale de leurs études; désormais tous les élèves méritant le diplôme l'auront; mais le bénéfice de la dispense militaire reste limité aux quatre premiers cinquièmes des diplômés. — Enfin les écoles ont été autorisées à recevoir des auditeurs libres français : l'anomalie qui consistait à ouvrir les établissements d'enseignement commercial aux étrangers, alors qu'on les fermait aux Français, disparaît.

*
* *

Telle est, dans ses grandes lignes, la réglementation qui régit actuellement les onze écoles de commerce de France. Elle est bien l'application du double principe que nous avons dégagé naguère : désintéressement absolu de la gestion financière des écoles; surveillance active de l'enseignement par l'imposition d'un programme d'entrée commun, par l'approbation des programmes de cours normaux, par la constitution de jurys d'entrée et de sortie nommés directement par le ministre du Commerce.

Est-il absolument vrai, cependant, que l'État n'intervienne en rien dans la gestion financière des écoles? On ne peut enregistrer, en effet, aucun acte d'intervention directe; mais une des mesures qu'il a cru devoir prendre pour consolider l'enseignement a une fâcheuse répercussion sur leurs budgets : nous voulons parler de la limitation du nombre des places mises au concours. Le ministre du Commerce fixe, chaque année, le nombre maximum des élèves à admettre dans chaque école et le minimum de points que les candidats doivent

obtenir pour être admis. Il apporte, ainsi, une double entrave au recrutement : quel que soit le nombre des candidats, l'école doit s'en tenir au maximum d'élèves fixé ; et le minimum de points imposé ne permet pas toujours d'obtenir un contingent complet. Le budget des écoles dépend donc, indirectement, de la volonté ministérielle. Dès la publication de l'arrêté fixant, pour chaque établissement, le nombre maximum des places qui seront mises au concours en octobre, les directeurs peuvent établir le maximum de leurs recettes. Mais l'équilibre de leur budget est instable : il peut être détruit par les résultats du concours d'entrée. Si le maximum des places n'est pas atteint, tel directeur, qui avait dressé un budget solidement équilibré, se voit acculé au déficit. L'État, en refusant de solder le déficit éventuel des écoles, n'a donc pas renoncé au droit de créer lui-même ce déficit.

A-t-il, au moins, de bonnes raisons? Nous ne le pensons pas. Pourquoi cette limitation du nombre des places mises au concours? Elle s'expliquerait s'il n'y avait, en France, qu'une école supérieure de commerce donnant accès à une carrière fermée. On ne la comprend pas, du moment qu'il existe onze écoles. Le ministre de l'Instruction publique ouvre toutes grandes les portes des Facultés et laisse aux jurys universitaires le soin de séparer, en fin d'études, l'ivraie du bon grain. Pourquoi le ministre du Commerce ne permettrait-il pas aux écoles de sa juridiction de se recruter librement, en prescrivant simplement aux jurys de sortie — dont la nomination lui appartient — de délivrer les diplômes avec une légitime sévérité? Serait-ce pour ne pas multiplier outre mesure les dispenses militaires? Si oui, les moyens ne font pas défaut pour enrayer cette multiplication, dût-on limiter à la moitié ou au tiers des diplômés les bénéficiaires de la dispense.

Pourquoi, en outre, fixer un minimum de points pour l'admission définitive? Cette mesure peut, sans doute, contribuer à élever le niveau intellectuel des promotions. Mais elle a le défaut particulièrement grave d'atteindre directement le budget de recettes des écoles. Comment celles-ci pourront-elles développer leurs services, si leurs recettes sont aussi étroitement limitées? Le Ministère du Commerce ne l'ignore pas, et il se trouve, parfois, obligé de corriger lui-même les

conséquences fâcheuses de sa législation. Si nous sommes bien informé, le fait s'est produit au concours de 1898 : si le Ministère avait sanctionné purement et simplement les opérations des divers jurys d'entrée, la majorité des écoles de France n'auraient pas eu leur contingent complet et auraient été condamnées à solder des déficits plus ou moins considérables; l'État a dû provoquer une nouvelle délibération des jurys et déroger ainsi aux règles qu'il a lui-même établies. Pourquoi, dès lors, ne pas procéder à une réforme reconnue nécessaire? Nous croyons savoir que la thèse du recrutement libre compte des défenseurs parmi les conseils ordinaires du Ministère du Commerce. Puisse-t-elle triompher, enfin. Que si le ministère ne veut pas faire ce pas décisif, qu'il supprime, du moins, le minimum de points et permette aux jurys d'entrée de classer les candidats selon leur valeur comparée et non plus d'après leur valeur propre. Ainsi, l'État aurait définitivement renoncé à toute ingérence dans l'administration financière des écoles. La surveillance de l'enseignement serait son domaine exclusif. Examinons, maintenant, comment fonctionne cette surveillance.

Quand le Ministère du Commerce se préoccupa, en 1890, d'organiser sa tutelle, il dut choisir entre deux lignes de conduite : ou bien laisser à chaque école son indépendance et se borner à constater que le directeur remplissait exactement les obligations mentionnées dans les programmes, ou bien rédiger une législation uniforme et tenir la main à ce que chaque école respectât ce programme commun. Il adopta ce dernier parti. Il dressa un programme commun d'entrée, organisa les jurys d'entrée et de sortie, s'employa à unifier les programmes de cours normaux et se réserva la nomination des directeurs et l'agrément des professeurs. Cette résolution ne fut pas heureuse. Les écoles, nous l'avons vu, étaient de constitutions diverses et leur enseignement n'offrait pas des garanties d'égale valeur. Les unes et les autres, cependant, ont été placées sur un pied d'égalité par la reconnaissance ministérielle. Nous savons bien qu'il était difficile, pratiquement, de refuser le bénéfice de la reconnaissance à des fondations pour lesquelles des personnages de marque ou des Chambres de commerce influentes avaient fait des sacri-

fices importants. Mais le Ministère du Commerce ne pouvait pas ignorer qu'il serait bien plus difficile encore de retirer la reconnaissance à une école qui l'aurait obtenue. En reconnaissant en bloc, en 1890, toutes les écoles existantes, il s'interdisait toute tentative d'unification de l'enseignement.

Il ne l'a pas compris ainsi, cependant, et il s'est courageusement employé, huit années durant, à élever les établissements de second rang au niveau des écoles de meilleur enseignement. L'entreprise était de longue haleine. Elle n'a encore produit aucun résultat; et elle ne semble pas pouvoir en produire. Il faudrait en effet, pour que l'enseignement fût partout le même, 1° que le corps professoral fût d'une égale valeur dans chaque école; 2° que la clientèle scolaire fût, à l'entrée, d'un égal niveau d'instruction générale. Or, il n'en est pas ainsi. En ce qui concerne le corps professoral, l'École des Hautes Études commerciales met à la disposition des élèves quarante-cinq professeurs, dont quatre ingénieurs, cinq professeurs de facultés, deux professeurs de l'École centrale, deux anciens élèves de l'École polytechnique, trois agrégés de l'Université, etc.; l'École de Montpellier groupe vingt-trois professeurs, dont huit professeurs de facultés, deux ingénieurs de l'État, deux directeurs d'Instituts scientifiques, deux docteurs en droit, etc.; — tandis que l'École de Marseille, par exemple, ne réunit que dix-neuf professeurs, dont cinq professeurs de comptabilité, un avocat, six professeurs de langues et sept professeurs libres. Comment exiger d'écoles aussi différentes l'application intégrale d'un programme uniforme?

En ce qui concerne la clientèle scolaire, la situation est tout aussi délicate. Au concours de 1897, l'École des Hautes Études commerciales avait enregistré 79 bacheliers admis, sur 135 élèves, soit 58 p. 100; l'École supérieure de Montpellier, 18 sur 35 élèves, soit 51 p. 100; l'École de Lyon, 33 sur 80 élèves, soit 41 p. 100; l'Institut commercial de Paris, 6 sur 45 élèves, soit 13 p. 100; l'École de Marseille, 8 sur 59, soit 13 p. 100; l'École de Nancy, 5 sur 33, soit 10 p. 100; etc. Pourquoi donc avoir enfermé dans les mailles d'un même réseau administratif des écoles dont la clientèle apparaît si manifestement diverse?

Nous nous en tiendrons à cette critique sur le principe

même du fonctionnement de la tutelle ministérielle; elle mérite, croyons-nous, d'éveiller l'attention du Ministère du Commerce et de ses conseils autorisés. Les détails de la réglementation appellent d'assez nombreuses observations. Nous les grouperons sous deux rubriques : observations relatives aux concours d'entrée, observations concernant l'examen de sortie.

***

Le Ministère pose en principe que les candidats seront d'autant mieux préparés que les épreuves d'entrée seront plus difficiles. Nous ne sommes pas de cet avis, et nous avons dit pourquoi. Nous ajouterons que, vu la diversité des épreuves, vu surtout la variété des matières qui forment les programmes des cours normaux, aucun candidat ne peut être convenablement préparé s'il n'a reçu une instruction générale complète. Aussi avons-nous constaté avec regret que le Ministère avait supprimé, en juin-juillet 1898, l'avantage de points accordé aux bacheliers. Cet avantage, en pratique, n'entrait en ligne de compte que pour le classement, chaque candidat étant tenu d'obtenir le minimum fixé par l'arrêté ministériel. Il contribuait à diriger vers les écoles de commerce les jeunes gens que n'attirait point l'enseignement universitaire supérieur, et ces élèves formaient le noyau intellectuel de la clientèle scolaire. Il est regrettable qu'aucune prime ne soit accordée, désormais, à ces « entraîneurs ». Seuls ils pouvaient prétendre à ce titre, qui ne convient certes pas aux élèves fournis par les sections préparatoires annexées à la presque totalité des écoles. Le Ministère semble avoir reconnu l'inutilité de ces sections préparatoires puisqu'il les a rendues facultatives. Nous allons plus loin et nous les estimons dangereuses. Elles ont été créées pour alimenter la caisse des cours normaux : grâce à leur nombre de places illimité, et à leur corps professoral réduit à la plus minime expression, elles fournissent des excédents notables, qui viennent grossir utilement les recettes du budget normal. Par contre, leur action nuit à l'enseignement de l'École supérieure. Les jeunes gens sont admis à la section préparatoire dès l'âge de quinze ans : à cet âge, ils n'ont, évidemment, aucune maturité d'esprit, et leur

instruction générale est incomplète. Une préparation directe au concours d'entrée ne leur vaut ni un esprit plus mûr, ni une intelligence plus cultivée. Les élèves issus des sections préparatoires doivent donc renoncer au bénéfice d'une instruction aussi variée que celle de leurs camarades bacheliers. Aussi sont-ils, généralement, les moins bien classés à la sortie et les moins bien armés pour faire, plus tard, bonne figure dans le monde du haut commerce. Il n'y a qu'une bonne préparation aux écoles supérieures de commerce : celle qui assure aux candidats une instruction générale complète.

Ceci dit, examinons de quelle manière le Ministère constitue les jurys d'entrée. Il en choisit les éléments en dehors du corps professoral des écoles, principalement parmi les professeurs de lycées. Pourquoi cette méfiance envers le corps professoral des écoles ? Qui, plus que lui, a intérêt à assurer le bon recrutement de la clientèle scolaire ? Qui est plus compétent que lui pour discerner les aptitudes d'un candidat à l'enseignement technique spécial à chaque école ? Les professeurs de lycée sont, d'ailleurs, assez mal qualifiés pour constituer ces jurys. Ils ont une tendance naturelle à décimer les candidats. D'où des incidents nombreux, dont quelques-uns ont vivement préoccupé les directeurs et les administrateurs des écoles. Il serait sage d'éviter le retour de pareils faits en donnant aux professeurs des établissements une place prépondérante dans les jurys d'entrée. Qu'on les tienne à l'écart des jurys de sortie, cela est tout naturel, car, ici, le contrôle ministériel doit s'exercer en toute indépendance ; mais ils seraient à leur place dans les jurys d'entrée.

Comment fonctionnent ces jurys ? Le Ministère du Commerce constitue un jury local pour chaque école. Il avait adopté ce principe en 1890 ; il l'a maintenu en 1898, après avoir un moment très sérieusement songé à essayer une nouvelle organisation. Il n'est pas absolument certain que son projet soit définitivement abandonné. Aussi faut-il dire quel était ce projet et combien son application eût été dangereuse.

La commission extraparlementaire de décentralisation, constituée pendant la dernière législature, s'était préoccupée

de la situation faite aux écoles de commerce par la tutelle ministérielle. Elle avait reconnu, comme nous, que la surveillance de l'État, utile, nécessaire même, était un peu trop étroite. Et, par l'organe de son rapporteur, M. de Kerjégu, elle avait proposé de réduire l'action ministérielle à trois termes : 1° agrément pour la nomination des directeurs ; 2° approbation des programmes des cours; 3° contrôle sévère des examens de sortie. Ces conclusions étaient défendables. Le Ministère, cependant, ne crut pas devoir les sanctionner. Il accepta, toutefois, l'idée de procéder à une réforme légèrement décentralisatrice : ce fut la réforme de juin-juillet 1898.

Parmi les moyens de contrôle préconisés pour les examens de sortie, la commission avait proposé la constitution d'un jury unique. Par ce moyen, le Ministère aurait pu, en effet, se rendre un compte exact de la valeur comparée de l'enseignement dans les différentes écoles. Mais le moyen n'était pas pratique. Comment, en effet, organiser ce jury ? S'il devait fonctionner à Paris, il fallait appeler dans la capitale les élèves de toutes les écoles de France, tous les directeurs, ainsi que les professeurs adjoints au jury comme représentants des différents établissements — hypothèse qui ne supporte pas l'examen ; ou bien supprimer les épreuves orales et les remplacer par des compositions, qui auraient été expédiées à Paris : dans ce cas, les compositions devant être communes, les sujets ne pouvant être choisis que dans le fonds commun des programmes, l'enseignement spécial à chaque école échappait au contrôle ministériel. Si le jury devait fonctionner dans chacun des onze établissements, il fallait, ou qu'il allât de ville en ville, de Lille à Marseille, de Nancy à Bordeaux, dans un délai de quelques jours, ou bien qu'il se fractionnât en commissions, et, dès lors, il n'y avait plus, à proprement parler, de jury unique. D'ailleurs, on ne voit pas en quoi le fonctionnement de ce jury pouvait assurer la progression ascendante de l'enseignement dans les écoles d'ancien type. Les examinateurs auraient constaté que telle école était plus sérieuse que telle autre, mais chacune n'en serait pas moins demeurée ce qu'elle était auparavant. Le Ministère du Commerce refusa donc de constituer un jury

unique de sortie; mais il retint le principe du jury unique et résolut de l'appliquer aux examens d'entrée.

Le jury d'entrée devait dresser une liste unique des jeunes gens admis à occuper la totalité des places mises au concours dans les onze écoles. Les candidats auraient indiqué, par ordre de préférence, les établissements dont ils désiraient suivre les cours normaux, et chacun d'eux aurait été inscrit, définitivement, sur les registres d'une de ces écoles, suivant son rang de classement et la place disponible. Il est aisé de voir combien l'application de ce système eût rendu difficile la situation des écoles de province. Tous les candidats riches admis dans un bon rang auraient opté pour Paris. De sorte que les écoles parisiennes auraient ouvert leurs portes à des élèves de choix, têtes de la liste générale et favorisés de la fortune, — c'est-à-dire futurs grands commerçants, tandis que les écoles de province auraient dû se contenter des élèves classés en queue, ou obligés, par l'insuffisance de leurs ressources, de suivre les cours dans leur ville natale — c'est-à-dire futurs employés de commerce. Les grandes écoles de province comprirent le danger. Sur une convocation lancée le 23 novembre 1897 par le conseil de surveillance et de perfectionnement de l'École de Bordeaux, une réunion de délégués des écoles de France eut lieu, à Paris, le 13 décembre. Les écoles de Lille, Lyon et Montpellier avaient décliné l'invitation. L'École des Hautes Études commerciales et l'École supérieure de commerce de Paris ne prirent pas part aux travaux du Congrès. Les délégués des autres écoles rédigèrent des vœux réclamant des mesures décentralisatrices et protestant contre la constitution d'un jury unique d'entrée. En recevant les délégués, M. Boucher, alors ministre du Commerce, affirma ses préférences pour le jury unique d'entrée. Fort heureusement cette affirmation demeura platonique, et la réforme de juin-juillet a maintenu les jurys d'entrée locaux. On peut donc tenir le projet de jury unique d'entrée pour mort; mais sait-on jamais?

***

Passons maintenant à l'examen des opérations des jurys de sortie. Ce sont des jurys locaux, nommés directement par le

ministère, qui délivrent les diplômes et les certificats. Il est en effet nécessaire que le contrôle de l'État s'exerce ici avec la plus complète indépendance. En principe, les notes données par le jury de sortie forment un total maximum équivalent à celui des notes obtenues par les élèves pendant leurs deux années d'études. Le jury ministériel a donc en mains le moyen pratique de neutraliser l'excès de bienveillance dont font preuve les examinateurs de certaines écoles, au cours de l'année scolaire. Il existe, en effet, des établissements où la cote de 0 à 20, imposée par le ministère, est réduite, pratiquement, à une cote de 15 à 20. Comme chaque note de chaque examen subi pendant les deux années d'études contribue à former la moyenne générale de l'élève, les écoles qui font usage de cette cote, vraiment trop paternelle, assureraient le diplôme à tous leurs clients, si le jury de sortie n'était pas suffisamment armé pour dresser un classement plus sérieux. Mais il est permis de regretter que le ministre n'ait pas imposé à toutes les écoles de France l'obligation de se soumettre à un contrôle également efficace. Pour trois d'entre elles, en effet, le total des points mis à la disposition du jury de sortie ne représente que le tiers du total des points que l'on peut obtenir en cours de scolarité. Le diplôme de ces écoles n'est donc pas de même valeur morale que celui des huit autres établissements; mais il apparaît plus facile à conquérir, et les jeunes gens qui se préoccupent surtout d'obtenir les faveurs attachées au diplôme des écoles, notamment la dispense de deux années de service militaire, ont tout intérêt à frapper à la porte de ces établissements. Il serait sage de faire disparaître leur privilège.

Ainsi armés, les jurys délivrent aux élèves les récompenses de fin d'études : — 1° le diplôme de l'école, à tous les élèves, français ou étrangers, ayant obtenu au moins 65 p. 100 du maximum des points qu'ils pouvaient acquérir en additionnant les totaux des examens particuliers et de l'examen de sortie; — 2° la dispense de deux années de service militaire, par application de l'article 23 de la loi du 15 juillet 1889, aux quatre premiers cinquièmes des élèves français diplômés; — 3° un certificat d'études, à tous les élèves, français ou étrangers, qui, non pourvus du diplôme, ont obtenu au

moins 55 p. 100 du total maximum des points qu'ils pouvaient acquérir.

Cette législation contient, à notre avis, une stipulation fâcheuse, et dont les effets se répercutent sur le fonctionnement général de toutes les écoles : nous voulons parler des conditions dans lesquelles est accordée la dispense militaire. En limitant le nombre des dispensés aux quatre premiers cinquièmes des élèves français diplômés, le ministère a voulu ne pas multiplier outre mesure le nombre des dispensés, et créer, entre les élèves, une émulation profitable à tous. Cela est précieux. Mais il a obtenu un résultat imprévu : il a donné ainsi une prime aux écoles dont l'enseignement est le moins élevé, et détourné vers ces établissements une partie de la clientèle naturelle des écoles plus sérieuses. Actuellement, un cinquième des élèves diplômés sont privés arbitrairement de la dipense militaire. Diplômés ayant vaillamment conquis leur grade, ou diplômés de hasard; diplômés d'une école de haut enseignement ou d'une école de rang inférieur, ils souffrent de la même disgrâce. Et cela est injuste. D'autre part, les élèves des écoles passent continuellement des examens, dont les notes sont immédiatement affichées : ils connaissent donc, jour par jour, leur classement. A la fin de la première année, ceux qui se trouvent classés dans le dernier cinquième voient poindre à l'horizon la mésaventure finale. Quelques-uns se découragent et abandonnent l'école. Leur départ prive d'une recette escomptée le pauvre budget dont le développement est si malencontreusement entravé par la limitation des places mises au concours; mais, de plus, chaque démissionnaire fait passer dans le dernier cinquième un camarade qui pouvait légitimement compter sur la dispense militaire. Le découragement envahit donc tous les élèves placés sur la limite, car chacun d'entre eux se voit exposé à souffrir gravement du coup de tête d'un démissionnaire. Il existe, en outre, dans toutes les écoles, des élèves qui, pour des raisons diverses, n'attachent aucun prix à la dispense militaire et s'efforcent, cependant, de conquérir un classement avantageux. S'ils sont classés dans les quatre premiers cinquièmes, ils privent leurs camarades d'une faveur sans profit pour eux-mêmes. Il y a plus encore : les élèves des écoles où l'ensei-

gnement est sérieux et le travail soutenu se prennent à regretter, si leurs efforts n'ont pas suffi à les arracher au dernier cinquième, de n'avoir pas sollicité leur admission dans une école où le niveau intellectuel du contingent scolaire est moins élevé. Ils le disent : à leur directeur, quelquefois; à leurs amis, toujours. Et dès maintenant, le recrutement augmente dans les écoles de second rang, tandis qu'il se maintient à peine, d'une manière générale, dans les écoles supérieures.

Mais comment obtenir une répartition plus équitable des dispenses? Nous proposons une solution, que voici. Nous ne demandons pas qu'on augmente le nombre des dispenses; nous ne demandons pas qu'on accorde cette faveur à tous les diplômés. Nous acceptons l'organisation générale de cette distribution : nous voudrions seulement que les dispenses fussent réservées, non pas aux meilleurs élèves d'une école, mais bien aux meilleurs élèves de l'ensemble des écoles.

Les jurys locaux de sortie établiraient, désormais, deux listes d'élèves : celle des élèves ayant mérité le diplôme et celle des élèves ayant obtenu le certificat. Le ministère du Commerce dresserait la liste totale des diplômés de toutes les écoles de France. Il dirait alors à ces diplômés : « Le ministère de la Guerre a mis à ma disposition, pour cette année, tel nombre de dispenses; un concours est ouvert entre vous pour l'obtention de ces dispenses. » L'organisation de ce concours est aisée à concevoir : le ministère du Commerce prendrait un certain nombre de matières — les plus importantes — sur le fonds commun des programmes de toutes les écoles de France. Le concours ne comprendrait que des compositions écrites, portant sur les matières choisies. Ces compositions seraient corrigées, à Paris, par un jury unique, nommé par le ministère du Commerce. Et les dispenses militaires seraient délivrées suivant l'ordre de classement général.

Dans ces conditions, les diplômés appelés à bénéficier de la dispense militaire aux titres de fils de veuves, aînés d'orphelins, etc., ou ceux qu'une infirmité condamne à la réforme, ne disputeraient plus à leurs camarades la faveur convoitée. Plus de démissions en cours d'études, car tous les élèves conserveraient l'espoir de conquérir le diplôme, d'abord, puis de réussir au concours pour l'obtention des dispenses. Dès

lors, plus de trous dans le budget des écoles; plus de découragement parmi les élèves menacés. Les candidats ne seraient plus tentés de se faire inscrire dans les écoles où les études sont faibles : ils auraient tout avantage à frapper à la porte des écoles de premier rang, afin d'augmenter leurs chances de succès au concours général. L'émulation entre élèves persisterait dans les écoles; et l'émulation entre écoles serait désormais créée.

Cette réforme a-t-elle chance d'être accueillie d'enthousiasme par toutes les écoles de France? Nous n'osons pas l'espérer. Il est clair, en effet, que l'application de ce système pourrait causer de sérieux mécomptes aux établissements de second rang. Logiquement les dispenses iraient, tout d'abord, aux diplômés des écoles de haut enseignement, et les diplômés des autres établissements pourraient bien subir des éliminations atteignant le quart, le tiers, peut-être même la moitié d'une promotion. Ce résultat paraît inévitable. Mais les victimes seraient seules responsables de leur mésaventure. Comme l'a dit M. Boucher, alors ministre du Commerce, en inaugurant, en 1896, l'École supérieure de Nancy, l'Etat, en reconnaissant les établissements d'enseignement commercial et en leur accordant le bénéfice de la dispense militaire, n'a pas voulu créer une nouvelle catégorie de dispensés, mais bien encourager les jeunes gens à suivre les carrières utiles au développement économique de la nation, et affirmer ainsi que les écoles supérieures de commerce étaient tout aussi importantes que les autres grandes écoles spéciales. Nous ne devons donc envisager que l'intérêt général de l'enseignement commercial, et non point les intérêts particuliers. En priant le ministère d'accorder aux écoles l'absolue liberté du recrutement, nous sollicitons, pour chacune, la liberté de dresser son budget à sa guise ; de développer, selon ses ressources, son corps professoral et son outillage d'enseignement. Nous avons le droit de demander ensuite que les faveurs aillent aux établissements les plus méritants.

*
* *

Il faut avoir le courage de l'avouer : la situation générale

des écoles supérieures de commerce ne s'est guère améliorée depuis 1890, date à laquelle l'État a organisé sa reconnaissance. La clientèle scolaire a sans doute augmenté, comme en témoigne le tableau suivant concernant les écoles reconnues à cette date :

	Nombre des candidats 1890	1898
École des Hautes Études commerciales.	104	240
École supérieure de commerce de Paris.	49	104
Institut commercial de Paris.	21	101
École supérieure de Bordeaux.	51	61
— — du Havre.	15	58
— — de Lyon	72	145
— — de Marseille.	57	76
TOTAL. . . .	369	785

Et si nous étendons la statistique aux onze écoles actuellement existantes, nous trouvons les totaux suivants pour les deux derniers concours :

Candidats ayant pris part aux concours de 1897. . .	984
— — de 1898. . .	1057

En 1890, le ministère du Commerce avait mis au concours 370 places ; en 1898, il a dû porter ce chiffre à 680 places.

Il y a donc un mouvement sensible en faveur des écoles supérieures de commerce. Mais les élèves sont principalement attirés par l'appât de la dispense militaire. La prospérité relative des établissements d'enseignement commercial est donc toute en surface, et ce qu'une loi militaire leur a donné, une nouvelle loi peut le leur enlever. Si le principe de la dispense militaire disparaissait de notre législation, les écoles se trouveraient dans une situation tout aussi désespérée qu'en 1889.

Profitent-elles, au moins, des circonstances favorables de l'heure présente ? Très peu. Et cela parce que la limitation du nombre des places mises au concours les empêche de consacrer des excédents budgétaires sérieux à l'amélioration des services d'enseignement. Celles qui n'ont pas d'arriéré, c'est-à-dire les écoles nées après 1890, peuvent encore

employer leurs ressources aux améliorations nécessaires ; mais elles savent que leurs excédents ne seront jamais considérables, et elles doivent tenir compte de l'éventualité d'un déficit, puisqu'elles sont à la merci des jurys d'entrée. Les autres — et ce sont les plus nombreuses — celles qui avaient largement entamé leur capital social avant leur reconnaissance par l'État, sont contraintes de réserver leurs excédents à l'extinction de leur dette. Aussi les onze écoles forment-elles deux catégories : celle des établissements créés depuis 1881 — exception faite pour l'École supérieure de Paris — qui n'ont pas trop souffert des déficits, et ont pu, par conséquent, s'assurer un corps professoral de choix ; et la catégorie des établissements d'ancien type, qui, ayant vécu jadis d'une vie précaire, n'ont pas pu donner à leurs services le développement nécessaire et doivent, en cette heure de prospérité matérielle, employer les excédents à éteindre leur passif.

Le ministère, qui n'ignore pas cette situation, use des moyens les plus divers pour forcer les retardataires à rejoindre le groupe d'avant-garde. Il n'ose pas, toutefois, s'attaquer au principe même de l'organisation de nos écoles : chacun de ces établissements est fort de sa tradition et de l'appui que lui prêtent ses fondateurs, et les Chambres de commerce. Il tente donc d'obtenir par des voies détournées ce qu'il n'ose exiger d'autorité : de là toute la législation que nous avons analysée. Mais ses efforts n'ont pas été couronnés de succès. Pourquoi, dès lors, ne pas changer résolument de méthode ? Le ministre a voulu améliorer le recrutement des écoles en rendant les concours d'entrée de plus en plus difficiles. Il n'y a pas réussi. Il agirait sagement en adoptant un autre système et en s'attachant surtout à mettre en relief les résultats acquis par chacun des établissements. S'il laisse aux écoles toute liberté de recrutement, il ne pourra plus être accusé de paralyser leur développement normal en limitant leurs recettes. Et si son contrôle s'exerce uniquement sur les examens de sortie, sa responsabilité morale sera complètement dégagée. Nous ne repoussons pas, cependant, le bloc de la législation régissant les cours normaux : nous l'acceptons au contraire tel quel, malgré ses imperfections. Nous demandons simplement que le ministère donne aux écoles

plus d'indépendance, c'est-à-dire plus de responsabilité; qu'il enregistre les résultats acquis; enfin qu'il accorde une prime à ceux qui l'ont méritée. Il peut en outre faire connaître aux écoles les joies de l'excédent budgétaire, en ouvrant libéralement leurs portes. Qu'il les ouvre donc, toutes grandes. Ce n'est pas seulement l'intérêt particulier des écoles qu'il servirait ainsi : c'est surtout l'intérêt national. Plus les écoles recevront d'élèves, plus elles auront de chances d'augmenter les cadres du monde du travail, car tel étudiant venu pour conquérir la dispense militaire peut très bien, en cours d'études, prendre goût aux affaires.

La nation tout entière est intéressée au développement de notre commerce et de notre industrie. La baisse continuelle du loyer de l'argent compromet irrémédiablement la carrière de rentier. L'encombrement des carrières libérales interdit l'espoir des gains faciles. La pléthore des services administratifs condamne les moins exigeants à des luttes gigantesques pour obtenir tout juste le pain quotidien. Cet état social aboutira à une crise, si les jeunes gens ne sont pas promptement convertis à cette thèse : qu'on ne peut vivre largement et avec indépendance que par l'exercice des professions agricoles, industrielles et commerciales. L'État a l'obligation morale de mettre les jeunes générations à même d'exercer utilement ces professions, en leur fournissant un enseignement technique. Il l'a compris, et il a courageusement entrepris une œuvre difficile. Mais le principe de son action ne s'est pas révélé fécond en résultats heureux. La réforme de 1898 a procédé cependant du même principe : uniformisation de l'enseignement de toutes les écoles et contrôle sévère à l'entrée. Nous sollicitons une nouvelle réforme qui consacre, par le moyen du contrôle à la sortie, l'indépendance de chaque école et la libre concurrence entre les écoles.

XXX

REMBRANDT A LONDRES

> Arrange-toi de façon à bien mettre en œuvre ce que tu sais déjà : tu trouveras en leur temps les choses inconnues qui t'inquiètent.
>
> REMBRANDT

Je voudrais faire ici tout concourir, comme cela se fit dans la réalité, à l'impression prodigieuse que je reçus, la dernière quinzaine de février, des œuvres de Rembrandt réunies à Londres, dans les salles de la *Royal Academy of Arts*. Jamais, de manière si forte, ne m'était apparu le pouvoir de l'art pour interpréter et résumer la vie. Aucune solution de continuité entre les aspects du dehors et les images peintes. Cette exposition d'œuvres biséculaires fut vraiment le résumé expressif de tant de visions que je venais d'avoir, et devint le but logique de mon voyage.

Quand on part, le spectacle commence à l'instant où l'on va mettre le pied hors de chez soi. Les choses familières prennent brusquement un aspect nouveau, deviennent des choses quittées, comme si elles étaient abandonnées pour toujours. Je ne parle pas seulement des êtres laissés derrière soi et de la sensation d'arrachement ressentie par tous ceux qui s'en vont. Je parle aussi des objets inanimés, et de la perception que l'on a tout à coup de l'existence habituelle, de celle que l'on vit tous les jours, machinalement, sans y penser. Au moment que l'on a fixé, on ne peut empêcher l'inquiétude machinale du regard errant

aux meubles et aux murailles, aux tableaux avec lesquels on dialogue chaque jour, à la table de travail où la poussière va commencer un ensevelissement de la vanité des livres et des papiers épars.

Le même sentiment croît encore en mon esprit sur le seuil de la maison, puis lorsque la voiture m'emporte par les quais et les ponts, et que je cherche à apercevoir les visages pensifs et les mains agitées aux fenêtres. Bientôt, tout s'efface, et je connais un état nouveau, le halètement du voyage, une sorte d'allégresse bizarre à changer de place, à me mouvoir en hâte, à courir vers le mirage. C'est aussi une satisfaction instinctive, un tressaillement héréditaire, à se retrouver en liberté, à croire que l'on échappe aux mille et mille obligations qui tissent la vie sociale, et que l'on va s'en aller, sans plus connaître de lois, de conventions, de relations, au hasard de l'aventure. On sait bien que l'on va chercher les règlements, les douanes, les coutumes d'une autre région, mais on s'y soumettra avec plus de curiosité que de contrainte, et l'on n'en sentira pas le poids. Pendant le temps même du voyage, regarder suffit, on juge après.

Le temps de dévider ces réflexions, le fiacre roule, traverse le Paris du matin, croise ses foules qui descendent des faubourgs avec un rythme d'armée en marche vers une bataille, et me voici à la gare du Nord, devant cette grande baie vitrée si invitante qui est comme une porte ouverte sur l'espace, sur l'inconnu. Dans les salles, dans le hall, les silhouettes se précipitent, les recommandations et les adieux dessinent leurs gestes si expressifs et leurs étreintes. On voit s'aggraver les expressions fiévreuses et anxieuses des nerveux précis qui attendent les retardataires. Il y a des ruées fébriles vers les calmes guichets. Quelles singulières allures ils avaient tous dans cette gare! Et, sans doute, ces allures étaient aussi les miennes et celles de mes compagnons exacts au rendez-vous. Cela ne revient que plus tard à la mémoire étonnée d'avoir enregistré ces images brisées et successives de cinématographe. Mais ces images d'un instant ont un sens certain de généralité. Où courent tous ces gens? Où courons-nous nous-mêmes? Pourquoi cette fièvre, cette inquiétude, ces appels, ces effrois? Sommes-nous chasseurs

ou fugitifs, poursuivants ou poursuivis? Et ne figurons-nous pas ici l'éternel voyage et l'éternel destin?

La cloche retentit, les portes des wagons sont fermées, le train s'ébranle. La puissante machine nous entraîne, lentement d'abord, passant sur les plaques de métal avec des cahots sonores, comme si nous franchissions des obstacles. Puis, des tours de roues plus vifs, la traversée des faubourgs, sous les ponts, entre les usines, les hauts fourneaux, les gazomètres, dans le gris du brouillard et le noir de la fumée. Et soudain, d'une vitesse que nous conserverons jusqu'à la fin, la glissade éperdue à travers la campagne, et toutes les belles apparitions du sol et de la nue. Sous le ciel chagrin, où tremble à l'orient une lueur de soleil, dans l'écart des brumes qui roulent de l'est vers l'ouest, se profilent, avec une rapidité fulgurante, les collines rouillées, les bois bleuâtres, les villages enfantins, les petits clochers rustiques. Tout près de nous, les terres labourées exhalent une vapeur, une mince fumée sort du toit d'une chaumine, un cabriolet traîné au trot d'un cheval blanc semble immobile sur une route. Les maisons se multiplient, une ville se dénonce, un lacis de ruelles, une géométrie de canaux, que dominent les tours d'Amiens. Le pays change, nous traversons des plaines marécageuses, des terres tristes, pour nous approcher de la mer. Le ciel s'éclaircit au-dessus des dunes pâles, le vent passe sur de longues herbes sèches, des échancrures d'eau mordent le sable, des jetées et des phares s'avancent dans on ne sait quel vide où s'aperçoit tout à coup la ligne précise de la mer, un rang de vagues dures comme du bronze. Boulogne, bientôt, offre à la vue ses maisons et ses navires confondus, à les croire baignés des mêmes lames, son port en hémicycle vers lequel semble tomber la mer.

Le transbordement du wagon au bateau renouvelle les spectacles de la gare et, dès l'installation, les femmes enveloppées de châles, les hommes en houppelande et en casquette prennent davantage l'air anglais, nous préviennent qu'ils ont retrouvé leur sol sur les planches du paquebot. Le bateau frissonne, s'anime, souffle à voix rauque, et son énorme masse, d'un mouvement léger, s'élance, passe la limite des eaux calmes, bat la pleine mer de ses hélices, monte

et descend au gré de la houle. C'est le lendemain, la fin de la tempête de la mi-février, la mer est encore hargneuse, et ses flots grognent contre le navire qui tangue et roule sous leurs assauts en tous sens. Un autre souci que celui de la nationalité s'inscrit maintenant sur les visages : le mystérieux mal de mer décompose les traits, pâlit et verdit les chairs, et l'abominable torture physique donne aux physionomies les expressions de la douleur morale, depuis la simple perplexité jusqu'à l'horrible angoisse. Parmi ceux qui sont restés sur le pont, les uns marchent avec une précipitation trébuchante, les autres se défendent, sous leurs couvertures, par l'immobilité et le silence. Deux femmes, blotties l'une contre l'autre, ont l'attitude atterrée, écrasée des grands deuils. Une malheureuse jeune fille blonde, après avoir longtemps résisté, doit accepter sa défaite et descendre dans l'entrepont, soutenue par deux marins. Elle fait peine à voir, l'insensibilité de la mort sur son frêle visage. Ophélie se laissant glisser au fil de l'eau, Desdémone chantant et pleurant le Saule, n'ont pas un visage plus funèbre.

Le bateau, qui a retrouvé un peu de tranquillité au milieu du détroit, reprend sa marche chavirée à l'approche de la côte anglaise, et c'est au milieu de paquets d'eau sournois que nous touchons Folkestone. Le soir vient pendant que le train nous emmène, la vision est tout de suite bornée par des masses confuses, des opacités où luit quelque filet d'eau, où clignote quelque lumière. Après la grande clarté livide de la mer et sa brutalité héroïque, il semble, dans cette brume et cette nuit, qu'on entre sous terre. Il faut l'arrivée dans les feux du gaz, le roulement sur le pont de Charing-Cross, le large décor de la Tamise avec l'horloge lumineuse de la tour de Westminster, il faut le surgissement de réalité fantastique de Londres pour rendre à l'esprit la certitude joyeuse de la vie. Je souris aux mille flammes du soir, au rayonnement électrique, au mouvement, au bruit, comme à la beauté du jour reconquise à la sortie d'un long tunnel.

Je n'irai pas tout de suite chez Rembrandt. Je veux, auparavant, la sensation des précédents séjours à Londres, le contact avec l'agitation ordonnée de la rue. Je me mets donc à l'unisson de ce mouvement extraordinaire qui va sans

tumulte, je marche, je roule en cab, je grimpe aux omnibus, je descends aux cryptes des railways, je parcours la région de la banque et celle du commerce, les quartiers de luxe et les quartiers de travail et de misère, les faubourgs aux larges avenues, aux tranquilles maisons où se reposent les activités de la ville.

Partout, émergeant du brouillard de la journée, ou brillant sous l'éclat des vives lumières nocturnes, je distingue, variées à l'infini, les expressions du visage humain. Il n'y en a pas deux qui soient semblables, et ces masques de la rue, qui paraissent si bien attachés, trahissent presque tous, entrevus au passage, un tempérament un instinct, une force, une faiblesse, une inconscience, une réflexion, une manière d'être sociale ou sentimentale. Qu'est-ce donc alors pour les mêmes êtres observés selon la gesticulation et l'animation de leurs propos, ou vus devant quelque spectacle, leur attitude rigide tout à coup débridée, manifestant l'enthousiasme, la joie, l'émoi? La vie, vraiment, multiplie ses images pour qui saurait les voir, et nous passons sans cesse, dans nos endroits d'habitude, auprès des plus merveilleux spectacles expressifs.

Londres, le samedi soir, dans ce quartier brûlant qui a pour foyer central Piccadilly-Circus, révèle le fonds humain en une folie singulière dont on peut suivre les progrès heure par heure, minute par minute. L'alcool déborde, s'allume, change en une mêlée furieuse le va-et-vient mécanique des autres jours. Dans l'assaut des cafés et des bars, les audaces et les frénésies des sanguins, les rabâchages et les entêtements des lymphathiques se confondent. Des costumes étranges sortent du brouillard doré. Des langages divers retentissent en mots entrecoupés. La prostitution erre autour de ce champ de bataille pour achever les blessés. Tous les pas sont tremblants et tous les yeux vacillent. Londres, admirable machine, ensemble de rouages précis, a perdu son équilibre, et ses forces déréglées battent le vide. Le morne repos du dimanche cremettra tout en ordre.

Le repos, je croyais aussi le trouver, par contraste, aux salles de la *Royal Academy*, et tout d'abord, il est vrai, un apaisement naît de la belle ordonnance des deux cent huit

œuvres de Rembrandt, du silence recueilli des visiteurs, du jour terne qui tombe des vitres dépolies. Mais, sitôt que l'on se trouve en face de certaines toiles, l'agitation renaît : Rembrandt vous dit de toute sa puissance qu'il n'y a pas de séparation entre la vie et l'art, et que toutes ces images diverses, multipliées, ces gesticulations, ces expressions, que nous voyons tous les jours, viennent aboutir à ces dessins rapides, à ces peintures profondes.

Rembrandt n'a pas tout vu ni tout dit, parce qu'un seul homme, ni même tous les hommes ne sauraient épuiser l'univers toujours renouvelé, mais il a senti directement, et tout ce qu'il a pu prendre, il l'a pris, allant de plus en plus vers la signification complète et la force du résumé.

Il y a ici des œuvres de toutes les dates de son existence de peintre, depuis le portrait de sa mère, qui est de 1628, peint au sortir de sa vingtième année, jusqu'à son portrait à lui, qui est de 1669, l'année même de sa mort. Le portrait de Neeltge Willemsdochter est d'une extraordinaire beauté d'observation, à le croire daté rétrospectivement si l'on n'avait d'autres preuves de la précocité de l'artiste. Il est d'un faire précieux dans une atmosphère rousse et dorée, de ce ton saur qui est une des marques de Rembrandt. La tête est solide et fine, avec mille signes que la vie a déjà fait son œuvre. La *Vieille femme lisant* (1630), — une tête penchée, un grand livre qui s'ouvre dans toute la largeur du tableau, — est d'une recherche déjà plus libre, et voici l'artiste, en ces années 1630 à 1635, qui tâtonne, qui varie sa manière, qui se force à la précision ou s'essaie à la souplese harmonieuse, par le portrait blond de sa sœur Lisbeth, par le portrait gris de son père Harmen Gerritsz, par l'effigie d'une vieille dame aux yeux voilés de sang, par la représentation d'un homme solide, coloré, rageur. Le *Constructeur de navires et sa femme* est une œuvre complète de cette époque, — Rembrandt encore soumis aux pratiques régulières de la peinture hollandaise d'alors ; — double portrait où les personnages dialoguent, se complètent, l'homme occupé à dessiner une coque de navire et distrait en son travail par l'entrée de sa femme qui lui remet un message. La manière gagne en ampleur avec le portrait d'un *Rabbin* à la grande barbe grise de bouc, à la

lèvre supérieure rasée, homme ferme au visage de prud'homie, rigide observateur de la loi, sachant extraire le bon conseil du texte qu'il invoque.

Saskia entre bientôt dans le cercle magique de la poésie de Rembrandt. C'est elle en robe claire couleur de soleil. C'est elle, costumée, dans le *Bourgmestre Pancras et sa femme*, de formes un peu disparates, mais non pas dégingandées toutefois comme celles du *Festin de Balthazar*. Ce qui suit a plus de tenue. L'artiste s'attache à dégager la signification humaine des épisodes bibliques: *le bon Samaritain*, *Isaac et Esaü*, la *Salutation*, *Abraham renvoyant Agar et Ismaël*, la *Robe de Joseph*, — classés ici d'après leur ordre de production. — Parallèlement à ces évocations de sentiments éternels par des scènes intimes et populaires, Rembrandt continue son œuvre de portraitiste par des peintures d'un goût et d'une élégance rares, où jamais l'afféterie de la mode ne se montre. Tels, le portrait de la *Dame à l'éventail*, d'une autre Dame à la robe brochée d'or, de la Femme du bourgmestre Six. Il est égal à ses sujets, les aborde tous avec la même force sûre d'elle-même, quitte ses clients de haute bourgeoisie ou d'aristocratie pour les modèles qui lui sont proches, la *Fille à la fenêtre*, l'*Homme lisant*, la *Femme de Nicolas Berghem*, ronde, rouge et saine comme une belle pomme.

Les années passent, l'émotion grandit. Le *Tobie et sa Femme*, de 1650, — deux vieillards dans une chambre rustique, une haute cheminée, une petite fenêtre encadrant la lumière du dehors, — est l'admirable poème de la vie délaissée et de l'attente. L'*Homme d'armes*, le profil incliné sous l'ombre de son casque, un sourire bizarre affleurant aux maigres traits, est une sorte de penseur mélancolique, frère du songeur dressé au tombeau des Médicis. Des indices de caractère expectant, d'humeur discuteuse, se lisent dans la scène biblique du *Tribut à César*. Des visages d'israélites sont aigus, maladifs, inquiets, d'autres ont la patriarcale assurance. La mère de Rembrandt réapparaît plus vieille, un regard fier encore dans ses yeux affaiblis. L'Enfance de Titus rêvasse devant une écritoire. Une jeune femme en robe de fourrure blanche apporte encore une beauté inattendue. Un homme, que l'on croirait un ouvrier d'aujourd'hui, avoue sa rudesse

non loin de cette grâce. La *Circoncision* est une féerie de lumière, et les chairs de l'enfant, et la robe d'or, et les couleurs et les rayons fleurissent au centre de la toile comme la rosace d'une cathédrale dans les ténèbres.

L'homme créateur de ces merveilles, abritées dans les grandes collections d'Angleterre, et de celles qui sont à Amsterdam, Paris, Saint-Pétersbourg, Dresde, Munich, Cassel, ailleurs encore, — ce Rembrandt est lui aussi présent, et ses portraits successifs ne sont pas les moins extraordinaires. Peut-être même est-ce son portrait de 1658 qui est de l'art le plus magnifique, de l'expression sublime entre toutes. Il est plus grand que nature, vêtu d'une jaune tunique juive à grands plis, la main sur un bâton, le front dans l'ombre d'un grand chapeau noir. Quel regard assuré, dominateur! Quelle ampleur! Et le beau voyageur humain!

Le Rembrandt de l'année suivante, superbe de force, de couleur, le visage rouge, les cheveux roux, les vêtements d'un noir de nuit, est plus ravagé, les traits durcis de tristesse, animés d'une volonté invincible. Cet autre, entre 1660 et 1665, en robe grenat, la palette à la main, a toute sa bonhomie tranquille. Cet autre, de 1661, la vieillesse subitement venue, se réjouit de la comédie humaine, de sa science acquise. Le dernier, de 1669, l'année de la mort, content malgré tout, est une image de bonté qu'il faut vénérer. C'est ici, cette bonté, le mot suprême de Rembrandt, c'est sa haute vertu qu'il nous lègue, sans orgueil, simplement, loyalement, comme il a vécu.

Je sors de ces merveilleuses salles, je revois la rue, la mêlée des hommes, je repasse mon voyage, je confronte le réel présent et le rêve évanoui de Rembrandt. Il se trouve que les lignes fuyantes des horizons sont fixées aux moindres de ses dessins, que les visages rencontrés s'identifient aux visages peints. Il y a un échange direct entre la nature et l'art. Cela n'est vrai que pour quelques rares artistes. Burne Jones, dont je vais visiter l'exposition dans Regent-Street, n'a pas cet amour, cette avidité de la vie. C'est un érudit qui transpose d'après l'art, qui rassemble en mosaïque des détails pauvrement exacts dont l'ensemble est inharmonieux. Il a vécu son

rêve italien dans cette ville aux aspects sans nombre, et il l'a presque ignorée. Rembrandt, génie du Nord, est davantage chez lui à Londres. Il est fâcheux que ce soit seulement une légende qui l'ait fait venir en ce pays. Il aurait, ici, humé avec délices, l'air de mer qu'apporte la Tamise et le mystérieux brouillard mordoré. Il aurait respiré cette odeur de bière, de gin, qui emplit les rues. Il aurait cherché les lueurs de la peur et de l'héroïsme aux yeux flambants ou effarés de l'ivresse. Il aurait pénétré aux tavernes, parcouru l'univers évoqué par les Docks, les bassins où se pressent, comme les arbres d'une forêt, les mâts des vaisseaux. Je lis dans *le Temps*, acheté à Leicester-Square, un extrait passionné de Carlyle racontant les funérailles d'Élisabeth et découvrant Shakspeare dans la foule. Dans toute foule humaine, on évoquera, avec Shakspeare, Rembrandt. Les analogies de ces deux génies se déduisent d'elles-mêmes. Rembrandt est un prodigieux enregistreur, comme Shakspeare, comme Balzac. Sa force est de se satisfaire de toutes les réalités, de sentir la poésie de toutes choses, d'exprimer cette poésie par la magie de la lumière et de l'ombre.

GUSTAVE GEFFROY

BERTHE AUX GRANDS PIEDS

— IMAGERIES —

Reines au corps mignon, dames du temps jadis
Dont l'âme est envolée en de bleus paradis,
Capricieuse et vague ainsi qu'une fumée,
Mais dont toute légende est un peu parfumée,
Spectres inoubliés, vous qui venez le soir,
Invisibles, pourtant présentes, vous asseoir
Près des rêveurs et des poètes sans maîtresses,
Et répandre sur eux l'or de vos longues tresses,
Et les aimer dans l'ombre, et leur chanter tout bas
Les si vieilles chansons qu'ils n'inventeraient pas,
Il nous plaît d'évoquer, fragile, en un poème,
Berthe aux grands pieds, fleur de Hongrie ou de Bohême,
Qui sut rester chaste et fidèle avec douceur,
Qui fut presque une sainte, et qui fut votre sœur ;
Il nous plaît pour charmer une heure passagère
D'avoir là, sous nos yeux, sa présence légère,
De plaindre sans amour, sans couronne et sans pain,
Celle qui fut promise au lit du roi Pépin,
De suivre pas à pas ses fortunes diverses,
De respirer, printemps noyé sous les averses,
Le parfum de son âme éclose un soir de mai,
Qui s'ouvre enfin, comme un beau lis longtemps fermé ;

Il nous plaît de montrer dans l'ombre qui s'éclaire,
Portraicturés en noir sur fond crépusculaire,
Les chevaliers portant le casque et le haubert,
Pépin, la serve Alix et son cousin Tybert,
Et la vieille aux yeux secs qui trama l'imposture,
Et Dieu même qui, pour sauver sa créature,
Au cœur des trois sergents soudoyés pour sa mort
Fit sourdre, à temps, la providence d'un remord,
Et la forêt du Mans sans ciel et sans limite,
Et le bon paysan après le bon ermite,
Et là-bas, seuls et vieux sous leur nom tout en fleur,
Le roi Flores avec la reine Blanchefleur.

I

LA TOUR DE STRIGON

Une plaine. Du soir. Du silence. Une tour.
Au pied, un lac tranquille, et des bois alentour.
C'est l'heure des langueurs et des monotonies.
La nuit masse déjà, plus sombre au bord des cieux,
L'accroupissement noir des monts silencieux.
Berthe avec Blanchefleur rêvent, les mains unies.

Et Berthe dit : « Ma mère, on croirait que le soir
Est triste d'une absence et vide d'un espoir ;
En vain, mon œil s'attache aux plis de la colline ;
Personne ne viendra, personne n'est venu ;
Ma jeunesse est stérile et mon cœur méconnu ;
Je vous aime, et pourtant je me sens orpheline.

» J'espère encore, et me sens triste d'espérer :
Je voudrais être seule et je voudrais pleurer :
Quelque chose en mon cœur se lamente et s'étonne.
Qu'ai-je fait de ce jour qui penche à son déclin ?
J'ai brodé de la toile et j'ai filé du lin.
Mon printemps est pensif et las, comme un automne.

» Pourquoi ne suis-je pas fille de pauvres gens?
Légère sous le poids des labeurs diligents,
L'hiver au coin de l'âtre où pétillent les bûches,
Et l'été dans la plaine où flambent les midis,
Ma beauté serait fraîche et mes gestes hardis ;
J'aurais vécu des jours sans rêve et sans embûches.

» Au lieu de tout cela, je suis seule et j'attends.
L'appel du vent s'attriste en mes voiles flottants ;
L'ombre aux plis de ma robe éteint mes splendeurs vaines,
Et le monde, et l'amour, tout est si loin de nous,
Quand je m'accoude au bord des soirs calmes et doux,
Le cœur vide et le front couronné de verveines!

» Voilà trop de longs mois qu'aux pays inconnus
Les messagers partis ne sont pas revenus.
Faudra-t-il donc vieillir monotone et jalouse?
Faudra-t-il donc ainsi traîner au long des jours
L'angoisse et le regret qu'il m'ignore, toujours,
Le fiancé lointain dont ma vie est l'épouse?

» Jeune encore, je sens en mon âme, déjà,
Descendre un peu de la vieillesse qui neigea
Mystérieuse et lente aux cheveux de mon père.
Mon cœur va se fermer, d'avoir trop attendu... »
Et Blanchefleur, penchant la tête, a répondu,
Sans y croire et les yeux pleins de larmes : « Espère! »

II

LE BON ROI PÉPIN

Or, dans les temps que Berthe espérait en Hongrie,
Autour de la Saint-Jean, quand la rose est fleurie,
Et que la mousse abonde aux flancs verts du coteau,
Le roi Pépin le Bref, fils de Charles Marteau,
Un soir qu'il était seul assis devant sa porte,
Songeait, bien tristement, que sa femme était morte.

Il fit mander à lui ses comtes, ses barons,
Qui vinrent casqués d'or, étoilés d'éperons,
Et leur dit : « Donne-moi ta main, que je la serre !...
Ensuite, j'ai besoin d'un avis très sincère.
Je suis presque très jeune encore, et suis très seul.
Je me couche, le soir, comme un mort au linceul,
Et mon alcôve auguste est vide de caresses ;
Mon baiser tout-puissant s'écarte des maîtresses :
Car, si j'avais un fils, j'entends qu'il fût de moi,
Ou du moins tel selon l'Église et par la loi.
Voyez, réfléchissez et décidez ; que faire ?
— Sire, Berthe aux grands pieds serait bien votre affaire,
Dit quelqu'un, (or, c'était Enguerrand de Montcler) ;
Elle est fille de roi comme il convient, c'est clair !
— Berthe aux grands pieds, dit l'autre en frisant ses mous-
Ce nom nous garantit de solides attaches. [taches,
Mais c'est perdre du temps que de parler pour rien.
Qu'on demande sa main à son père. C'est bien.
Je fais duc le premier de vous qui me l'amène.
J'attendrai, s'il le faut, la fin de la semaine,
Mais pas plus. Par les monts, par les bois, par les vaux,
Courez, volez, crevez chacun quatre chevaux.
Sachez-le tous avant de vous mettre en campagne,
J'aurai d'elle un enfant qui sera Charlemagne.
Nous serons gouvernés, messieurs, soyez contents.
Dispersez-vous. J'ai dit. Je suis veuf, et j'attends. »

III

LA CHEVAUCHÉE DES BARONS

Sur des chevaux noirs, sur des chevaux blancs,
Les hardis barons se sont mis en selle.
De tout son désir Pépin les harcèle,
Barons et coursiers ont l'écume aux flancs.

Epris d'horizons et goulus d'espace,
Ils vont, écrasant, dans les champs herbeux,

Troupeaux de moutons et troupeaux de bœufs,
La moisson qui pousse et l'enfant qui passe.

Ils vont devant eux, sans trop savoir où ;
Leur galop d'enfer luit dans la ténèbre ;
Un qui tombe pousse un grand cri funèbre,
Sa bête ayant mis les pieds dans un trou.

Et toujours, au loin, le reste s'élance
Des crêtes des monts aux crêtes des monts,
Criant et hurlant comme des démons,
Hâtant leurs chevaux à grands coups de lance.

Oh ! les râteliers d'où pendait le foin !
Épuisés, meurtris, des coups qu'ils leur flanquent,
Les pauvres bidets s'usent et s'effilanquent...
Pourtant la Hongrie est encor bien loin.

IV

L'ARRIVÉE

Cependant ont passé les nuits après les jours,
Et Berthe à son balcon, pensive, attend toujours,
Les lèvres et les mains vaines, mais sans reproches.
Or voici que les temps et les barons sont proches,
Et la vierge bientôt ne doit plus ignorer
Que Pépin se languit de toujours espérer.
Ils viennent. Les voilà, fourbus et hors d'haleine;
Leurs ombres devant eux s'allongent sur la plaine,
Et leur cuirasse luit dans le soleil couchant.
Le galop des chevaux se hâte en trébuchant.
Mais là-bas, comme Elsa fit plus tard vers le cygne,
Berthe aux grands pieds leur tend les bras et leur fait signe,
Puis, se ressouvenant qu'elle est fille de roi,
Elle prend un air doux, mélancolique et froid.

V

LA DEMANDE

Les barons ont fait la demande.
Tout s'est passé selon leurs vœux.
Le père a dit : « Ma joie est grande. »
Et Berthe : « Si l'on veut, je veux. »

Elle rougit, selon l'usage.
Et tous les barons d'admirer,
Au nom de Pépin, ce visage
Si clair qu'on s'y pouvait mirer.

Alors, le roi Flores propose :
« Messieurs, vous devez avoir faim.
Venez donc prendre quelque chose
De réconfortant et de fin.

» Vous avez la joue et l'œil caves,
Et vos chevaux n'en veulent plus.
Videz mes celliers et mes caves,
Soyez friands, soyez goulus.

» Tout est conclu, rien ne vous presse.
Restez un mois, restez-en deux.
Reposez-vous avec ivresse
Des nuits et des jours hasardeux. »

Mais eux que Pépin seul anime,
Plus forts que la tentation,
Déclinent d'un geste unanime
Cette aimable invitation :

« Notre prince est en peine, sire,
Laissez-nous partir à l'instant.

On se consume comme cire,
Quand on ignore et qu'on attend.

— J'aime, dit le roi, votre zèle ;
Mais je ne puis, à mon regret,
Vous octroyer la demoiselle,
Sans son trousseau qui n'est pas prêt.

» Si vous avez trop souciance
Du roi qui languit de savoir,
Portez à son impatience
L'allégement d'un sûr espoir.

» Volez à lui, prompts comme flèche,
Vous lui direz en arrivant
Que Berthe vous suit en calèche,
Et que son cœur marche devant. »

Il dit. Chacun bondit en selle.
Et c'est ainsi, de huit à neuf,
Que Berthe aux grands pieds, très pucelle,
Fut promise à Pépin, très veuf.

VI

LE DÉPART POUR LA FRANCE

Tout est prêt. Sous les doigts des brodeuses agiles,
Les robes de velours, de soie et de satin,
Belles de leurs couleurs pimpantes et fragiles,
Sont écloses, comme des fleurs dans le matin.

On a mis aux chevaux des guirlandes de roses ;
La cour d'honneur a pris un air d'enchantement.
Des poètes joufflus ont récité des proses
Au nom de la famille et du gouvernement.

Voici l'heure des vrais adieux et des tendresses
Et du dernier baiser, qu'un autre toujours suit.
Le roi Flores se sent le cœur plein de détresses,
Des pleurs tremblent au bord de ses yeux pleins de nuit.

« Adieu, puisque je suis trop vieux pour vous conduire,
Ma fille, trop d'hivers ont alourdi mes pas ;
Mais si dans mon palais l'âge m'a su réduire,
Mes suprêmes conseils ne vous quitteront pas.

» Aux pauvres, avant tout, ne soyez point amère.
Il sied mal au bonheur d'être orgueil et dédain.
Soyez fleur, blanche fleur, comme était votre mère,
Ouvrez votre âme à tous, ainsi qu'un clair jardin. »

Il dit, et se détourne, et Berthe sans pensée
Sanglote éperdument, sachant qu'il est trop tard.
Tout au fond de son cœur d'heureuse fiancée
S'éplore la tristesse amère du départ.

Déjà, pour son passage, on fait ranger la foule :
Au galop des chevaux, Berthe va s'éloigner.
Cependant, les yeux lourds de pleurs qu'elle refoule,
La reine Blanchefleur ne peut se résigner.

Elle est là, sans espoir dont son deuil se soulage,
Près de Berthe, impuissante à lui quitter la main.
« Je t'accompagnerai jusqu'au prochain village,
Dit-elle, je serai plus vaillante... demain. »

VII

LE DERNIER ADIEU

Et toujours Blanchefleur a suivi son enfant.
De soir en soir, de ville en ville, elle diffère
L'inévitable adieu qu'il faudra bientôt faire.
Le cœur lui sanglote et lui fend.

Voici que les chemins vont quitter la Hongrie.
Maintenant, c'est la Saxe, avec ses rochers nus,
L'effroi de traverser des pays inconnus,
Sans qu'un visage vous sourie.

La reine Blanchefleur se sent plus triste encor,
Songeant qu'il va falloir chevaucher en arrière.
Le cortège a fait halte au bord d'une clairière
Dans un silencieux décor.

Et toutes deux, la mère et la fille, s'étreignent ;
Elles voudraient sourire et leurs yeux sont en pleurs ;
Des nids d'oiseaux heureux chantent parmi les fleurs ;
Tout bas, sans savoir, elles craignent.

« Donnez-moi votre anneau, ma fille, en souvenir
Des jours où votre main m'était proche et câline,
Et pour garder de vous, pauvre mère orpheline,
Un don que je puisse bénir.

» Et maintenant, puisqu'il le faut, Dieu vous conserve !
Alix vous accompagne où l'amour vous conduit.
Aimez-la. Qu'elle soit pour vous, dès aujourd'hui,
Votre sœur et non votre serve.

» Je l'ai voulu choisir, vierge de tout soupçon,
Parce que vous l'aimez et qu'elle vous ressemble
Au point qu'on vous prendrait, quand vous êtes ensemble,
Pour deux fleurs du même buisson.

» Sa présence sera douce à votre souffrance.
Elle, du moins, elle est heureuse et rien ne perd :
Car sa mère Margiste et son cousin Tybert
Vous suivent avec elle en France ;

» Ils veilleront sur vous, ma fille, tous les trois... »
Elle dit, et l'embrasse, et le navrant cortège
S'éloigne ; et Blanchefleur, pour que Dieu les protège,
Fait dans l'ombre un signe de croix.

VIII

L'ENTRÉE A PARIS

Paris! Des fleurs et des drapeaux!
La ville entière est pavoisée,
Les balcons et l'humble croisée,
Les monuments et les chapeaux.

Des gens sont grimpés aux toitures.
Risquant de se rompre le cou,
Pour voir, — et d'ailleurs pas beaucoup. —
Passer au galop trois voitures :

Car chacun sait que, ce jour-là,
— Le matin ou dans la soirée —
Berthe va faire son entrée
Dans son carrosse de gala.

On hurle, on s'étouffe, on s'égorge...
Pépin, dès la pointe du jour,
A dû rencontrer son amour
Près de Villeneuve-Saint-George.

On se renseigne éperdument :
« On dit qu'elle est jeune et gentille...
— Monsieur, vous écrasez ma fille...
— Où donc est passé mon amant?... »

On se bouscule, on se querelle.
Soudain, rumeur. C'est Berthe enfin,
Mignonne comme un séraphin
Et saluant de son ombrelle.

Elle passe au milieu des cris
Dont on accueille les carrosses.

Tous ces gens lui semblent féroces.
Pépin prend des airs attendris.

Elle a passé. Grave et sereine,
La foule au hasard se répand,
Et tous — bourgeois ou sacripant —
Sont très fiers d'avoir vu la reine.

IX

LE COMPLOT

Dans tout ce qui précède on n'a point vu de traître.
Patience ! un instant : les nôtres vont paraître,
Dans cette chambre obscure et propre aux noirs desseins.
Tous les trois ont quitté leurs airs de petits saints ;
Ils trament un complot : Margiste en sera l'âme,
Alix en est la fleur, Tybert en est la lame...
Ah ! pauvre Blanchefleur, si tu pouvais les voir,
Sinistres, parlant bas dans l'ombre, trio noir,
Sans scrupule ourdissant leurs toiles d'araignée
Dont ta Berthe est déjà la mouche désignée,
Comme tu maudirais d'un cœur épouvanté
Ta crédulité borgne et ta naïveté !

X

LE REPAS DE NOCES

Je ne vous dirai rien de la cérémonie
Par qui la pauvre Berthe à Pépin fut unie ;
Je ne vous dirai pas
Les gestes onctueux de l'évêque aux doigts souples,
Le discours de l'adjoint, le nom des plus beaux couples,
Le menu du repas.

Vous saurez seulement qu'on a fait chère lie.
La voisine au dessert est toujours plus jolie
De tout ce qu'on a bu.
Jeunes gens et vieillards, chacun fut bon convive,
Et voici qu'une flamme indiscrète s'avive
Aux yeux du plus fourbu.

C'est l'heure où la plus froide a le cœur charitable.
Les genoux, amoureux des pauvres pieds de table
Qui n'y comprennent rien,
Se rapprochent; les mains se cherchent et consentent,
Et les plus bedonnants sur leur chaise se sentent
Le corps aérien.

Berthe aux grands pieds, selon l'antique Protocole
Qui sévissait, branlant, comme un maître d'école,
Son front déjà caduc.
— Berthe aux grands pieds, craintive et tendre, a dû se mettre
En face de Pépin, son époux et son maître,
Près d'un vieil archiduc.

Elle trouve que c'est bien loin, et puis qu'en somme
Tout cet amas de gens dont la gaîté l'assomme
N'est pas d'un grand régal.
Et voici qu'à présent c'est le tour de l'orchestre.
Pauvres chers épousés ! leur grandeur les séquestre
Loin du lit conjugal.

Mais tandis qu'aux doux sons des harpes et des flûtes
Les ménestrels chantaient les amoureuses luttes
Des chevaliers d'antan,
Pépin cligne de l'œil vers Berthe très émue,
Et la vierge comprend que cet œil qui remue
Ça veut dire : « Viens-t'en ! »

XI

LES CONSEILS DE MARGISTE

Berthe s'est retirée en ses appartements.
Elle est là, toute seule, assez mal rassurée,
Toute pleine de trouble et de frissonnements,
Tournant au moindre bruit dont elle est effleurée
Son profil gracieux vers la porte d'entrée
En des gestes d'effroi pudiques et charmants.

On entre. C'est Margiste. Elle approche, discrète,
A pas mystérieux qu'on n'entend point venir.
Elle dit : « Trois abbés sont en train de bénir
Le lit tendre et moelleux que l'amour vous apprête.
Quittez-moi ce beau voile et cette gorgerette...
Madame votre mère a dû vous prévenir.

» Je songe en vous voyant comme je fus heureuse,
Tel soir, aux bras subtils de feu mon cher époux.
Il était fort, il était tendre, il était doux.
Quand j'y songe, un grand vide en mon âme se creuse.
Mais sachez... En trois mots, prenez bien garde à vous :
Le roi Pépin le Bref a la main douloureuse.

» Le soin que j'ai de vous m'a su faire informer,
Discrètement, de la façon qu'il a d'aimer.
Je tiens tous ces détails de son premier concierge;
Vous voyez, j'en suis pâle encore comme un cierge...
C'est un homme effrayant, surtout pour une vierge,
Un mari dangereux qu'il faudrait réformer. »

Berthe s'écrie en pleurs : « Retournons chez ma mère!
— A quoi bon? dit Margiste, hé! vous n'y pensez pas,
On saurait nous rejoindre au bout de quatre pas.

Croyez-moi, chère enfant, toute fuite est chimère;
Mais, dût ma pauvre Alix y trouver le trépas!
J'entends que cette nuit ne vous soit point amère.

» Le ciel même a voulu, de la tête aux talons,
Qu'elle vous ressemblât de visage et d'allure,
— Hormis les pieds qu'elle a peut-être un peu moins longs; —
Elle a mêmes yeux bleus et mêmes cheveux blonds.
Moi-même, je m'y trompe, et, si j'osais conclure,
Vous êtes le manteau dont elle est la doublure.

» S'il vous plaisait, madame, elle pourrait, ce soir,
D'un cœur triste et soumis tenter pour vous l'épreuve.
C'est elle qu'en son lit Pépin ferait asseoir.
Aux choses de l'amour, comme vous, elle est neuve.
Et, quand elle devrait, sans anneau, rester veuve,
En tel péril, c'est tout gagner qu'un peu surseoir. »

Elle dit, et déjà Berthe la suit, navrée.
Même aux soupçons du mal son cœur naïf est clos,
Car toujours l'innocence ignore les complots...
Mais Alix et Pépin vont faire leur entrée,
Et, comme la pudeur nous fut toujours sacrée,
Nous allons supprimer trois ou quatre tableaux.

XII

LE RÉVEIL DE PÉPIN

Brisé d'amour, près d'Alix un peu lasse,
Le roi Pépin rêve et dort lourdement.
Déjà le ciel pâlit; c'est le moment :
Berthe aux grands pieds va réclamer sa place.

Trop tard, hélas! Le destin s'accomplit.
Alix dira : « Que veut cette importune? »
Et Berthe enfin n'aura d'autre fortune
Que d'insister, pleurante, au pied du lit.

La pauvre enfant n'y sera point admise.
Même Pépin, s'il s'éveille en sursaut,
Pour n'avoir pas tout à fait l'air d'un sot,
Doit croire Alix, puisqu'elle est en chemise.

Et cependant que la serve au cœur vil
Songe aux détails que sa fraude comporte,
La douce Berthe ouvre déjà la porte,
Sans se douter qu'elle court grand péril...

XIII

LA FORÊT DU MANS

Un coin de bois perdu dans la forêt du Mans.
Des arbustes épars alentour d'un vieux chêne,
Si touffu que la nuit semble toujours prochaine :
La chouette l'emplit de ses hululements.

C'est là que, sans scrupule, ayant juré sa perte,
Les poches tintant clair de l'or qu'ils ont reçu,
Valets du noir complot que Margiste a conçu,
Trois sergents — rengagés — traînent la pauvre Berthe.

Dieu même en sa faveur ne s'est point déclaré,
Pour d'autres criminels réservant son tonnerre,
Et voici qu'à présent Berthe la débonnaire
Va périr sans absoute et sans miséréré.

Déjà les trois sergents ont tiré leur épée :
Berthe attend d'un cœur ferme et d'un corps anxieux,
Et, pour ne pas se voir mourir, ferme les yeux...
— Mourir, oh! n'être plus qu'une tête coupée!

S'en aller d'ici-bas, sans avoir eu sa part!...
Faudrait-il croire, enfin, ce qu'ont dit les sceptiques,
Que le vrai Dieu n'est pas le bon Dieu des cantiques,
Et qu'il est trop partout pour être quelque part!

Mais, dans l'instant précis que Berthe désespère,
Sur un nuage d'or au céleste reflet,
— Et ce nuage, c'est sa barbe, s'il vous plaît! —
Vint à passer par là, brave homme, Dieu le père.

Son clair regard qui met en fuite les péchés
Se pose doucement sur ces hommes de crime,
Et tous trois, au moment de frapper leur victime,
Par un trouble inconnu se sentent empêchés.

« A quoi bon nous charger d'un meurtre? Pour quoi faire?
Dit l'un d'eux. Reprenons, frères, notre chemin.
Nous soutiendrons qu'elle a péri de notre main,
Et les bêtes du bois en feront leur affaire. »

Sitôt dit, sitôt fait. Ils s'éloignent. Leurs pas
Traînent sinistrement sur les feuilles durcies;
Et bientôt la nuit tombe aux branches obscurcies.
Berthe est seule, et voudrait crier, et n'ose pas.

XIV

A TRAVERS BOIS

Elle a marché toute la nuit dans les ténèbres
Que les loups emplissaient de hurlements funèbres,
Et la ronce méchante a déchiré ses mains,
Et seule, à travers bois, sans lune et sans chemins,
Elle va gémissante, et meurtrie, et brisée,
Dans sa robe fragile et blanche d'épousée.
Son corps fiévreux grelotte, elle a peur, elle a froid,
Et s'arrête, et gémit. Pauvre fille de roi!
Jusqu'à ce jour, hélas! depuis qu'elle était née,
De parfums, de tiédeurs toujours environnée,
Elle ignorait l'horreur des nuits sous le ciel noir
Et l'angoisse d'errer sans gîte et sans espoir,
A l'heure où, remuant les branches endormies,

Rôdent confusément des bêtes ennemies.
Elle n'a même plus la force de s'enfuir,
Et son corps sans courage est près de la trahir.
Épuisée et dolente, au bord d'une fontaine,
Elle pleure, elle songe à sa mère lointaine,
La reine Blanchefleur qui venait doucement,
Penchée à son chevet, baiser son front dormant.
Elle songe à Margiste et tout bas lui pardonne :
Elle a recommandé son âme à la Madone
Et fait de longs adieux à tout ce qu'elle aimait.
Maintenant, elle attend la mort et se soumet,
— Quand voici tout à coup, dans l'ombre toute proche,
Tinter pieusement l'appel clair d'une cloche.

XV

LE BON ERMITE

La cloche a guidé Berthe à travers la forêt,
Puis s'est tue ; elle arrive auprès d'une clairière.
Au seuil de sa cabane un ermite en prière
Des deux mains se frappant la poitrine, adorait.

— Il voit Berthe, et d'abord, craignant un de ces pièges
Que les démons subtils tendent à la vertu,
Redoutable, il s'écrie : « Arrière, que veux-tu ?
Je veille, et c'est en vain, Satan, que tu m'assièges. »

Mais Berthe se rapproche et lui parle humblement :
« Ne me repoussez pas. Je suis lasse et perdue ;
J'ai froid, j'ai faim, j'ai soif ; votre pitié m'est due,
Mon père, et je l'implore au nom de saint Clément. »

L'ermite se rassure, et, songeant que le diable
Ne se présente pas au nom d'un saint, voici,
D'un visage plus calme et d'un ton radouci,
Qu'il ose, sans remords, se montrer pitoyable.

Il interroge Berthe, et Berthe sans détour
Lui dit son nom royal, son cœur, son espérance,
Son départ de Hongrie et son entrée en France,
L'amour du roi Pépin promis à son amour.

Elle dit le filet de maligne imposture
Dont le serve Margiste a su l'envelopper,
Le remords des sergents au moment de frapper,
Et sa nuit dans les bois, fuyante à l'aventure.

Le bon vieillard l'écoute avec recueillement ;
Et, quand elle a fini cette histoire touchante,
Le matin rit au ciel, le bois s'éveille et chante,
Et les fleurs des buissons s'entr'ouvrent doucement.

« Votre temps reviendra d'aimer et d'être aimée,
Dit l'ermite, et, tout bas, dût-il être lointain,
Gardez au fond du cœur l'espoir d'un clair matin,
Vibrant de soleil souple et de brise embaumée.

» Dieu même punira vos lâches assassins :
Attendez les retours que sa bonté vous garde ;
Priez, résignez-vous, sachant qu'il vous regarde,
Et qu'il vous a sauvée, et qu'il a ses desseins.

» D'ici là, je connais une sainte famille ;
Le père est sabotier ; dans cette humble maison,
Vous vivrez doucement, sans peur de trahison ;
Vous serez leur bon ange et vous serez leur fille.

» A votre sort ancien dites un long adieu.
Que nul, excepté moi, ne sache qui vous êtes...
Et maintenant voici des fruits et des noisettes.
Reposez-vous, ma sœur, et rendez grâce à Dieu ! »

XVI

CHEZ LES HUMBLES

Calmes et continus, comme une eau sans brisants,
Les jours ont passé vite, et les mois et les ans.
Berthe au milieu des bois a vécu dédaignée,
D'une vie humble et douce et presque résignée,
Debout dès l'aube, et, tant que chantent les oiseaux,
Toujours poussant l'aiguille ou tournant ses fuseaux.
Le sabotier Simon et sa femme Constance
L'ont jadis accueillie en leur simple existence,
Et tous deux se sont mis bien vite à l'adorer.
L'ermite vient parfois lui dire d'espérer,
Et les gens qui, le soir, passent sans la connaître
L'écoutent un instant chanter à sa fenêtre :

Aux plis frileux
Des coteaux bleus
L'adieu du jour mourant se dissémine.
A petits pas,
Qu'on n'entend pas,
Sous les branches la nuit chemine.

L'ombre des bois gagne les cieux...
Brodez, mes doigts! Rêvez, mes yeux !

Des fleurs aux mains,
Par les chemins
Les bûcherons s'en viennent des clairières.
Et du clocher
Va s'épancher
L'appel des cloches en prières.

A l'heure où s'endorment les bois,
Rêvez, mes yeux! Brodez, mes doigts !

Telle au hasard des mots, sur des airs d'autrefois,
Berthe égrène en brodant ses rêves et sa voix.
Le silence du soir tendrement l'environne,
Et son front qui devait porter une couronne
S'incline un peu, pour suivre aux plis des linges blancs
L'aiguille jamais lasse en ses doigts vigilants.
Elle n'espère plus que Pépin lui sourie,
Mais elle pense à lui, de loin, comme en Hongrie,
Sur la tour de Strigon, les soirs qu'elle rêvait
D'un prince en manteau d'or assis à son chevet.
Dix ans n'ont point flétri sa grâce d'exilée,
— Se résigner tout bas, c'est être consolée, —
Et Berthe se résigne, et toute sa douleur,
C'est d'évoquer parfois la reine Blanchefleur,
Sans enfants, et bien seule, et bien lasse, et bien triste,
Et le roi Flores, vieux à douter qu'il existe.
Tous deux ont pu mourir. Au fond de sa forêt,
Si loin d'eux et de tout, Berthe ne le saurait.
Mais elle a cet espoir en son âme ingénue
Que Dieu veille sur elle, et l'aurait prévenue.

XVII

LE MÉNAGE ROYAL

A Paris, même jour, même heure. Un boudoir tendre.
Miroirs et bibelots de toilette. Un divan.
Enfin, tout ce qu'il faut pour s'aimer ou s'attendre.
Un nid d'amant coupable ou de mari fervent.

C'est là que chaque soir, aux genoux de la reine,
Dolent et résigné,
Depuis dix ans, Pépin servilement se traîne,
Et se sent dédaigné.

Car la reine est méchante et sa beauté funeste
A ce charme obsesseur dont nul ne peut guérir.
Pépin tout à la fois l'adore et la déteste
D'un amour douloureux qui s'obstine à souffrir.

Lui qui l'espérait douce, et bonne, et maternelle,
Elle l'a tant déçu
Que parfois, comme en rêve, il songe : « Est-ce bien elle ?
Et doute à son insu.

Est-ce triste, être un roi puissant que l'on ménage,
Dont le fils portera la couronne de fer !
Être maître en Europe et serf en son ménage,
Et cuire en son amour comme dans un enfer !

Triste, oh ! triste ! — Et malgré le désir qui l'affame,
Un autre ennui le poinct,
C'est que les deux enfants qu'il a de cette femme
Ne lui ressemblent point.

Tel, il songe. — Et dans l'ombre, âme éprise de lucres,
La reine avec Tybert s'épanche en doux propos :
« Qu'est-ce que tu dirais d'un impôt sur les sucres,
D'une aide sur les blés et d'un droit sur les peaux ? »

XVIII

FLORES ET BLANCHEFLEUR

Toujours le même soir. En Hongrie. Un jardin
En qui l'automne éclôt de l'été qui se fane.
Tout s'apaise et s'endort sous un ciel diaphane.
L'heure est douce et les fleurs s'inclinent sans dédain.

Sur un banc que la pluie et la mousse ont verdi,
Perdus dans l'ombre comme un nid dans l'herbe haute,
Flores et Blanchefleur sont assis côte à côte,
La pensée indolente et le front alourdi.

Ils rêvent doucement à l'absente. Leurs yeux
Tristes évoquent d'elle un geste, une attitude.
Ayant mêmes regrets et même solitude,
Ils parlent d'elle encor, bien que silencieux.

Dix ans qu'elle est partie aux pays étrangers!
Et depuis, sans espoir et presque sans nouvelle,
Ils savent seulement le peu que leur révèle
Le va-et-vient tardif de rares messagers.

Elle, qu'ils ont bercée au creux de leurs genoux,
Elle, jadis si frêle, elle est peut-être grasse!
Ses deux maternités ont pu faner sa grâce,
Cerner d'un bleu meurtri ses yeux calmes et doux.

Tels ils rêvent, le soir, et pleins des jours anciens,
Ils s'évadent tous deux hors du présent sans joie,
Et Blanchefleur soupire : « Il faut que je la voie!
J'ai rêvé l'autre nuit qu'elle me disait : Viens!

« Laissez-moi m'en aller vers elle qui m'attend!
Et quand je reviendrai bientôt, grave et lassée,
Pleine encor du bonheur de l'avoir embrassée,
Nous pourrons tous les deux mourir d'un cœur content. »

Un peu de brise pleure aux branches en émoi,
Et Flores qui, depuis longtemps, toujours refuse,
A voix basse, attendri d'espérance confuse,
Murmure : « Allez, princesse, et parlez-lui de moi! »

XIX

BLANCHEFLEUR EN FRANCE

La reine Blanchefleur a traversé la France,
Les champs étaient déserts, les bois étaient flétris,
Et les villes, où les enfants jouaient sans cris,
Sombres, avaient un air de deuil et de souffrance.

Tout le long des chemins elle regardait fuir
Une succession de plaines dévastées,
Terres à l'abandon, maisons inhabitées.
Son bonheur maternel n'osait s'épanouir.

Elle avait dans le cœur un besoin de sourire.
Partout sur son passage elle voyait les gens
Détourner leur regard de ses yeux indulgents,
Et des poings se crispaient qui semblaient la maudire.

Mais voici qu'elle est presque au bout de son chemin,
Cette nuit sous la tente est enfin la dernière.
Demain elle tiendra sa fille prisonnière,
Dans ses bras, sur son cœur, sous ses lèvres... Demain !

Et, ne pouvant dormir, Blanchefleur s'est assise
A quelques pas du camp, pour rêver sans témoin...
Pleine de sa tristesse, elle regarde, au loin,
Les étoiles trembler dans la brume indécise.

Aux lisières du bois le silence frémit.
Mais on parle dans l'ombre, et Blanchefleur écoute.
Un bruit confus de gens en marche sur la route
Se rapproche. Une voix d'enfant pleure et gémit.

La reine Blanchefleur les appelle, et demande :
« Où vous en allez-vous si tard, mes pauvres gens ? »
Et l'homme a répondu : « Madame, les sergents
Ont saisi ma maison pour acquitter l'amende.

» Nous allons devant nous sans travail et sans pain.
Comme nous, la moitié de la France mendie.
Avarice de reine est dure maladie :
Cette Berthe a changé notre bon roi Pépin.

» Autrefois, cette plaine était fertile et riche.
Aux étables, le soir, rentraient de longs troupeaux.
Mais on a tant sué d'argent pour les impôts
Qu'on se croise les bras au bord des champs en friche.

» Puis, à la porte, un jour, l'huissier heurte du poing :
— Paie ou pars ! — On s'en va, la tête et les mains vides,
Tandis que les petits enfants, bouches avides,
Pleurent de faim dans l'ombre et ne comprennent point. »

Et Blanchefleur songeait : « Seigneur, est-il possible !
Non, non, ce n'est pas vrai. Cet homme souffre et ment.
Ma fille était trop pure et trop tendre. Comment
Serait-elle à ce point devenue insensible ? »

Elle tire sa bourse où de l'or tinte et luit.
Elle arrache à ses doigts ses bagues, et s'écrie :
« Tenez, prenez, je suis Blanchefleur de Hongrie ;
Si ma fille vous a fait tort, pardonnez-lui ! »

XX

LE CHATIMENT

Or Blanchefleur est au palais depuis hier.
Alix est très émue, et Tybert n'est pas fier,
Et d'un pli soucieux leur front pâle se creuse,
Songeant qu'il va falloir payer la douloureuse.
N'importe. Ils lutteront jusqu'au bout. Pour l'instant,
Gagner du temps le plus possible est l'important.
Pépin seul tient en bas compagnie à la reine.
Alix a déclaré qu'elle avait la migraine.
Elle garde la chambre, et ceinte de bandeaux
Salutaires, dans la pénombre des rideaux
Qui tamisent le jour trop cru de la fenêtre,
Elle pense : « Après tout, que peut-elle y connaître ?
Je ressemblais à Berthe, on n'y voit pas très clair
Dans cette chambre ; et puis, il faudrait bien du flair
Pour se douter après dix ans de réussite
Qu'au lit du roi Pépin ma place est illicite. »
Mais voici qu'on entend venir un bruit de pas.
La reine Blanchefleur paraît : « N'approchez pas,

O ma mère, soupire Alix d'une voix fausse.
Car je me sens déjà comme un mort dans sa fosse.
Mère, n'approchez pas ! Le médecin défend
Qu'on m'embrasse. » Et Blanchefleur dit : « Ma pauvre
N'ai-je fait un si long voyage, ma chérie, [enfant !
Par tous les longs chemins qui viennent de Hongrie
Que pour te voir mourir ? — Mère, n'approchez pas,
Dit la serve. Parlez de loin, et parlez bas.
Votre présence me fait mal et me torture. »
Mais Blanchefleur déjà devine l'imposture.
Sa fille, en la voyant, n'aurait pas tel dédain.
Tout son cœur maternel s'illumine soudain.
Prompte comme un joueur qui fait sauter la carte,
D'un bond, elle s'élance aux rideaux qu'elle écarte.
Et de tous les côtés, dans leurs habits de cour,
S'empressent les barons. Pépin lui-même accourt.
Blanchefleur soulevant la jupe de dentelle :
« Ce ne sont pas les pieds de ma fille, dit-elle.
Roi, vous avez été trompé. N'en doutez point.
— Je le savais, dit-il, mais non pas à ce point... »
La serve à deux genoux se prosterne et se traîne.
Et Blanchefleur reprend : « Qu'as-tu fait de ta reine ?
Parler te vaudrait mieux que tels gémissements.
Rends-moi ma fille ! — Elle est dans la forêt du Mans,
Dit alors une voix. Pardonnez-nous, messire !
Je fus un de ces trois qu'on chargea de l'occire ;
Nous l'avons seulement perdue en la forêt :
En bien cherchant, peut-être on la retrouverait. »
Pépin s'écrie alors : « Que personne ne sorte !
Arrêtez cette femme ! et, si la reine est morte,
Sachez que je prétends, moi-même, d'un seul coup,
Madame, vous trancher la tête au ras du cou !
Qu'on arrête avec vous Tybert, votre complice :
Il sied qu'il ait aussi part en votre supplice...
Maintenant, mettons-nous en route sans retard.
Vous, sergent, guidez-nous. Et, comme il est très tard,
N'oublions pas, messieurs, de prendre des lanternes,
Pour ne pas choir dans les étangs ou les citernes ! »

XXI

BERTHE ET PÉPIN

Le sergent qui les guide a reconnu la place :
Le vieil arbre, le chemin creux, c'est bien cela.
Un grand besoin d'agir soutient leur force lasse.
Mais, naturellement, Berthe n'était plus là.

Déjà le ciel brunit. Le cœur du roi tressaille,
Et son dernier espoir s'éloigne avec le jour.
Mais voici que, dans l'ombre, écartant la broussaille,
Cette femme qui vient, c'est Berthe, son amour.

Tandis qu'elle brodait, rêveuse, en sa chaumière,
Le cœur plein d'un mystérieux et tendre émoi,
Il lui sembla qu'un ange en robe de lumière
De loin lui faisait signe et lui disait : « Suis-moi ! »

Sans surprise, docilement, elle est venue.
Elle est là maintenant, grave et craintive un peu.
Le roi Pépin la prend par sa blanche main nue,
Et les parfums du soir embaument leur aveu.

« C'est donc vous, cette fois, vous que j'ai tant aimée,
Vous que je pressentais absente obscurément !
Je vous ai. Votre main tremble en ma main fermée...
Ce n'était donc pas vous qui faisiez mon tourment.

» Je regarde et je vois. Quand je maudissais l'autre,
Et que je détestais son âme en son beau corps,
Le corps seul, que j'aimais, était un peu le vôtre,
Et je ne pouvais pas adorer sans remords.

» Je comprends maintenant pour quel espoir tenace
Malgré moi, mon amour ne voulait pas mourir.
L'avenir était sombre en moi. Vaine menace !
Mon cœur ne s'est pas clos, puisqu'il devait s'ouvrir.

» Et toi, que faisais-tu? Moi ce n'est pas ma faute
Si l'autre avait sa place en mon lit, sous mon dais.
Toujours, assis, couchés, nous vivions côte à côte. »
Et Berthe, en rougissant, lui répond : « J'attendais. »

Blanchefleur à son tour s'approche et l'on s'embrasse.
On pleure et l'on sourit. Tableau simple et charmant :
Mère et fille, femme et mari. Je vous fais grâce,
Et ne décrirai point leur attendrissement.

Vous saurez seulement que, dans le crépuscule,
Dont la pénombre tendre emplit au loin les bois,
Pépin parlait d'amour sans être ridicule,
— Et vraiment c'était bien pour la première fois...

*
* *

Maintenant le public aime qu'on le renseigne
Sur les héros qu'on laisse en des cas hasardeux.
C'est un vœu trop connu pour que je le dédaigne.
Sachez donc en trois mots tout ce qu'il advint d'eux :
Je ne vous ai pas dit que Margiste était morte,
— C'est un oubli ; — Margiste est morte, — ayant pris
D'Alix et de Tybert, l'histoire nous rapporte [froid...
Que Berthe intercéda pour eux auprès du roi.
Blanchefleur retourna très heureuse en Hongrie.
Maître Simon devint sabotier de la cour,
— Emploi que l'on créa tout exprès, je vous prie ; —
Quant à Berthe et Pépin, ils s'aimèrent d'amour...
Vous voyez, tout cela finit par un sourire,
L'histoire est toute simple, et je n'ai qu'un regret,
C'est que pour la conter il ait fallu l'écrire,
Et puis conter en vers, c'est peut-être indiscret.

ANDRÉ RIVOIRE

LES
DÉBUTS DE BERNADOTTE
PRINCE DE SUÈDE

Charles XIII, roi de Suède, déjà vieux quand il monta sur le trône, n'avait aucun héritier capable de lui succéder, si bien que les États du royaume durent, conformément à la constitution, lui désigner un successeur. Leur choix se porta, le 21 août 1810, sur le maréchal Bernadotte, prince de Ponte-Corvo, qu'ils ne connaissaient d'ailleurs point et sur lequel ils n'avaient que des renseignements incertains ou erronés. Le même soir, au club du clergé, l'archevêque d'Upsal, légèrement ému par des libations trop nombreuses, voulut porter un toast et leva son verre en l'honneur du « nouveau sauveur ». S'apercevant aussitôt que la formule était un peu singulière, il crut la corriger en ajoutant : « mais sans oublier l'ancien ». L'hilarité fut générale. Et cependant l'expression malencontreuse du bon prélat indiquait exactement la portée de l'élection. Abaissés et ruinés par une longue série de désastres, gouvernés par un prince parfaitement respectable mais dont la médiocrité somnolente n'était pas à la hauteur de la tâche qui lui incombait, les Suédois avaient voulu choisir un prince héritier énergique, ayant fait ses preuves, à même de prendre immédiatement à la direction des affaires une part prépondérante, et capable de reconquérir au pays un peu de sa gloire et de sa fortune passées.

Instruit de son élection, Bernadotte n'hésita pas à l'accepter. Sa susceptibilité anxieuse et sa vanité exaspérée

avaient fait de lui un éternel mécontent et grâce à des incartades de tout genre, sa situation à Paris était devenue très délicate et fausse. Lors donc qu'on lui vint offrir la succession au trône de Suède, il se sentit soulagé d'abord en songeant qu'il serait désormais son maître et pourrait agir et parler à sa guise. Il était heureux, en même temps, de se voir brusquement rapproché du rang suprême, objet constant de ses secrètes convoitises et, enfin, éperdu du désir de faire de grandes choses, afin de montrer au monde quelle injustice il y avait eu à laisser en sous-ordre un homme de son génie.

Les ambitions et les aspirations du prince s'accordaient donc avec celles du peuple qui comptait sur lui. Cela ne suffisait point, toutefois, pour que les unes et les autres pussent être satisfaites. Étant donné les usages et la forme de gouvernement, le nouveau venu ne pourrait jouer un grand rôle que si son influence personnelle et morale était grande. Il fallait, par conséquent, qu'il n'y eût point, dès l'abord, mésintelligence complète entre le calme correct des Scandinaves et l'agitation enfiévrée du Gascon, et c'est ainsi que l'avenir de l'ancien maréchal et celui même de la Suède se trouvaient dépendre, en bonne partie, des impressions de la première rencontre[1].

Les traditions du pays étant exclusivement et essentiellement monarchiques, le gouvernement, en Suède, se confondait presque avec la cour. Les hauts fonctionnaires formaient l'entourage immédiat et constant du souverain et, en dehors de cet entourage, la vie politique se réduisait à bien peu de chose, dans les longs intervalles séparant les sessions de la Diète. Or, il ne faudrait aucunement se représenter la cour suédoise de cette époque, d'après l'ensemble du pays. Celui-ci était diminué, abaissé et appauvri ; la cour était brillante et

1. Sources principales : Histoires de Charles XIV Jean de Touchard-Lafosse, Coupé de Saint-Donat et Roquefort et Sarrans jeune ; *Recueil de lettres, discours et proclamations de Charles XIV Jean; Mémoires* inédits de Ulfsparre conservés à la bibliothèque Gyllenborg de l'Université d'Upsal; Trolle Wachtmeister, *Anteckningar och Minnen*, éd. par E. Tegner; L. von Engeström, *Minnen och Anteckningar*, éd. par E. Tegner ; Schinkel, *Minnen ur Sveriges nyare historia*, éd. par Bergmann ; E. Tegner, *G.-M. Armfelt;* L. De Geer, *Notices* sur Hans Järta et B.-B. von Platen ; A. Vandal, *Napoléon et Alexandre Ier*, etc.

nombreuse, ayant gardé, dans une certaine mesure, les apparences et le ton donnés jadis par le pimpant Gustave III. Partout des gens chamarrés, titulaires de charges aux appellations pompeuses, très cérémonieux, très corrects et — la chose va de soi — très nobles. Et tous ces gentilshommes de vieille souche, sensibles aux questions de forme et de tenue, imbus d'idées conservatrices, éprouvaient une répulsion instinctive pour tout ce qui rappelait la démocratie. Ces sentiments s'étaient fait jour aussitôt que la candidature du prince de Ponte-Corvo s'était trouvée posée : Charles XIII songeait alors avec effroi au « ridicule » qu'il y aurait à choisir ce « caporal » et demandait avec anxiété s'il y avait rien en lui qui « sentît la révolution ». Le maréchal nommé, les appréhensions ne disparurent point complètement. Le nouveau prince était un héros, la chose demeurait entendue et tout le monde se réjouissait de voir venir un héros, puisque la Suède avait positivement besoin d'en posséder un, mais, se souvenant de ses origines, chacun craignait que le héros, encore teinté de sans-culotisme, ne fût inculte et hirsute.

Il parut. Sa taille assez élevée était robuste, élégante et bien prise: son visage n'avait rien de régulier, mais le long nez en bec d'aigle, le front intelligent couronné d'abondants cheveux relevés, les yeux sombres au regard incisif ne pouvaient passer inaperçus et de toute la personne se dégageait un air de majesté. En l'apercevant, un des membres du conseil, Trolle-Wachtmeister, crut voir réunis en un même homme François Ier et Louis XIV. Et la haute mine de Charles-Jean se trouvait rehaussée encore par le soin qu'il prenait de sa personne. La correction de la tenue était, à ses yeux, chose absolument capitale, toujours et partout. Un jour de bataille décisive, alors que deux officiers sautaient de cheval devant son quartier général, apportant des nouvelles, il leur dit sans vouloir les entendre : « Comme vous voilà faits, messieurs, vous avez l'air de brûleurs de maisons... Allez donc vous faire la barbe et revenez vite. » Lui-même apportait aux détails de sa toilette une attention méticuleuse un peu imprévue chez un soldat. La simplicité apparente de sa coiffure cachait un art consommé et les ondulations savamment négligées de ses boucles ne se pouvaient obtenir que grâce au labeur quotidien

d'un valet de chambre expert, secondé par d'innombrables papillotes. Ses mouchoirs, d'une batiste prodigieusement fine, repassés avec un soin spécial, ne le satisfaisaient que difficilement : chaque matin on en présentait, sur un plateau d'argent, une pile tout entière et le plus grand nombre allait joncher le tapis, avant que Son Altesse Royale eût daigné choisir. Les chaussures mêmes sortaient de l'ordinaire : dans un pays humide et froid, dans une saison où les « galoches » sont de rigueur, il se montrait dans les rues avec des bottes d'une finesse inattendue, si bien que ses futurs sujets demeuraient stupéfaits jusque devant la ténuité de ses semelles.

Et ses manières n'étaient point indignes de son élégance. Nulle trace de cette raideur cassante que donne souvent aux parvenus la crainte de manquer de dignité. Il savait se montrer déférent : je n'ai pu démêler son opinion véritable sur son père adoptif, mais il prodigua toujours au somnolent Charles XIII toutes les marques du respect convenable. Vis-à-vis des femmes, il était d'une galanterie délicate et parfaite ; à l'égard des hommes, et sauf quand on l'avait irrité, toujours affable et bienveillant. Il appelle « mon ami » tous ceux qui l'approchent, écoute avec attention et intérêt toutes les requêtes et ne termine pas volontiers une audience sans adresser à son interlocuteur quelques phrases aimables qui, chose particulièrement flatteuse, ne sont jamais banales et vagues : les généraux s'entendent rappeler discrètement un épisode glorieux de leurs campagnes, les hommes politiques tel ou tel détail qui leur fait honneur. Car si Charles-Jean ignore à peu près tout de la Suède où il ne connaît personne, il possède l'art de se renseigner et tire très adroitement parti des indications qu'il s'est procurées. Il se garde ainsi des maladresses que tels souverains de naissance n'évitent pas toujours et remplit avec beaucoup de tact et d'aisance une des parties, — accessoire, peut-être, mais en tout cas délicate, — du métier de roi.

Et ce métier si difficile lui semble familier également dans les occasions solennelles. Il reçoit les députations avec aisance, ne se trouble point devant les ovations et résiste sans faiblir au choc des discours. Il est toujours prêt à répondre et parle au besoin sans qu'on l'ait provoqué ; il

aime par-dessus tout à haranguer et ne se prive jamais de ce plaisir. Lors de son arrivée dans le Nord, il commence avant même d'avoir mis le pied sur le sol de la Suède, et adresse, à Elseneur, une allocution à l'archevêque d'Upsal, venu recevoir sa profession de foi luthérienne. En débarquant à Helsingborg, il harangue la députation qui le reçoit. Arrivé à Drottningholm, il fait un discours à la députation de la Diète. Le jour de son entrée à Stockholm il s'adresse successivement au Grand-Gouverneur, aux magistrats et aux Anciens de la ville. Quarante-huit heures après, il harangue simultanément le roi et la Diète, et la semaine n'était pas écoulée, qu'il haranguait de nouveau ces mêmes députés sur le point de se séparer. Ce ne sont là, bien entendu, que les discours vraiment officiels : pour que la nomenclature fût complète, il conviendrait d'y ajouter nombre de soi-disant conversations dont il honora diverses personnes, car, avec lui, tout entretien tourne au monologue et tout monologue prend nécessairement une allure oratoire.

Publics ou privés, tous ces discours sont en français. Le prince ne sachant que sa langue maternelle, le fait est naturel et ne présentait pas d'inconvénient bien grave, étant donné la Suède d'alors. Ce n'est pas que les Suédois fussent indifférents à ce détail, mais le français avait, au temps de Gustave III, régné presque en maître à la cour de Stockholm. La situation n'était plus la même vers 1810 ; néanmoins tout le monde, dans l'entourage de Charles XIII, continuait à le parler, à l'écrire et surtout à le comprendre sans la moindre difficulté. Si les gens du vulgaire devaient se borner souvent à admirer la belle prestance et l'assurance loquace de leur nouveau prince, grands dignitaires et hauts fonctionnaires, sauf quelques très rares exceptions, ne perdaient aucune de ses paroles et les jugeaient pleines d'une noble assurance, également éloignées de l'outrecuidance ou d'une modestie déplacée. Ils y retrouvaient, en un mot, la dignité et la majesté qui frappaient dans l'aspect de celui qui les prononçait et appliquèrent donc immédiatement à Charles-Jean le mot du *Roi Lear* de Shakespeare : *Every inch a king*. Tout en lui semblait d'un roi.

Un pareil jugement n'avait du reste rien d'invraisemblable

et l'ancien sergent au Royal Marine le méritait certainement. Les soldats de la République qui atteignirent sous l'Empire au faîte des honneurs et des dignités, mirent des années pour en arriver là. Ils franchirent les divers échelons sociaux très rapidement sans doute, mais presque un par un. Certains, particulièrement mal doués, gardèrent toujours des traces évidentes de leur rusticité primitive, mais la plupart s'affinèrent, et cela d'autant plus vite que l'homme s'habitue facilement à la fortune. Parcourant l'Europe à la tête de la Grande Armée et introduits dans les vieilles cours, ils en prirent sans efforts les usages et les habitudes extérieures, surtout quand ils avaient la souplesse rusée d'un Bernadotte. A cela, je le répète, rien de surprenant, mais les membres d'une vieille aristocratie conservatrice ne pouvaient admettre la chose qu'après l'avoir bien et dûment constatée.

Lors donc que Charles-Jean arriva en Suède, la stupéfaction fut profonde à la cour en découvrant qu'il n'était pas barbare et, du coup, l'enthousiasme fut d'autant plus grand que les craintes avaient été plus vives. Charles XIII, plus ému que jamais, tomba en pleurant dans les bras de son nouveau fils. La reine douairière s'écria : « C'est un prince tout à fait aimable » et ajouta, pour donner plus de prix à l'éloge : « Cette appréciation ne doit pas être sans quelque valeur, formulée par la veuve de Gustave III. » Les courtisans renchérirent naturellement; les plus récalcitrants jusque-là, se déclarèrent brusquement séduits. Bref, sauf quelques rares exceptions qui ne pouvaient tirer à conséquence, le grand monde, c'est-à-dire, au point de vue politique, la Suède à peu près entière, fut immédiatement, en moins de trois ou quatre jours, complètement acquise au nouveau venu, subjuguée par son affabilité majestueuse, par son élégance correcte et raffinée.

Charles-Jean ne resta pas sur ce premier succès. Il avait de droit entrée au Conseil. La première séance où il vint s'ouvrit monotone et terne, comme d'habitude. Les conseillers rapportaient paisiblement, le roi dormait. Tout se faisant en suédois, le prince suivait sur un petit résumé en français, préparé à son intention. Tout à coup il leva la tête. Un des conseillers s'était arrêté, un autre prenait la parole : l'affaire,

— il s'agissait d'un recours en grâce, — semblait donc tranchée et le roi n'avait rien dit. Encore mal au fait des traditions adoptées, Charles-Jean interpella : « Sire, il y va de la vie d'un homme... Qu'en pensez-vous? » Le paisible Charles XIII, violemment tiré de sa torpeur, effaré et ahuri, murmura des mots sans suite. Le prince, s'animant tout à fait, se mit alors à exposer ce qu'il savait, invitant le rapporteur à préciser les détails et insistant sans pitié pour obtenir une réponse, tant et si bien qu'un des assistants dut venir au secours du roi en lui demandant s'il n'était point disposé à ratifier la décision du tribunal. « Si fait, si fait, s'écria-t-il visiblement soulagé, j'approuve ce que le tribunal a jugé... » En lui-même l'incident n'avait pas grande importance ; il était néanmoins assez caractéristique, car chacun en put conclure que le temps des délibérations léthargiques était passé. Charles-Jean aimait par tempérament à se mettre en avant, et sa carrière avait encore développé cette disposition naturelle en l'habituant à agir et à commander. La modestie, d'autre part, n'étant pas sa vertu dominante, il n'était pas homme à douter de ses propres lumières. De fait son existence même l'avait mis au courant de questions très diverses : tour à tour ambassadeur, ministre, commandant d'armée ou gouverneur de province, il avait pu s'initier peu à peu au maniement des affaires, de la même manière et en même temps qu'il se familiarisait avec les usages des cours. Il savait donc bon nombre de choses : une assurance imperturbable, sa faconde toujours adroite et la souplesse de son esprit lui permettaient de s'occuper des autres sans commettre d'erreurs trop apparentes, en tout cas sans souffrir lui-même de son ignorance et sans se sentir jamais arrêté par elle. Enfin, venu en Suède afin de montrer ce dont il était capable, son impatience à cet égard ne pouvait supporter aucun délai.

Mais cela encore n'était pas pour déplaire aux Suédois, puisque eux-mêmes sentaient le besoin d'un gouvernement plus énergique et plus actif. Ils conservaient cependant certaines de leurs appréhensions premières. Avant l'élection les adversaires de Bernadotte avaient objecté qu'il obéirait trop aveuglément aux ordres venus de Paris, compromettrait la dignité de la Suède et la ruinerait, en rompant brutale-

ment avec l'Angleterre. De telles craintes subsistaient et, par une véritable aberration de logique, les Suédois qui prétendaient mériter les bonnes grâces de Napoléon entendaient discuter avec lui et pactiser avec ses ennemis. Exactement informé sans doute de cet état des esprits, guidé en outre par ses opinions et ses sentiments personnels, Charles-Jean fit immédiatement des déclarations adroites et catégoriques. Il parla de la France avec émotion ; avec convenance, de l'Empereur, auquel « l'attachaient la plus vive reconnaissance et une infinité d'autres liens », mais ajouta que les intérêts économiques du pays lui seraient toujours sacrés. Le comte Rosen, gouverneur de Gothembourg, la ville la plus commerçante du royaume, l'étant venu saluer à son débarquement, il lui dit : « Je dois beaucoup à l'Empereur Napoléon, mais je ne suis pas venu parmi vous pour être son préfet et son douanier en chef... Sans doute, ce serait pour moi un bonheur de concilier vos intérêts avec ceux de mon ancienne patrie, mais si le bien de la Suède l'ordonnait, je n'hésiterais pas un instant à me prononcer contre la France. » Et il résumait enfin ses sentiments et ses intentions dans une formule parfaitement claire et suffisante pour déchaîner l'enthousiasme : « En mettant le pied sur le territoire de la Suède, j'étais déjà entièrement suédois... »

En faisant ces déclarations, Charles-Jean était sincère : il le fut presque toujours, ou, plus exactement, s'imagina toujours l'être. S'il ne disait pas constamment ce qu'il croyait, il croyait constamment ce qu'il disait. Par cela même qu'il émettait une assertion, celle-ci lui apparaissait immédiatement comme certaine et il continuait ensuite à la juger telle, uniquement parce qu'il l'avait une fois avancée. On ne saurait donc l'accuser de mentir, puisque le mensonge consiste proprement dans le fait d'énoncer sciemment des choses inexactes ; la prudence, néanmoins, commande de ne pas le croire aveuglément : il faut interpréter ses paroles ou ses actes, leur faire subir une perpétuelle transposition. Les Suédois, qui ne s'en doutaient pas, se trompèrent donc en acceptant ses discours au pied de la lettre. Ils prirent ainsi pour des réalités de simples apparences et cela d'autant plus qu'ils ignoraient également que Charles-Jean possédât au suprême

degré l'instinct du théâtre, dans toutes les acceptions que l'on peut donner à ces deux mots.

Il est théâtral d'abord, plus même qu'on ne l'était généralement en France à cette époque. Il pratique avec continuité les attitudes d'une noblesse un peu outrée, les réminiscences de l'antique et les phrases empanachées. Son « âme » notamment joue volontiers des rôles encombrants et bizarres. Il la voit brusquemment « s'élever au niveau de sa nouvelle destinée », et lorsqu'il se trouve en présence d'obligations difficiles, il décide de les remplir, « en croyant son cœur », et « parce qu'il n'exista jamais pour l'âme d'un mortel de plus puissant mobile ». Formé, d'autre part, à l'école de Napoléon, qui fut un maître en ce genre, il excelle dans l'art de la mise en scène, et, dans les circonstances les plus humbles comme dans les plus solennelles, sait combiner toutes choses de manière à frapper les spectateurs. Il possède, du reste, au suprême degré, cette intuition qui, en littérature, fait les auteurs dramatiques adroits : une situation quelconque étant donnée, il découvre immédiatement, d'instinct, l'attitude et les phrases qui lui assureront tout son relief. Et ainsi, son existence devient un mélodrame perpétuel où il joue simultanément des rôles très divers, contradictoires même au besoin, mais toujours avantageux. Le voici en présence de l'archevêque venu recueillir sa profession de foi. Placé dans une circonstance un peu analogue, Henri IV déclarait : « Paris vaut bien une messe ». Mais le nouveau prince de Suède n'avait rien du cynisme bon enfant de son illustre compatriote. Il s'écria donc : « Monsieur l'Archevêque... Les événements qui se sont passés pendant les vingt dernières années ayant amené les armées françaises en Allemagne, j'ai eu occasion de connaître les ministres protestants de ce pays et de me convaincre, en conversant avec eux, que la confession d'Augsbourg contient véritablement la parole de Dieu et la doctrine de Jésus-Christ. Toutes les recherches que j'ai faites depuis m'ont affermi dans l'opinion que cette profession est la véritable. C'est donc par persuasion, autant que par le désir d'établir entre le peuple suédois et moi des rapports plus intimes, que je déclare aujourd'hui publiquement professer la confession luthérienne

à laquelle j'étais depuis longtemps attaché de cœur. » Or il ne faut pas oublier que le maréchal Bernadotte n'avait jamais témoigné la moindre tournure d'esprit théologique, ne savait pas l'allemand et, durant ses séjours en Allemagne, était occupé de toute autre chose que de discussions dogmatiques.

Quelques jours après son arrivée, le Conseil se réunit pour une délibération grave. Le baron Alquier, ministre de France, venait d'inviter le gouvernement suédois à tenir ses engagements relatifs au blocus continental et à déclarer la guerre à l'Angleterre. La question était d'importance : ne pas obéir, provoquerait chez Napoléon un mécontentement dont les effets pourraient être terribles ; se soumettre interromprait tout commerce maritime, partant ruinerait le pays. Situation très délicate particulièrement pour le prince royal ; de quelque façon qu'il opinât, il risquait d'être blâmé, car il se trouvait placé dans l'alternative, soit de paraître pousser le pays dans une voie d'aventures, soit de paraître obéir servilement aux ordres de son ancien maître. Sa position était même assez dramatique, car il s'agissait, pour lui, Français hier encore, de donner une opinion sur les relations avec la France. Tout raisonnement présentait des dangers. Le prince, le sentant, prononça un discours passionné. Il développa longuement des idées générales, la nécessité pour un État de ne jamais accepter d'ordres déshonorants, mais eut soin d'ajouter que, nouveau venu dans le pays et n'en connaissant point encore les ressources, il ne pouvait donner d'opinion motivée ; enfin, s'élevant à la haute éloquence, il supplia le roi de faire abstraction de la position dans laquelle il se trouvait lui-même : sa femme et ses enfants étaient encore sous la puissance de Napoléon, mais rien de ce qui le touchait personnellement ne devait entrer en ligne de compte, et c'est pourquoi... il demandait la permission de se retirer pendant la délibération pour rentrer lorsque la décision serait prise. C'était une manière de ne point donner son avis tout à la fois adroite et décorative. Pour peu qu'on y réfléchisse pourtant, le pathétique de la fin paraît légèrement absurde. Il arrivait parfois à Napoléon de faire enfermer à Vincennes des courriers porteurs de nouvelles qui lui déplaisaient ; mais il n'est

guère probable que la princesse royale de Suède courût risque d'être maltraitée. Tout au plus lui aurait-on enjoint de quitter le territoire de l'Empire, ce qui l'aurait simplement obligée à venir rejoindre son mari.

Lus de sang-froid la plupart des discours de Charles-Jean appellent les mêmes réserves : l'argumentation est extravagante, le style souvent exagéré jusqu'au ridicule, et si l'on songe enfin qu'ils étaient débités avec un accent gascon terrible, il semble qu'ils dussent surtout faire sourire. Mais les Suédois avaient beau savoir bien le français, l'accent ne les choquait point et ils étaient moins sensibles que nous ne le sommes aux exagérations du style. Enfin — et ceci est encore un des traits de sa nature théâtrale — Charles-Jean précisément parce qu'il se persuadait lui-même, jouait tous les rôles qu'il se distribuait avec une chaleur et une envergure admirables. Sa fougue astucieuse emportait tout, forçant les résistances et ne permettant pas les réflexions. L'archevêque demeura probablement persuadé des convictions théologiques du prince, et la scène du Conseil fit sur tous les assistants une impression profonde. Le roi pleurait tout haut et les conseillers furent unanimes à déclarer qu'ils n'avaient jamais été aussi émus.

Ainsi Charles-Jean n'apparut pas seulement tel qu'il était, mais tel qu'il voulait paraître. On ne méconnut aucune de ses qualités, ni son intelligence, ni son activité, ni sa bonté, ni ce qu'il y avait en lui de majesté et de dignité véritables et on ne remarqua aucun de ses défauts, si ce n'est pour en faire des mérites. On ne s'aperçut point, par exemple, que cette universelle bienveillance qui séduisait tant provenait en réalité d'un grand fonds d'indolente faiblesse et on admira de bonne foi son outrecuidance agitée et pompeuse. Il semblait dire constamment : « Je suis un grand homme ». Voyant flotter autour de lui l'auréole de la Grande Armée, les Suédois le croyaient volontiers, d'autant plus que l'ayant choisi pour avoir un héros, ils n'étaient pas fâchés de s'entendre affirmer que leur choix avait été bon, fût-ce au besoin par le héros lui-même. Et le prince paraissait ajouter : « Vous êtes un grand peuple », car il était évident pour lui qu'un homme de sa trempe ne pouvait commander aux destinées

d'un peuple ordinaire. Cette seconde proposition n'était pas non plus pour déplaire. Enfin la conclusion logique de pareilles prémisses : « Ensemble nous allons faire de grandes choses » avivait dans l'esprit de chacun tous les désirs de gloire et de revanche et, du coup, l'enthousiasme ne connaissait plus de limites.

Mais l'enthousiasme général qu'il souleva n'eut point pour unique conséquence d'assurer à Charles-Jean l'affection et le dévouement de ses futurs sujets : il lui procura une influence prépondérante dans le gouvernement. Tout le monde ayant été séduit et subjugué, personne ne songeait à résister. Il posséda donc immédiatement toute l'autorité très considérable dont le roi aurait pu user, et le fait fut bientôt consacré par un acte officiel. Étant tombé malade au mois de mars 1811, Charles XIII confia la régence à son fils adoptif, malgré le texte formel de la constitution établissant qu'en cas d'empêchement du roi le pouvoir appartiendrait au Conseil.

Quelques semaines à peine après son départ de France, Bernadotte se trouva donc le maître presque absolu d'un petit peuple déchu, mais assoiffé d'un regain de gloire. Ce fait, dont les conséquences furent graves, avait été amené en partie, on vient d'en juger, par des causes médiocres et presque puériles. C'est ainsi que la recherche de sa mise, l'assurance de sa faconde et l'affabilité de ses manières contribuèrent pour une large part à fournir à l'ancien maréchal l'instrument que souhaitaient sa vanité déçue et son ambition aigrie et qui devait lui permettre de jouer, de 1812 à 1814, le rôle considérable et singulier que l'on sait.

CHRISTIAN SCHEFER

L'IMPÉRIALISME AMÉRICAIN

Les derniers événements survenus aux États-Unis ont vivement alarmé beaucoup de ceux qui s'intéressent à leur avenir. On se demande, en Europe, si le peuple américain ne risque pas de compromettre son développement économique et social en inaugurant une politique de conquêtes, si l'impérialisme qui s'est manifesté avec tant de fracas dans certains discours présidentiels et dans une partie notable de la presse américaine est bien compatible avec le libre jeu des initiatives privées, qui a été jusqu'ici dans ce pays le grand et presque le seul élément de progrès, bref, si les Américains ne se lancent pas dans une voie contraire à toutes leurs traditions. L'impérialisme ne me paraît pas avoir une portée aussi radicale. Les plus ardents parmi les *Jingoes* yankees ne songent pas à sacrifier l'initiative privée à la gloire nationale, le développement économique à la puissance politique, la libre et féconde expansion de la race à un idéal de conquêtes armées ; ils estiment seulement que l'initiative privée trouvera son compte à la gloire nationale, que le développement économique sera utilement servi par la puissance politique, que la libre et féconde expansion de la race profitera de certaines conquêtes armées. C'est cette opinion qui constitue l'impérialisme. L'opinion contraire est représentée par les Américains qui ne croient pas à l'efficacité de ces moyens dans les circonstances actuelles, ou qui s'opposent par principe à tout

agrandissement de territoire par la force des armes. La plupart des partisans de l'impérialisme subordonnent son rôle à son efficacité présumée. Ils ne rêvent pas un rêve héroïque. Le jour où l'on verrait clairement que l'impérialisme ne *paie* pas ou cesse de payer, à plus forte raison le jour où il se manifesterait comme un danger, les États-Unis ne compteraient plus guère d'impérialistes Si, au contraire, l'impérialisme se montre bon serviteur des intérêts économiques de la nation, s'il travaille efficacement à la tâche qu'on attend de lui, nous sommes appelés à le voir se développer, peut-être par de nouvelles conquêtes, plus probablement par une extension marquée de l'influence des États-Unis sur l'ensemble de l'Amérique, peut-être aussi par une alliance avec l'Angleterre, par l'union des deux impérialismes anglo-saxons.

Il ne nous appartient pas de prévoir ses destinées : elles peuvent être éphémères ; elles peuvent être aussi à la fois durables et très hautes. Mais il nous a paru intéressant d'en étudier l'origine et les premières manifestations.

*
* *

Jusqu'à présent, les Américains mettaient une certaine coquetterie à négliger, pour ainsi dire de parti pris, les organismes de la vie publique auxquels les États de l'Europe continentale attachent une si haute importance. Leur politique était abandonnée à des professionnels généralement peu estimables ; c'est de chez eux que nous est venue l'épithète de « politicien », destinée malheureusement à trouver un emploi si justifié chez nous. Leurs administrations, composées d'un personnel corrompu, joignaient le plus souvent l'incapacité à la malhonnêteté, et le gaspillage qui en résultait semblait à plus d'un yankee un luxe propre à frapper de stupéfaction l'Européen soucieux d'une bonne organisation financière. « Nous aimons mieux, disaient-ils, employer notre temps à gagner de l'argent dans nos affaires privées, que le perdre à économiser quelques millions de dollars dans la gestion des deniers publics. Cela nous paie mieux. » Et de fait, avec un gouvernement et une administration très critiquables, le pays progressait comme l'on sait.

Au point de vue des relations extérieures, même confiance dans les ressources profondes de la nation, même négligence de tous les moyens ordinaires de défense. Une flotte modeste; une armée réduite à un noyau de vingt-cinq mille hommes dont le principal rôle consistait à surveiller les frontières des Réserves indiennes; un service diplomatique sans traditions, sans formation spéciale, recruté au hasard des victoires électorales. Avec des outils aussi imparfaits, il semblait que la prudence la plus scrupuleuse s'imposât; mais la prudence n'est pas le fait des Américains. Hardiment, ils affirmaient en face de l'Europe la doctrine de Monroë, soutenaient que l'Amérique n'était plus une dépendance du Vieux Monde, mais un pays indépendant, et ne cachaient pas leur prétention d'y parler en maîtres. Une difficulté venait-elle à naître avec une nation étrangère, ils la réglaient d'égal à égal, en gens conscients de leur force. Pour ne parler que d'événements récents, on se rappelle l'affaire des Pêcheries de Behring avec l'Angleterre, le conflit avec l'Italie au sujet du lynchage des assassins de la *Maffia* à la Nouvelle-Orléans, enfin la question du Vénézuéla qui fut si près d'amener la guerre entre l'Angleterre et les États-Unis.

A mesure que la vie publique se compliquait à l'intérieur, à mesure que cessait l'isolement des États-Unis à l'extérieur, par le fait même de leur croissance, de leur richesse et de leur puissance, la nécessité d'une organisation du pouvoir et des moyens de protection se faisait sentir; la coquetterie de se confier entièrement aux forces et aux énergies de la vie privée n'était plus de mise. De là une vague aspiration à des règlementations légales, à une force armée plus considérable. Cette aspiration se précisait par des demandes de réformes sur certains points où les abus étaient visibles.

A l'intérieur, l'exagération de la théorie du *laissez-faire*, faussement appliquée aux intérêts publics, avait produit ce résultat de créer entre les mains de riches particuliers de véritables monopoles au détriment de la communauté des citoyens. Par exemple, les chemins de fer, échappant en fait à tout contrôle sérieux de l'État, maîtres de leurs tarifs, les appliquant souvent avec une coupable fantaisie, suivant l'intérêt personnel de leurs directeurs à favoriser ou à écraser

telle ou telle entreprise, portaient un trouble grave dans la vie économique de la nation. On s'apercevait trop tard qu'en chargeant des compagnies privées d'un service de transports publics, sans assurer d'une manière efficace l'égalité de traitement pour des catégories identiques de marchandises, on lésait une foule d'intérêts privés. De même, en cherchant à établir la concurrence entre des compagnies concessionnaires de services municipaux, tels que l'éclairage, on n'avait pas pris garde qu'il suffirait à ces compagnies de s'entendre entre elles pour détruire l'unique garantie contre leurs abus possibles. Et des monopoles de fait, souvent très oppressifs, s'étaient créés dans beaucoup de villes pour certains services d'édilité, de même qu'un monopole de fait s'était constitué au profit des grandes Compagnies de chemins de fer.

Les idées de centralisation administrative se trouvaient favorisées par ces abus. On réclamait des règlements contre les monopoles, les uns au nom du socialisme, les autres au nom des doctrines autoritaires : manifestations obscures et maladroites d'un besoin réel.

Les jeunes Américains qui vont compléter leurs études en Europe, principalement dans les Universités allemandes et à notre École des Beaux-Arts, reviennent généralement aux États-Unis avec un désir très vif de porter remède au manque d'ordre qu'ils remarquent dans la vie publique de leur pays. Le chaos des initiatives privées qui pourvoient dans une si large mesure à l'assistance des pauvres, à l'instruction supérieure, les choque extrêmement. Ils relèvent les doubles emplois, la déperdition d'efforts qui en résultent, sans tenir compte suffisamment de l'œuvre merveilleuse ainsi accomplie et de l'incapacité des pouvoirs publics, tels qu'ils sont constitués aux États-Unis, à porter dans ces créations la belle ordonnance qu'ils rêvent. Bien des fois j'ai eu à prendre, assez curieusement, devant des Américains de ce type, la défense de leur propre pays, leur avouant que nous échangerions bien en Europe, et en France surtout, quelque chose des beaux alignements de nos institutions publiques « que l'Amérique nous envie » contre un peu de la vitalité et de la souplesse qu'on remarque dans les siennes. Quoi qu'il en soit, la réaction qu'ils cherchent à provoquer, excessive et

injuste comme toutes les réactions, a sa raison d'être dans de sérieux abus.

De plus, elle trouve un appui politique dans le parti républicain qui, pour des raisons historiques, a toujours favorisé les tendances centralisatrices. Il a été le parti de l'*Union* alors que le Sud voulait se séparer du Nord. La longue lutte de cinq années soutenue à ce moment, la complète victoire qui s'en est suivie l'ont affermi dans ses idées de domination, dans son désir de fortifier le lien fédéral. Aujourd'hui que le danger d'une sécession est éloigné, les républicains parlent volontiers du besoin d'*unification* de l'Amérique ; ils insistent sur la diversité d'origine des émigrants qui l'envahissent, sur les inconvénients qui en résultent pour l'esprit national, et font appel aux procédés européens pour donner un corps à cette foule, à ce ramassis. « Nous aurions besoin d'une bonne guerre pour cimenter la nation », me disait un soir de l'automne 1896 un jeune colonel de la milice de l'Illinois, et là encore je dus, sans le convaincre, me faire l'avocat de l'Amérique, montrer à cet Américain que son pays avait fait preuve d'un pouvoir pacifique d'assimilation sociale bien supérieur à tous les ciments de fer et de sang employés par les peuples conquérants[1].

Au surplus, le moment était mal choisi, et quelle que fût l'efficacité de la guerre pour l'unification sociale de l'Amérique, il fallait bien se préparer à la faire, puisque des conflits graves menaçaient les États-Unis. Ainsi, tandis que la tournure d'esprit impérialiste des républicains les poussait à réclamer un pouvoir politique plus fort, une administration mieux organisée, une flotte et une armée plus puissantes, les circonstances faisaient à leurs adversaires un devoir patriotique de ne pas s'opposer à ces mesures. Ajoutez que le parti républicain était tout-puissant à la suite de sa grande victoire de 1896. Il avait eu la bonne fortune de choisir pour la campagne électorale présidentielle une *platform* qui avait attiré à

1. Tout récemment, j'ai eu l'occasion de retrouver le même sentiment dans la bouche d'un avocat important de New-York : « La guerre, me disait-il, a fait de nous une nation *(has nationalised us)*. » Et il exprimait là une opinion générale. Il n'est même pas rare de rencontrer des Américains estimant que la guerre de Cuba a prévenu une guerre civile entre l'Est et l'Ouest, une menace de sécession.

lui beaucoup de démocrates. Tous ceux qui voulaient sauver le crédit de l'Amérique s'étaient groupés autour de Mac Kinley pour défendre la saine monnaie, et je pourrais citer tel démocrate authentique qui avait versé à la Caisse du Comité républicain l'énorme somme de cent mille dollars, estimant que toute division politique devait s'effacer devant un danger public. A ce moment, on sentait véritablement dans les milieux éclairés un puissant courant de patriotisme, un sentiment profond de solidarité sociale; on avait l'impression nette d'une ligue d'honnêtes citoyens décidés à assurer le triomphe du bon sens. Un parti qui sait prendre la direction d'un mouvement pareil acquiert une force inattaquable, au moins pendant une courte période; il recueille, pour lui-même et pour ses idées, le fruit immédiat de la victoire.

L'*impérialisme* se trouvait donc en faveur au moment où le conflit hispano-américain prit une tournure grave. Déjà surexcité par l'attitude fière et digne du président Cleveland vis-à-vis de l'Angleterre dans l'affaire du Vénézuéla, il avait obtenu une sérieuse augmentation de la flotte, mais avait échoué dans son désir d'annexer Hawaï. Les résistances qu'il rencontrait devaient céder bientôt en face de la force nouvelle que les événements allaient lui donner.

*
* *

Sous la présidence de Cleveland, les États-Unis avaient déjà annoncé très expressément à l'Espagne leur intention d'intervenir dans l'île de Cuba si le Gouvernement de la Reine ne parvenait pas à y rétablir l'ordre dans un court délai. La raison principale invoquée était l'intérêt des Etats-Unis à ne pas laisser se prolonger indéfiniment tout à côté d'eux un état de guerre nuisible aux transactions commerciales. Ce n'était pas là, d'ailleurs, un simple prétexte. Depuis trente ans, Cuba avait été pendant treize ans en révolte déclarée, de 1868 à 1878 d'abord, puis à partir de 1895. Les intérêts américains se trouvaient réellement compromis par cet état chronique de désordre. L'Espagne prouvait son incapacité à remplir à Cuba le rôle essentiel de tout gouvernement, le maintien de l'ordre. La situation ne pouvait se prolonger

indéfiniment, et l'opinion impérialiste tirait de la doctrine de Monroë toutes sortes d'arguments en faveur d'une intervention décisive des États-Unis.

Toutefois, elle rencontrait une opposition déclarée dans la partie la plus sage de la population, fermement opposée par principe moral, comme par tradition, à toute politique conquérante. Il y avait encore bon nombre de libéraux intransigeants, fidèles aux conseils de Washington sur la politique d'isolement, sincèrement attachés aux règles du droit des gens, et redoutant beaucoup pour leur pays les complications inséparables d'une entreprise guerrière pouvant aboutir à une annexion. Cette opinion a toujours été représentée d'ailleurs, puisque, au lendemain de la victoire, après la conclusion du traité de paix, les sénateurs du Maine et du Massachusetts protestaient officiellement contre toute annexion opérée au mépris du droit des gens sans que la population du pays annexé eût été consultée. Aujourd'hui le parti anti-annexionniste fait même de nouvelles recrues parmi les Américains, effrayés des difficultés rencontrées, en particulier, aux Philippines; mais au moment de la déclaration de la guerre, il ne comptait que des anti-annexionnistes par principe.

Les partisans de l'impérialisme ne manquèrent pas de mettre à profit, pour vaincre la résistance de ces adversaires scrupuleux, la cruauté des mesures de répression employées par les Espagnols. Les journaux illustrés représentaient le général Weyler sous les traits d'un ogre de féerie, parcourant l'île avec ses bottes de sept lieues, et brandissant un coutelas monstre tout dégouttant de sang. Malheureusement, la réalité fournissait une base à ces fantaisies, et les organes plus sérieux de la presse tenaient les Américains au courant des atrocités commises, des souffrances des *reconcentrados*, et rappelaient l'odieux régime d'oppression et de concussion infligé par les Espagnols à la Perle des Antilles. Cette campagne, en produisant dans les cœurs une légitime indignation, affaiblissait de plus en plus le parti de la non-intervention.

L'impérialisme exploitait ainsi pour ses vues propres le sentiment de générosité et de justice très sincère de certains Américains. D'autre part, il était exploité lui-même pour

servir les visées moins respectables d'un groupe puissant de spéculateurs. On a beaucoup parlé d'un syndicat qui aurait fourni des fonds, des armes et des volontaires aux rebelles cubains; il est difficile de rien affirmer quant à son existence, mais deux choses sont certaines : 1° des envois de secours ont eu lieu à plusieurs reprises; 2° le grand *Trust* monopolisateur du sucre avait un intérêt immédiat et considérable à l'annexion de Cuba si riche en plantations de cannes. Lorsqu'on rapproche ces deux faits; lorsqu'on sait avec quelle âpreté le *Trust* défend et fait prévaloir ses propres intérêts dans les Chambres américaines ; lorsqu'on se rappelle son rôle scandaleux dans le vote du tarif Dingley au Sénat, et plus récemment encore dans l'annexion des îles Hawaï, il est difficile de croire qu'il soit resté inactif dans cette affaire.

Trois influences d'origine diverse poussaient donc à la guerre. Peut-être, cependant, eût-elle pu être évitée si le président de la République, usant de ses droits constitutionnels, avait personnellement conservé la direction des négociations. M. Mac Kinley n'a pas montré dans cette circonstance les qualités d'homme d'État dont son prédécesseur Cleveland avait fait preuve au moment des affaires du Vénézuéla. Il a fui les responsabilités ; il a abandonné au Congrès la fonction du pouvoir exécutif qu'un Congrès est toujours malhabile à tenir et qui réclamait dans l'espèce un homme ferme, clairvoyant et calme. Le résultat a été déplorable. Une fois la lourde machine du Congrès mise en mouvement, il n'a plus été possible de l'arrêter ; elle a roulé pesamment et précipitamment jusqu'au bas de la pente, écrasant tout sur son passage, ne se laissant détourner ni par les propositions de l'Espagne, ni par les possibilités d'arbitrage. Un acte résolu et décisif du Président aurait vraisemblablement amené l'Espagne à composition, et il dépendait alors du Président seul de négocier, de calmer l'opinion, de lui donner satisfaction par une convention honorable garantissant les intérêts américains à Cuba. On ne peut pas s'empêcher de regretter que M. Cleveland n'ait pas été à ce moment-là l'hôte de la Maison-Blanche. Les États-Unis auraient fait devant le monde une figure autrement digne, et l'impérialisme n'aurait pas pris ce caractère de

férocité grossière à laquelle les discussions du Congrès, la guerre et la victoire ont servi d'aliment.

En voulant échapper à une responsabilité, M. Mac Kinley en a assumé une bien plus terrible, comme il arrive chaque fois qu'on manque à son devoir. Il a rendu la guerre inévitable; il est responsable du mauvais renom que s'est attiré l'Amérique par sa dureté et des complications de toutes sortes qui résulteront pour elle de l'étendue même des sacrifices qu'elle a exigés de l'Espagne. Au moment de la déclaration de guerre, d'ailleurs, beaucoup d'Américains, et des plus sensés, blâmaient la conduite du Président. En présence du fait accompli et de la nécessité d'un effort commun de toute la nation, le mouvement de protestation ne pouvait pas et ne devait pas se produire ouvertement, mais il ne faudrait pas croire que ce silence patriotique ait été la marque d'une approbation sans réserve.

Bien entendu, l'*impérialisme* l'interprétait ainsi. Il triomphait. Il devait triompher bien plus complètement encore quand le succès des armes américaines allait permettre d'imposer à l'Espagne des conditions léonines, de lui enlever Cuba, Porto-Rico et les Philippines. Ce triomphe alarme l'Europe qui se demande quels pourront être les progrès ultérieurs de l'impérialisme américain et de quel côté se portera l'esprit de conquête; mais il alarme aussi beaucoup des amis des États-Unis, qui n'ont pas vu sans peine une intervention, commencée sous couleur d'humanité, se terminer par une spoliation, Et c'est une question de savoir comment le gouvernement américain mis en présence de devoirs tout nouveaux pour lui, possédant une flotte et une armée sérieuses, ayant à administrer des pays riches et peuplés en dehors de son territoire, mêlé à la politique européenne, saura remplir sa tâche. Surtout, on craint que l'impérialisme victorieux ne vienne à étouffer sous sa pression le magnifique élan d'énergie individuelle qui a fait les États-Unis ce qu'ils sont.

Sur les deux premiers points, les inquiétudes ne sont que trop fondées. Il est toujours déplorable de voir un peuple manquer dans une circonstance aussi importante et d'une manière aussi grave à des promesses faites solennellement. Quand on réfléchit surtout que personne ne demandait aux

États-Unis de pareils engagements, que, par suite, ils ont encouru de gaieté de cœur un reproche d'hypocrisie nationale destiné à peser longtemps sur leur réputation, on jette un blâme d'autant plus sévère sur leur conduite.

En ce qui concerne leur aptitude à administrer leurs nouvelles possessions, il convient de faire les plus expresses réserves. Très probablement, les Américains ne se montreront pas, surtout au début, d'excellents administrateurs. Le personnel qui les représentera là-bas sera recruté sans doute dans le milieu où ils recrutent leurs fonctionnaires ; ce n'est pas un milieu de choix, comme on sait. Il semble donc, au premier abord, que Cuba, par exemple, ne gagnera pas grand'chose à échanger la domination des hidalgos qui venaient y faire leur fortune contre celle des politiciens yankees. Mais l'effet de la mauvaise administration publique sera neutralisé par la libre énergie américaine qui va prendre son essor dans ce pays si riche, jusqu'ici si mal exploité, mais appelé certainement à se développer d'une manière merveilleuse entre les mains de ses nouveaux possesseurs. Ceux-ci supporteront bien des gaspillages financiers, bien des négligences administratives, mais jamais une entrave à l'entreprise qu'ils viendront fonder, et, si le système de gouvernement appliqué au pays les gêne, soyez sûr qu'ils ne seront pas longs à faire changer le système. Là-dessus, il ne saurait y avoir aucun doute pour qui connaît les Américains. Ils acceptent chez eux, nous l'avons dit, beaucoup de choses, qui surprennent leurs visiteurs européens, mais à une condition essentielle, c'est d'avoir leurs coudées franches pour agir. Si, à tort ou à raison, ils estiment que telle contrainte donnée ne gêne pas leur action utile, qu'elle porte seulement atteinte à leur agrément, à la facilité de leur vie, ils se l'imposeront volontiers, soit qu'ils y voient un avantage moral, comme dans le cas de la prohibition des boissons fermentées, soit qu'ils y voient un avantage économique, comme dans le cas du protectionnisme ; mais c'est là un phénomène tout différent : il s'agit de la liberté de la jouissance et non de la liberté de l'action. Se priver d'alcool ou payer ses habits plus cher que de raison, c'est désagréable, mais cela ne rend l'homme ni moins libre de poursuivre le développement de son activité, ni moins prompt à l'atteindre.

C'est pourquoi, en face d'une administration qui a de grandes chances d'être mauvaise, une force plus puissante, une force invincible et régénératrice se dressera à Cuba et changera profondément les conditions économiques, sociales et politiques de l'île[1]. Si les fonctionnaires manquent, les hommes ne feront pas défaut.

***

On s'en rend assez bien compte quand on réfléchit sur la manière dont les Américains se sont comportés au cours de la dernière guerre. L'impéritie des diverses administrations apparaît clairement, et le courage, l'audace des agents individuels ne sont pas moins prouvés.

Le succès des Américains n'a pas été dû à leur bonne organisation. Leurs journaux ont copieusement relaté les fautes sans nombre du service de l'intendance, du service de santé, et les erreurs fâcheuses de direction du secrétaire à la guerre, Alger. Étant donné le climat meurtrier des Antilles pendant la saison chaude, l'époque à laquelle la campagne avait été entreprise, l'absence de précautions nécessaires, les ravitaillements insuffisants et l'inexpérience d'un corps expéditionnaire où les soldats improvisés formaient la majorité, il est à croire que l'armée américaine aurait éprouvé de grands désastres si elle n'avait pas eu affaire à un ennemi démoralisé et, par suite, à moitié vaincu d'avance.

Le résultat premier eût été d'autant plus à son désavantage qu'elle n'avait pas, comme les armées d'Europe soumises à une discipline traditionnelle, la faculté de souffrir en silence et de mourir sans phrase. Les volontaires inscrits sur les contrôles voulaient bien donner leur vie pour le triomphe de la patrie, mais ils n'étaient pas résignés à la donner inutilement et se faisaient volontiers juges de l'utilité de leur sacrifice. Par exemple, le colonel Roosevelt, le chef bien connu des *rough riders*, n'hésitait pas à publier dans tous les jour-

1. Déjà, paraît-il, les effets bienfaisants de la domination américaine commencent à se faire sentir à Cuba : on a supprimé une série d'impôts, sur les ventes d'immeubles, sur les passeports, la taxe du papier timbré, etc., et les Cubains se félicitent de ce qu'on ne les vole plus à la Douane. (*Monde économique* du 21 janvier 1899.)

naux une lettre adressée à son supérieur hiérarchique, le ministre de la Guerre, pour lui représenter, vers la fin de la campagne, combien il était absurde de laisser périr de maladie, sur le sol cubain, ses braves volontaires, et pour réclamer leur transport immédiat sur une plage du nord de l'Amérique. Avec cette manière de comprendre la discipline militaire, une défaite aurait causé un désordre inexprimable. Mais, d'autre part, elle aurait surexcité à un tel degré le sentiment national, qu'elle aurait immédiatement déterminé un immense effort. Les Américains ne sont jamais lents à apprendre leur leçon ; à coups d'énergie, et avec une déperdition de forces due à leur inexpérience première, ils auraient levé promptement une nouvelle armée[1] et recommencé la lutte héroïque d'il y a trente ans, alors que le Nord, fort peu versé dans les choses de la guerre, tournait momentanément de ce côté toute son activité, inventait des armes, formait des généraux et des soldats, et demeurait attelé à cette besogne héroïque jusqu'à ce qu'il l'eût menée à bien.

Cette fois, les circonstances n'ont pas exigé des États-Unis un pareil déploiement d'énergie et de persévérance, mais les hommes qui ont eu à se montrer l'ont fait avec une bravoure tranquille, témoignage irrécusable de la persistance des mêmes qualités dans la race. On s'imagine, dans certains milieux peu informés, que les Américains doivent manquer de courage militaire parce qu'ils n'y ont pas été spécialement entraînés. Cette opinion est plaisante. Des hommes qui luttent toute leur vie contre toutes sortes d'obstacles, qui considèrent l'existence facile, *easy-going*, comme une cause d'infériorité, qui exaltent par leurs actes comme par leurs exemples l'effort continu et vigoureux, sont préparés à faire des soldats déterminés. On a trouvé le lieutenant Hobson et six marins pour couler le *Merrimac* à l'entrée du port de Santiago ; on en aurait trouvé bien d'autres pour les imiter. Les hommes de cette trempe ne font pas défaut aux États-Unis.

Et leur héroïsme, ayant sa source dans leur valeur générale d'hommes, dans la hauteur de leur humanité, est exempt de férocité. Ce n'est pas une ivresse. On se rappelle le mot

1. Quand, au début de la guerre, il s'est agi de trouver deux cent mille volontaires, le gouvernement a reçu, dit-on, un million d'engagements.

désormais historique du capitaine Philip, commandant du *Texas*, alors que le vaisseau espagnol, coulé par ses canons, disparaissait avec son équipage : « Ne criez pas ! Ils meurent ! » « *Don't cheer ! They are dying !* ». Cette manifestation spontanée de respect est empreinte d'une vraie grandeur morale. Elle met en relief le caractère de gravité religieuse si profond dans l'âme américaine, et que les observateurs superficiels ne savent pas discerner au milieu de l'activité ordinaire. Ils sont portés à y voir une sorte d'agitation fiévreuse, désordonnée, une course effrénée vers le dollar, et justifient leur opinion par l'existence de quelques échantillons de Yankees peu estimables. Cependant la formation générale de la race à l'effort individuel repose sur une base morale et religieuse ; c'est pourquoi elle est féconde, et c'est aussi pourquoi elle n'est pas à la merci des circonstances extérieures.

Du fait que ces circonstances vont placer devant les Américains un devoir nouveau ; du fait qu'ils vont avoir à constituer une armée moins rudimentaire, une marine plus forte, une administration, il n'y a donc pas lieu de conclure que leur organisation sociale se trouve menacée. La base demeure, et l'habitude de l'action efficace personnelle reste encore la meilleure préparation à l'action publique. Il est plus facile d'établir les services d'État qui manquent ou sont insuffisants dans un pays fécond en hommes que d'employer un Gouvernement savamment constitué à former des hommes dans un pays où les hommes manquent ou sont insuffisants.

On propose en ce moment-ci une armée de cent mille hommes. Il est probable même qu'on ne s'en tiendra pas là. Une population de soixante-douze millions d'habitants peut fournir aisément plus de cent mille hommes par enrôlements volontaires, sans aucun recours à la conscription, sans que la nation se sente, par conséquent, entravée dans le développement de sa vie économique. Encore le projet soulève-t-il une sérieuse opposition : républicains anti-annexionnistes, démocrates, populistes, etc., se coalisent pour le faire échouer et peut-être y parviendront-ils, mais, à supposer que l'impérialisme remportât encore sur ce point un nouveau triomphe, il serait bien exagéré d'en conclure que l'Amérique va tomber sous le joug du militarisme. Si une armée de cent mille

hommes est nécessaire pour maintenir l'ordre dans les possessions nouvelles des États-Unis, le Congrès aurait grand tort de ne pas voter la mesure. Si, au contraire, ce chiffre est exagéré, si les ambitions conquérantes de certains impérialistes le réclament seules, il convient de le réduire, mais, en aucun cas, la vigueur de l'initiative privée américaine n'en sera menacée.

En France, nous nous plaignons — et avec raison — de la place très exagérée prise par le fonctionnarisme dans la vie nationale. Nous en concluons, un peu hâtivement parfois, que toute augmentation des services d'État est une faute et une aggravation de notre maladie. C'est une manière rapide, commode et générale de juger une série de phénomènes différents. Quand un intérêt public, un véritable intérêt public réclame un effort plus grand, il serait insensé de le négliger pour obéir aveuglément à une règle de conduite abstraite. Il est plus insensé encore de considérer qu'un pays comme les États-Unis manque à ses traditions et met sa constitution en danger parce que, débordant de vigueur individuelle, il prend soin de pourvoir aux nécessités de sa vie publique.

L'énergie personnelle, l'esprit d'entreprise et d'initiative des Yankees ne seront pas étouffés, ni même amoindris parce que les États-Unis sortiront de leur isolement national. De même, l'Angleterre ne paraît pas avoir entravé l'essor individuel de ses nationaux par le rôle qu'elle joue dans la diplomatie européenne. Il est même très certain qu'elle a souvent appuyé, grâce à la puissance de sa flotte, les entreprises privées de ses émigrants, de ses commerçants, de la manière la plus efficace. La puissance politique internationale n'est pas une faiblesse par elle-même, bien au contraire. Il convient seulement de ne pas lui sacrifier la vie de la nation, mais de l'y faire servir, de ne pas en exagérer l'appareil et les organes par sotte mégalomanie ; elle devient alors l'expression nécessaire, l'expression ordonnée et harmonique des intérêts réels qui lui sont confiés.

Mais, dira-t-on, les États-Unis, en se laissant saisir par l'engrenage des complications internationales, seront entraînés plus loin qu'ils ne le croient. Déjà, aux Philippines,

une guerre nouvelle paraît inévitable pour soumettre Aguinaldo, et on murmure que derrière Aguinaldo se dissimule l'influence d'une grande puissance européenne. Qui peut prévoir les conséquences possibles de ce conflit? Personne, assurément. Toutefois il ne faut pas perdre de vue que les Américains sont garantis dans une large mesure par leurs habitudes et par le caractère subordonné de leur impérialisme contre les dangers de l'engrenage. Dans les affaires privées, les Américains ne sont nullement entêtés; ils sont très prompts, au contraire, à liquider une entreprise mal engagée — plus prompts parfois que l'honnêteté commerciale ne l'exigerait, — très prompts aussi à se retourner. Dans les relations internationales, ils apporteront vraisemblablement les mêmes habitudes parce qu'ils les traiteront comme des affaires, *on strict business principles*, comme ils le disent volontiers; parce que leur impérialisme est essentiellement opportuniste, subordonné aux circonstances, non pas rigide, logique et chatouilleux sur le point d'honneur. J'imagine qu'ils sauraient abandonner sans fausse honte un projet politique reconnu plus dangereux qu'utile, de même qu'ils persévéreraient invinciblement dans une entreprise difficile, mais reconnue nécessaire. Bref, ils feront dans leurs chancelleries ce qu'ils font tous les jours dans leurs magasins et dans leurs usines. Ils capituleront, ils liquideront, ils iront même au-devant de la faillite, plutôt que de se laisser entraîner dans une voie fâcheuse.

***

Reste à savoir comment les Américains parviendront à organiser leurs services publics. Ils n'ont pas été jusqu'ici des modèles d'administrateurs. Ils ont à faire leurs preuves. Il leur faut renforcer leur marine, leur armée, et créer une sorte de *civil service* pour leurs colonies.

La marine et l'armée ne sont peut-être pas, malgré leur importance, la partie la plus redoutable du problème à résoudre. La marine actuelle paraît avoir les qualités requises. Matériellement, les Américains ne seront pas en retard pour construire, pour inventer des bâtiments perfectionnés. Quant

au personnel, la hardiesse ne lui manque pas, et il est plus façonné à la discipline qu'on ne pourrait le croire. Le lieutenant Hobson citait dernièrement cette parole d'un de ses hommes fait prisonnier après l'affaire du *Merrimac*. Comme un major espagnol lui demandait :

— Quel était donc votre but en venant ici ?

— Monsieur, répondit-il fièrement, dans la marine des États-Unis, ce n'est pas l'habitude des marins de savoir ou de chercher à savoir les raisons des ordres de leurs chefs.

Il y aura vraisemblablement plus de difficultés en ce qui concerne l'armée de terre, mais là encore les États-Unis ont la ressource d'un noyau d'officiers très bien formés. West-Point jouit d'une bonne réputation auprès des officiers européens qui ont eu l'occasion de le visiter et de connaître leurs camarades américains. Quelles que soient les difficultés de l'entreprise, il s'agit donc de développer une œuvre déjà commencée, non de créer à nouveau.

Au contraire, pour le service civil tout est à faire. La pire chose, et il est à craindre qu'elle ne se produise, serait d'y employer le personnel corrompu des politiciens qui verront là une occasion de profits faciles. Si cela arrive, il faut espérer que les Américains établis dans les colonies ne supporteront pas longtemps ce scandale et cette exploitation ; mais s'ils parviennent à exclure les concussionnaires, ils n'auront encore accompli qu'une partie de leur tâche. Des politiciens tenus en respect, surveillés par l'opinion, ne seront encore que des administrateurs négatifs, mis dans l'impossibilité de nuire. Il faut plus, il faut des hommes capables, tels que la *machine* politicienne n'en fournit guère ou n'en fournit pas. Le problème est donc grave.

Pour en venir à bout, il faudrait décider les honnêtes gens éclairés à fournir des cadres à la vie publique. Il y a à cela de grosses difficultés et quelques chances de succès. Voici comment elles nous apparaissent.

Les difficultés sont de deux sortes. En premier lieu le mauvais renom des politiciens éloigne la partie saine de la population des fonctions publiques. Un homme appartenant à un milieu honorable a un peu le sentiment qu'il se déclasse en les acceptant, surtout lorsqu'il s'agit de fonctions non élec-

tives, de fonctions dues à la faveur du pouvoir; c'est le phénomène inverse de celui que nous observons en France, où beaucoup de fils de famille considèrent les services d'État comme plus élégants que les professions libres. Et les gens au pouvoir ne cherchent pas, d'autre part, chez nous les hommes de valeur, parce qu'ils ont une clientèle électorale à placer. — En second lieu, l'essor agricole, industriel et commercial des États-Unis offre à l'activité des jeunes Américains tant de débouchés avantageux, leur esprit d'entreprise est si habile en outre à lui trouver un emploi, que les salaires des fonctions publiques ne tentent pas ceux qui auraient la capacité voulue pour les remplir. Quand on possède les qualités nécessaires pour vivre largement dans l'indépendance, on ne tient pas à s'enchaîner.

Tels sont les sérieux obstacles à un bon recrutement des services à constituer. Cependant il y a quelques chances de succès. Elles sont fournies principalement par la jeunesse des universités.

Les universités américaines ont pris depuis une trentaine d'années un immense développement. Aux anciennes fondations de Harvard, de Yale, de Princeton, sont venus s'ajouter l'université de Pensylvanie, le Columbia College de New-York, la Johns Hopkins University, l'université de Chicago, la Leland Sanford Junior University, et bien d'autres encore. Beaucoup de pères de famille y envoient leurs enfants avec l'idée de leur assurer le bénéfice d'une culture générale, de leur donner un meilleur départ dans la vie, *a better start*, estimant que le retard résultant du séjour à l'université est plus que compensé par le développement intellectuel qu'on y acquiert, en un mot, que l'opération paie. Plusieurs, en effet, entrent au sortir de l'université dans les affaires, rattrapent au bout de cinq ou six ans les jeunes gens de leur âge mis plus tôt qu'eux à la besogne pratique, et sont plus aptes à tenir les emplois élevés. D'autres sont de purs étudiants professionnels, qui apprennent à l'université leur métier futur de médecin, d'homme de loi, d'architecte, d'ingénieur. Enfin, un petit nombre se consacrent à l'étude et recrutent les corps de professeurs.

Dans ce milieu intellectuel et réfléchi, moins dominé par les

préoccupations de lucre immédiat, plus soucieux des questions politiques et plus conscient des problèmes de la vie publique, il se forme un courant de civisme éclairé. Il y a longtemps qu'on déplore parmi les *university men* l'abandon de la politique aux politiciens, qu'on cherche à modifier cette situation et qu'on se prépare utilement à y porter remède. Les universités semblent donc tout indiquées pour fournir les éléments d'un personnel administratif de choix, honnête, et capable de faire faire aux colonies nouvelles l'apprentissage du *self government*. De même, on pourrait recruter chez elles les futurs diplomates américains dont le rôle se compliquera à mesure que les États-Unis se trouveront plus mêlés aux questions internationales.

Déjà l'influence des universités se fait sentir sur la politique intérieure, et elle se manifeste d'une façon très louable dans le sens des réformes nécessaires. Aux dernières élections municipales de New-York, M. Seth Low, président de l'université de Columbia, était le porte-drapeau de la réaction honnête contre l'odieuse oppression de *Tammany*, parvenue une fois à porter M. Strong à la première magistrature de la ville, battue, il est vrai, en 1897. mais bien décidée à continuer la lutte. A Chicago la jeunesse universitaire accueillait avec enthousiasme M. Pingree, le maire réformateur de Detroit que ses succès municipaux ont désigné aux électeurs du Michigan pour le poste de gouverneur. Enfin les enquêtes publiées sans relâche par les *university men* sur l'administration publique des villes et des États jouent le rôle d'un comité de surveillance permanent, dénoncent les abus, encouragent les initiatives heureuses et contribuent à créer un esprit public.

Voilà de quel côté est l'espérance d'un avenir meilleur pour la politique américaine. En attendant que cette espérance se réalise, nous assisterons vraisemblablement à des expériences malheureuses. Il pourra en résulter un discrédit croissant pour les organismes publics des États-Unis, et le discrédit sera mérité si les diplomates européens rencontrent souvent des collègues américains aussi raides que les membres de la Commission chargée de traiter avec l'Espagne, si les Cubains ont à souffrir de la malhonnêteté d'administrateurs politiciens. Mais on se tromperait étrangement si on tirait parti de ces fautes pour annoncer la décadence de l'Amérique. Aux devoirs

nouveaux que des circonstances nouvelles exigent d'elle, il faut des hommes nouveaux, plus soucieux de la vie publique que les citoyens d'autrefois, d'une hauteur morale plus grande que les politiciens méprisables. Il existe une réserve d'hommes de ce genre. Le gouvernement des États-Unis aura-t-il l'habileté de s'en servir dès le début? On ne peut guère l'espérer quand on connaît la puissance actuelle de la *machine* et la dépendance du président Mac Kinley vis-à-vis des grands électeurs qui l'ont porté au pouvoir, mais c'est beaucoup que cette réserve existe, qu'elle soit prête à marcher au premier appel et décidée à agir pour hâter cet appel. C'est beaucoup aussi que la *machine* politique ait été récemment atteinte dans l'organisation corrompue et corruptrice de *Tammany*. Sans doute, cette circonstance fortifie plutôt le parti républicain, mais elle enlève quelque chose à la stricte discipline qui embrigade les électeurs; par là, elle favorise le succès des hommes indépendants.

A ceux qui considèrent l'initiative individuelle américaine comme sérieusement menacée par le triomphe actuel de l'impérialisme, il est bon de faire remarquer que, malgré ses analogies avec le chauvinisme autoritaire français, il en est profondément distinct. Pour que les idées de deux races d'hommes soient les mêmes, il ne suffit pas que leur expression abstraite se rencontre momentanément dans des formules semblables. Washington parlait comme Lafayette à la fin du siècle dernier; il n'agissait pas de même; il ne pensait pas toujours de même. Les déclarations de principes ne sont qu'un vêtement que nous donnons à nos conceptions intimes et profondes. Il ne faut pas juger sur ce vêtement, mais sur ce qu'il recouvre. Et c'est pourquoi l'Amérique n'est pas si modifiée qu'elle paraît l'être par l'attitude nouvelle, et tant soit peu déconcertante au premier abord, qu'elle a prise au cours des derniers événements.

PAUL DE ROUSIERS

DON LORENZO PEROSI

L'hiver qui pesait sur la pensée italienne finit. L'un après l'autre, les grands arbres endormis renaissent au soleil. Hier la poésie. Aujourd'hui la musique. Suave musique d'Italie, calme jusque dans les passions, sereine dans la tristesse, naïve dans la science, assistons-nous vraiment à son nouveau printemps ? Est-ce le premier flot d'un grand fleuve mélodique, où notre époque morose va se laver de ses deuils et de ses doutes ? A l'émotion que j'ai sentie en lisant les oratorios du jeune prêtre piémontais, il me semble entendre dans l'air la lointaine chanson des enfants grecs d'autrefois : « Elle est arrivée, elle est arrivée, l'hirondelle, amenant les belles saisons et les belles années. Ἔαρ ἤδη. » Et c'est avec une joyeuse espérance que je salue la venue de Don Lorenzo Perosi.

* * *

L'abbé Perosi, maître de chapelle de Saint-Marc de Venise et directeur de la Sixtine, a vingt-six ans. De petite taille, d'apparence très juvénile, la tête un peu grosse pour le corps, sa physionomie ouverte et régulière est éclairée par d'intelligents yeux noirs, et n'a de caractéristique que l'avancement de la lèvre inférieure. Il est très simple, d'une cordialité

affectueuse, et montre une modestie qui touche. Quand il conduit l'orchestre, la candeur de sa silhouette, ses gestes langoureux et gauches aux passages expressifs, d'une naïve passion aux endroits dramatiques, évoquent le souvenir des moines ingénus d'Angelico.

Voici dix-huit mois, Don Perosi a entrepris un cycle de douze oratorios sur la vie du Christ. En ce court espace, il en a achevé quatre : *la Passion, la Transfiguration, la Résurrection de Lazare, la Résurrection du Christ;* et ici même, il travaille à un cinquième oratorio : *la Nativité.*

Ces œuvres suffisent pour le mettre au premier rang de la musique contemporaine. Elles ne sont pas sans défauts : il y en a, et d'assez grands; mais les qualités en sont si rares, et surtout l'âme s'y montre avec tant de transparence, une sincérité si touchante y respire, que le courage manque pour insister sur les faiblesses. Je me contente de signaler en passant l'insuffisance et les gaucheries de l'orchestration, que le jeune maître devra travailler à rendre plus fine et plus riche, une facilité admirable, sans doute, mais souvent trop hâtive, à l'entraînement de laquelle il lui faudra résister, enfin quelques traces de mauvais goût, et des réminiscences classiques, qui sont péchés de jeunesse, et que l'âge effacera de lui-même.

Chaque oratorio de Don Perosi est une masse en mouvement, qui obéit à une même pensée directrice. Don Perosi me dit :

— Le tort des artistes d'aujourd'hui est de s'attacher trop aux détails, et de négliger l'ensemble. On sculpte de beaux ornements; mais la première chose de toutes qu'on oublie, c'est l'unité de l'œuvre, le plan, la ligne générale. Il faut d'abord que la ligne soit belle.

Dans cette architecture musicale, on distingue des airs bien marqués, des récitatifs nombreux, des chœurs grégoriens ou palestriniens, des chorals développés et variés à la façon ancienne, et des intermèdes symphoniques très importants.

L'œuvre est précédée d'un grand prélude, toujours très soigné, et auquel Don Perosi attache un prix tout particulier. Il veut, dit-il, que l'édifice ait une belle porte, précieu-

sement travaillée, comme faisaient les artistes de la Renaissance et des temps gothiques. Aussi compose-t-il son prélude après l'oratorio, et dans le calme et le recueillement. Il veut y concentrer l'atmosphère morale, l'essence de l'âme et des passions de son Drame sacré. Et il me confie que de tout ce qu'il a composé, il n'est rien qu'il préfère aux deux introductions de *la Transfiguration* et *de la Résurrection du Christ*.

La tendance de ces oratorios au drame est très marquée, et c'est surtout par là qu'ils ont conquis l'Italie. Malgré un certain nombre de pages qui s'égarent un peu dans l'opéra, voire dans le mélodrame, le sentiment en est souvent poignant. Les figures de femmes surtout sont dessinées avec délicatesse. Ainsi, dans la seconde partie de *Lazare*, l'air de Marie : « Seigneur, si tu avais été ici, mon frère ne serait pas mort », — air où l'on entend un écho de l'*Orphée* de Gluck, mais plus déchirant encore, d'une tristesse brisée. Ou, dans le même oratorio, quand Jésus donne l'ordre de lever la pierre du tombeau, la phrase de Marthe : « *Domine, jam fœtet* », toute tremblante de douleur, d'effroi, de honte, de dégoût mortel. Je veux encore citer la page la plus humaine peut-être, la plus émue de toutes ; dans *la Résurrection du Christ*, Madeleine près du tombeau du Christ, son dialogue avec les anges, ses plaintes pénétrantes, le divin récit de l'Évangéliste : « Et, comme elle avait dit cela, elle se retourna, et elle vit Jésus debout, et elle ne savait pas que c'était Jésus. » Au travers de la mélodie toute chargée de tendresse, il semble qu'on voie briller les yeux du Christ posés sur Madeleine, qui ne les a pas encore reconnus.

Pourtant ce n'est point le génie dramatique qui me frappe le plus dans l'œuvre de Perosi ; c'est bien davantage je ne sais quel sentiment élégiaque qui lui est propre, un don de pure poésie, l'abondance de la sève mélodique. Si profond que soit le sentiment religieux, la musique est souvent la plus forte, et interrompt le drame pour rêver librement. Prenez l'admirable passage symphonique qui suit l'arrivée de Jésus et de ses amis auprès de Marthe et de Marie, après la mort de leur frère (pages 12 et suivantes du *Lazare*). Certainement l'orchestre y exprime les regrets, les soupirs, le bercement de la douleur, mêlés de paroles de consolation et de foi, une

sorte de marche funèbre alanguie, féminine et chrétienne. Dans la pensée de l'auteur, c'est là un de ces tableaux, où il se plaît à dessiner les figures du drame avant de les faire parler. Mais malgré lui, c'est bien plutôt encore un flot de pure musique, où son âme souriante et mélancolique s'abandonne à sa chanson intérieure. Parfois cette âme, d'une séduction naïve et subtile, rappelle celle de Mozart ; mais la fermeté religieuse de Bach vient toujours dominer, diriger l'harmonieuse rêverie. — Même les pages où le sentiment dramatique est le plus intense sont de belles symphonies, comme le Miracle dans *la Transfiguration*, ou la Maladie de Lazare. Il y a dans ce dernier morceau une profondeur de souffrance émouvante. Certainement, la douleur ne va pas plus avant chez Bach ; et c'est ici la même délicatesse de main, la même sérénité dans le désespoir. Peu de pages aussi belles dans la musique entière. C'est l'âme qui parle à l'âme.

Et quelle joie à la fin de ces actes de foi, quand Jésus a guéri le possédé, ou que Lazare rouvre les yeux à la lumière! Le cœur d'une foule déborde en actions de grâces enfantines, ingénues. Cela semble d'abord d'expression un peu vulgaire; mais n'est-ce pas ainsi qu'est la joie de Beethoven, la joie de Mozart, la joie de Bach, la joie de tous les grands artistes, qui, leurs soucis jetés, savent s'amuser comme le peuple? Et la simple phrase du début prend bientôt plus d'ampleur, les harmonies s'enrichissent, une sève ardente bouillonne, et un puissant choral se mêle aux danses, avec une éclatante majesté.

Toutes ces œuvres rayonnent d'une facilité bienheureuse. Et l'admiration s'augmente, quand on pense que *la Passion* a été terminée en septembre 1897, *la Transfiguration* en février 1898, *Lazare* en juin 1898, et *la Résurrection du Christ* en novembre 1898. Une telle abondance nous ramène aux musiciens du XVIIIe siècle.

Mais ce n'est pas le seul trait de ressemblance du jeune maître avec ses grands devanciers. Combien de leur âme est passée dans la sienne! Ce style est fait de tous les styles, depuis le chant grégorien jusqu'aux modulations les plus modernes. Tous les matériaux sont employés à l'œuvre. Ceci est un trait italien. D'Annunzio jette dans la fonte d'où sor-

tent ses merveilleux poèmes l'antiquité, la Renaissance, les peintres italiens, toute la musique, les écrivains du nord, Tolstoï, Dostoïevsky, Mæterlinck, nos Français. Ainsi Don Perosi unit dans ses compositions le chant grégorien, les contrepointistes des XVe et XVIe siècles, Palestrina, Roland, Gabrieli, Carissimi, Schütz, Bach, Hændel, Gounod, Wagner, — je dirais César Franck, s'il ne m'avait avoué qu'il ne connaît presque pas ce maître, avec lequel son style a parfois de curieuses ressemblances.

Le temps n'existe pas pour lui. Comme il veut courtoisement faire l'éloge de la musique française, le premier nom qu'il va choisir, comme d'un contemporain, est celui de Josquin, puis celui de Roland de Lassus, si grand, si profond, l'homme qu'il admire le plus. — Et c'est aussi un trait, non pas seulement italien, mais catholique, que cette universalité de style ; et don Perosi s'explique bien nettement à ce sujet. Les grands artistes d'autrefois, dit-il, étaient plus éclectiques que nous, moins enfermés dans leur nation étroite. L'école de Josquin a peuplé toute l'Europe. Roland a vécu en Flandre, en Italie et en Allemagne. Par eux, le même style répandait la même pensée partout. Il faut faire comme eux. Il faut tâcher de recréer un art universel, où toutes les ressources de tous les pays et de tous les temps soient fondues.

A la vérité, je crois que tout n'est pas absolument juste dans cette comparaison ; et je doute un peu que Josquin et Roland aient été éclectiques ; ils ne fondaient pas les styles de tous les pays ; ils imposaient à tous les pays le style que venait de créer l'école franco-flamande, et qu'ils enrichissaient chaque jour. Mais, en soi, le dessein de don Perosi est digne qu'on l'admire. Il faut louer grandement ses efforts pour créer un style universel. Ce serait un bien pour la musique, où l'éclectisme, ainsi compris, pourrait seul ramener sans doute, l'équilibre perdu depuis la mort de Wagner ; et un bien pour l'esprit humain, qui trouverait dans l'unité de l'art un puissant instrument d'unification morale. Nous devons tâcher que les différences de races s'effacent dans l'art, et qu'il devienne de plus en plus une langue commune à tous les peuples, où les pensées opposées se rapprochent. Nous

devons travailler tous à bâtir la cathédrale de l'art européen. La place du directeur de la Sixtine était toute marquée parmi les premiers constructeurs.

***

Don Perosi s'assied au piano, et joue le *Te Deum* de *la Nativité,* qu'il vient d'écrire la veille. Il joue d'un jeu très doux, d'une allégresse juvénile qu'il accompagne en chantant à mi-voix les parties chorales. A tout instant, il se retourne vers moi, non pour chercher une approbation, mais pour voir si nous pensons ensemble. Il regarde alors bien en face, avec ses yeux tranquilles, puis revient à sa partition, puis me regarde encore. Et je sens un calme bienfaisant qui rayonne de lui, de sa personne et de sa musique, de l'heureuse harmonie d'une vie sereine, abondante et bien rythmée. Combien cela est reposant des tempêtes et des convulsions de l'art de ces derniers temps! Allons-nous donc enfin sortir des angoisses romantiques, inaugurées en musique par Beethoven? Après un siècle de batailles, de révolutions, de déchirements politiques et sociaux, dont le trouble s'est reflété dans l'art, allons-nous commencer à construire la cité d'art nouvelle, où les hommes se grouperont fraternellement dans l'amour d'un même idéal? — Si utopique que soit encore cette espérance, regardons ceci comme un symptôme des nouvelles directions de la pensée, et souhaitons à Don Perosi de ramener dans la musique la paix divine, cette paix réclamée avec désespoir par Beethoven à la fin de sa *Missa solemnis,* et cette joie qu'il a chantée, sans l'avoir connue.

ROMAIN ROLLAND

L'Administrateur-Gérant : H. CASSARD.

LIVRES NOUVEAUX

LE LIVRE DE LA JUNGLE, par **Rudyard Kipling**, traduit de l'anglais, par **Louis Fabulet et Robert d'Humières**.

Ce n'est pas aux lecteurs de la *Revue* qu'il est nécessaire de recommander cette œuvre admirable. La plus grande partie de ces contes ont paru ici même, et Mowgli, le « petit d'homme », Baloo, l'ours brun, Bagheera, la panthère noire, Kaa, l'énorme serpent, sont déjà connus de nos lecteurs. Ils auront plaisir à les retrouver en ce volume, à les regarder vivre de nouveau, avec leurs passions presque humaines, — gravement soumis aux lois de la Jungle. L'art de M. Rudyard Kipling n'est pas sans ressemblance avec celui de notre La Fontaine : comme le bonhomme, l'écrivain anglais sait à merveille surprendre l'attitude familière et fixer d'un trait la physionomie de ses personnages ; il excelle aussi, quand il les fait parler, à interpréter dans la langue des hommes les grognements sourds de Baloo, les sifflements de Kaa, le caquet bruyant des Bundar-Log. Félicitons M. Rudyard Kipling de ce que son œuvre nous est parvenue sans déformation, avec tout son charme de poésie, traduite en français, par d'excellents écrivains qui ont su la comprendre et l'aimer.

LES CONGRÈS OUVRIERS EN FRANCE (1876-1897), par **Léon de Seilhac**.

M. de Seilhac a recueilli, résumé et publié dans ce volume les comptes rendus et les « protocoles » des différents Congrès ouvriers tenus en France, depuis la chute de l'Association internationale des travailleurs jusqu'à la fin de 1897. Il faut lui savoir très grand gré d'avoir réuni pour nous ces documents dispersés et rares, que lui a fournis la riche bibliothèque du Musée social. Ces documents permettent de suivre avec précision le rapide mouvement de naissance, de croissance, de dispersion et d'extension des différents partis socialistes, et, parmi les différences de tempérament, les dissidences et les luttes, de voir grandir en nombre, en conscience et en force la classe ouvrière organisée.

HISTOIRE DU SECOND EMPIRE, tome IV, par **Pierre de la Gorce**.

Ce quatrième volume raconte l'Expédition du Mexique, les affaires intérieures — rapports de l'Empire et du clergé, élections de 1863, loi de 1864 sur les coalitions, organisation de l'enseignement par M. Duruy, — les grandes affaires extérieures et internationales : politique prussienne, question polonaise, question danoise, rivalité de la Prusse et de l'Autriche. On trouvera dans ce volume, qui se termine aux événements de Sadowa, les qualités que l'Académie française a reconnues aux trois premiers en leur attribuant un prix important : une grande abondance de renseignements et de documents, exposés dans une forme simple et claire.

LA DERNIÈRE DES CONDÉ, par **Pierre de Ségur**.

Le titre de ce livre est celui de la première étude qu'il contient. Cette étude est suivie d'une autre, aussi attachante que la première. L'auteur s'est plu à évoquer deux admirables figures de femme : l'une est l'exquise et pure princesse, Louise-Adélaïde de Condé, la dernière de la race ; l'autre est cette amante passionnée que fut Marie-Catherine de Monaco. Ces deux femmes furent, au milieu de l'autre siècle, « les hôtes les plus fidèles du vieux château princier, le parèrent, à la veille de sa ruine, de leur grâce et de leur beauté ». Leur vie nous est racontée par M. Pierre de Ségur avec un vrai charme de délicatesse et de précision élégante.

LA TRISTESSE CONTEMPORAINE, par **H. Fierens-Gevaert**.

Ce petit livre est une revue rapide des philosophies et des philosophes qui ont déterminé les « grands courants moraux et intellectuels » de notre siècle. Cette suite de brefs essais contient quelques analyses et quelques vues très pénétrantes. Le chapitre sur le néo-spiritualisme vagnérien est excellent : l'auteur y marque avec force ce qu'il y a peut-être de trop aristocratique et aussi de trop spirituel dans une religion purement artistique. Mais le meilleur de l'ouvrage ce sont les dernières pages, où, en une sorte de confession ingénue et amusante, M. Fierens-Gevaert nous dit les remèdes que la bonne expérience conseille aux hommes qui veulent vraiment guérir de la tristesse de vivre. Aimer et agir, ou, pour mieux dire, découvrir dans l'amour les motifs de l'action et ensuite trouver dans l'action ainsi ennoblie les raisons profondes d'aimer la vie, voilà le fond de ce petit manuel pratique du bonheur. Sans doute cette philosophie-là n'est point nouvelle : c'est l'éthique du sens commun. Mais, ce qui est rare, c'est de l'entendre prêcher avec cette irrésistible conviction.

LA LÉGISLATION CIVILE DE LA RÉVOLUTION FRANÇAISE (1789-1804). — ESSAI D'HISTOIRE SOCIALE, par **Ph. Sagnac**.

Le premier, M. Sagnac, s'est attaché à montrer quels principes, — bien différents selon que l'on considère le début ou la fin de la période révolutionnaire, — avaient inspiré les diverses Assemblées et comment les circonstances ont influé sur l'évolution du droit. Puis, examinant successivement la législation relative à la propriété, aux personnes, à la famille, il insiste surtout sur la première, car à la fortune du nouveau régime foncier est liée la fortune de la Révolution elle-même. La question a plus qu'un intérêt juridique : c'est alors par excellence la question sociale, et M. Sagnac se trouve avoir ainsi écrit en partie une histoire des classes rurales en France sous la Révolution.

LA REVUE DE PARIS

Paraît le 1er et le 15 de chaque mois

PRIX DE L'ABONNEMENT :

	UN AN	SIX MOIS	TROIS MOIS
PARIS	8 »	24 »	12 »
SEINE ET SEINE-ET-OISE	51 »	25 50	12 75
DÉPARTEMENTS	54 »	27 »	13 50
ÉTRANGER (UNION POSTALE)	60 »	30 »	15 »

On s'abonne aux bureaux de la Revue de Paris, *85 bis, faubourg Saint-Honoré, dans toutes les librairies et dans tous les bureaux de Poste de France et de l'Etranger.*

Les abonnements partent du 1er et du 15 de chaque mois.

Les mandats ou valeurs à vue pour Paris doivent être au nom de M. l'administrateur-gérant de la Revue de Paris, *85* bis, *faubourg Saint-Honoré.*

Les annonces sont reçues aux bureaux de la Revue de Paris, *85 bis, faubourg Saint-Honoré.*

La reproduction et la traduction des œuvres publiées par la Revue de Paris *sont, à moins d'indication spéciale, complètement interdites dans tous les pays y compris la Suède et la Norvège.*

IMPRIMERIE CHAIX, RUE BERGÈRE, 20, PARIS. — 4562-2-99. — (Encre Lorilleux).